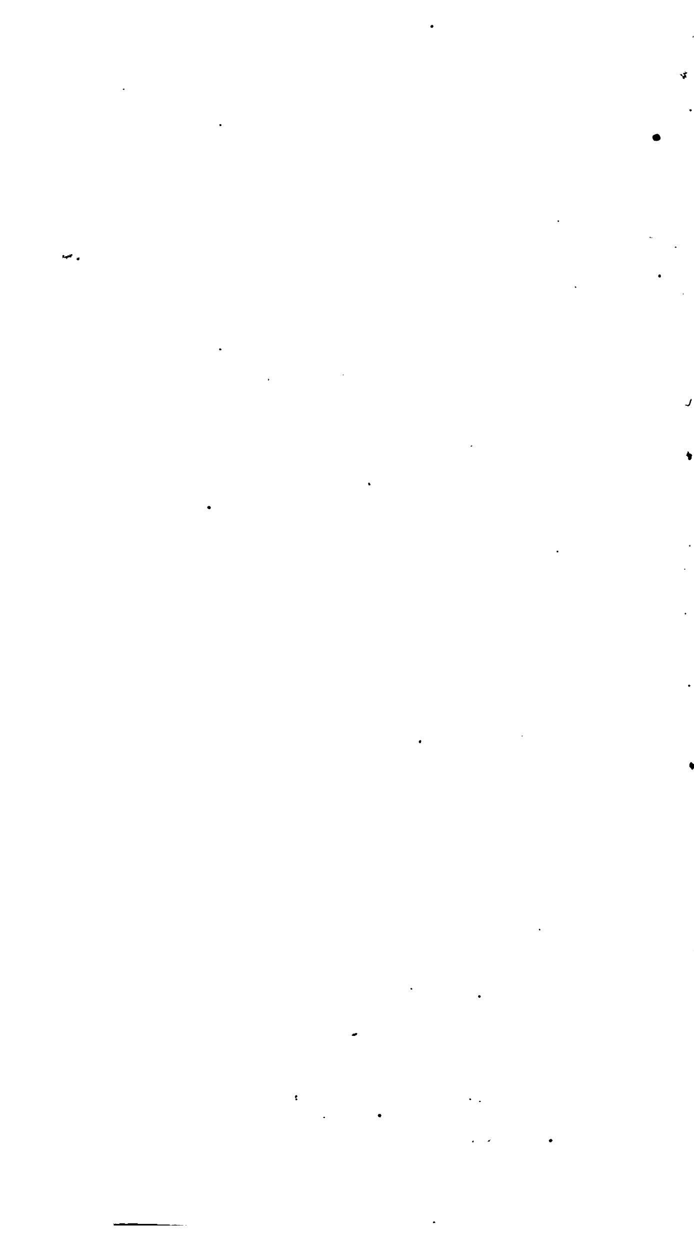






LES BARONS
DE FELSHEIM,

HISTOIRE ALLEMANDE

QUI N'EST PAS TIRÉE DE L'ALLEMAND;

PAR PIGAULT LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

NOUVELLE ÉDITION.

> Si la volupté est dangereuse, des plaisanterie ne l'inspirent jamais.
>
> VOLTAIRE.

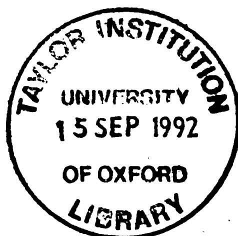
TOME PREMIER.

PARIS.

BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,

derrière le Théâtre-Français, n. 51.

1818.



LES BARONS DE FELSHEIM.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est que les barons de Felsheim. Les campagnes, les exploits et la retraite de Ferdinand XV.

A quelques lieues de Lunébourg, en Saxe, au milieu des bois, des montagnes et des ravins, existait encore, il y a quelques vingt années, un château gothique bâti, selon les propriétaires, qui probablement se trompaient, par le fameux Witikind, lors de l'invasion de Charlemagne.

Ferdinand XIV, baron de Felsheim, descendant en ligne directe de ce même Witikind, bien plus noble que l'empereur, et beaucoup plus fier que lui, habitait le château du contemporain de Charlemagne, et il contemplait, avec un plaisir toujours nouveau, ces donjons ruinés, qui lui rappelaient l'antiquité de sa race.

Son fils unique, Ferdinand XV, fut destiné dès sa naissance à la profession des armes, la seule qui convînt à un arrière-petit-cousin de Witikind. Il apprit de très-bonne heure qu'il avait des parens dans tous les chapitres nobles, dans l'ordre Teutonique, et à la tête des armées ; c'est à peu près à cela que se borna son éducation, et dans le fond il n'est pas nécessaire d'en savoir davantage pour se faire tuer.

Le papa Felsheim écrivit successivement à toutes les puissances d'Allemagne, et leur demanda à chacune

un régiment pour monsieur le Baron son fils. Personne ne jugea à propos de lui répondre, et Ferdinand XV fut trop heureux d'obtenir enfin une compagnie dans les troupes de l'électeur de Brandebourg, qui n'était pas encore roi de Prusse.

La veille du départ, Ferdinand XIV manda Ferdinand XV dans une salle enfumée que décoraient les portraits de ses illustres aïeux. Tous y figuraient, depuis Witikind jusqu'à lui, à l'exception cependant de Ferdinand VII, tué à la fleur de l'âge au siége d'Antioche par les Croisés, en 1098. Ce petit accident fut cause que la tête vénérable de Ferdinand VII ne passa pas sur la toile à sa postérité; mais Ferdinand XIV avait remplacé le tableau qui manquait, par une inscription honorable, qu'un moine de Franconie avait arrangée en mauvais vers latins.

Ce fut au milieu de ces ancêtres

chéris qué le papa Baron rappela à son digne fils ce qu'il devait à son illustre naissance. « Vos pères vous regardent, lui dit-il avec noblesse, et leurs mânes vous suivront au milieu des combats. » Après cette courte, mais énergique harangue, Ferdinand XV se mit à genoux par ordre de Ferdinand XIV. Il reçut l'accolade; on lui ceignit l'épée, et on lui chaussa les éperons. La soirée se passa dans des lectures analogues à la circonstance. Le papa lut à son fils les hauts faits de Roland, de Tancrède et de Godefroi de Bouillon. Il lisait avec tant d'onction et de chaleur, qu'il ne s'aperçut pas que Ferdinand XV s'était endormi dès les premières pages.

A la pointe du jour on lui amena son cheval de bataille, derrière lequel on attacha une valise qui renfermait sa garde-robe exiguë. Le papa lui fit présent de deux cents florins et de sa bénédiction, et le jeune homme partit

bien décidé à soutenir l'honneur de sa race.

Monsieur le Baron, qui savait boire, fumer et jouer, mais qui d'ailleurs était indisciplinable, ne convint pas du tout à Frédéric-Guillaume. Son colonel lui notifia que, s'il ne changeait de conduite, on le renverrait dans sa gentilhommière. Monsieur le Baron trouva mauvais qu'on traitât aussi lestement un descendant de Witikind, et il ne se corrigea point. On lui tint parole, et on le pria d'aller chercher fortune ailleurs. Il jura que Frédéric-Guillaume n'était pas digne d'avoir un homme comme lui à son service, et il passa à celui de l'électeur de Hanovre.

Monsieur le Baron conserva au service de l'électeur de Hanovre les petites habitudes qui l'avaient fait congédier en Brandebourg, et on le mit en prison : il eut un petit démêlé avec le geôlier, et le rossa vigoureusement : on le mit au cachot. Son nouveau colonel prit

la peine d'y descendre, et lui fit une vive mercuriale. Monsieur le Baron, qui avait vidé quelques vidercomes, et dont les humeurs étaient aigries par le traitement qu'il éprouvait, prit le colonel par les oreilles, le poussa dans le fond du cachot, et en ferma la porte, rossa une seconde fois le geôlier, prit ses clefs, sortit de la ville, et revint boire, fumer et jurer chez Ferdinand XIV, qui ne concevait pas que les puissances ne s'accommodassent point d'un jeune homme aussi accompli, et qu'il avait formé lui-même.

Ferdinand XV, de retour au château de ses pères, chercha à occuper utilement ses loisirs. Il chassait la bête fauve dans les montagnes, les jeunes filles dans la plaine, battait les vassaux de monsieur son père, et s'enivrait régulièrement tous les jours.

Le papa Baron, malgré son extrême indulgence, fut bientôt aussi fatigué de la présence de monsieur son fils,

que l'avaient été Frédéric-Guillaume et l'électeur de Hanovre. Il sollicita et obtint pour lui de l'emploi dans les troupes bavaroises, et il lui notifia, à son départ, qu'il ne voulait le revoir que général. Le ciel ne lui réservait pas d'aussi hautes destinées.

Monsieur le Baron, qui craignait encore un peu monsieur son père, et qui était instruit par sa propre expérience, se conduisit tant bien que mal en Bavière. Il y passa quelques années dans les grades subalternes; et, en attendant le généralat, il venait tous les ans prendre ses quartiers d'hiver au château; tous les ans il y faisait de nouvelles sottises; tous les ans son père le chassait, ce qui ne l'empêchait pas de revenir l'année suivante.

Pendant l'hiver de 1699, Ferdinand XIV maria une de ses vassales qui, à ce qu'on assurait dans le pays, le touchait de beaucoup plus près. La noce se fit au château. Ferdinand XV,

qui tranchait, dans ses domaines, du petit potentat, prétendit le droit de jambage. Le futur époux trouva la prétention déplacée. On s'échauffa. Le papa Baron, qui tremblait que monsieur son fils ne commît un inceste, interposa son autorité. Monsieur son fils n'en tint compte, et saisit l'épousée. L'époux la saisit à son tour : Ferdinand XV tirait d'un côté, et le mari de l'autre. Le père putatif de la mariée prêta main-forte à son gendre, et deux on trois laquais se rangèrent du parti du jeune Baron. Dix ou douze Allemands renforcés prirent la défense des jeunes époux ; Ferdinand XV, voyant qu'il n'était pas le plus fort, lâcha prise, et se retira furieux dans une chambre voisine. Trois de ses vassales, effrayées du tumulte, s'y étaient réfugiées. Ferdinand XV s'y renferma avec elles. Je ne sais ce qui se passa pendant que Ferdinand XIV apaisait ses vassaux, en leur parlant

avec ce mélange de noblesse et de bonté qui lui était familier; mais trois mois après, les trois vassales se trouvèrent grosses. Les trois maris prétendirent qu'il n'y avait pas de leur faute; et un soir que le héros bavarois rentrait ivre au château, trois gourdins meurtrirent ses illustres épaules, de manière qu'il fut obligé de se mettre au lit. Le papa Baron venait de s'y mettre pour une cause toute différente. Il était malade de soixante-dix-neuf ans. On ne guérit pas de cette maladie-là; aussi l'ame de Ferdinand XIV s'échappa-t-elle de son enveloppe décrépite, pour s'aller réunir à celle du grand Witikind.

Ferdinand XV, nouveau baron de Felsheim, n'ignorait pas, quoique très-ignare, que nous sommes tous mortels. Il savait en outre que les larmes ne ressusciteraient pas Ferdinand XIV, et il conclut, avec beaucoup de sagacité, qu'il était inutile de le pleurer.

Il se mit tout bonnement en possession d'un château qui avait besoin d'être réparé, mais qui était le chef-lieu d'une terre qui rapportait six mille florins de rente. Il fit quelques largesses à ses vassaux, et se réconcilia avec eux, en leur promettant, à l'oreille, de s'en rapporter uniquement à eux de la propagation de l'espace humaine dans la baronnie de Felsheim.

Avec de très-grands défauts, monsieur le Baron était un très-brave homme, et à la première étincelle de la guerre de 1701, il leva à ses frais un régiment de hussards pour le service de l'empereur. Ses vassaux, à qui il promit le pillage de l'Alsace, du pays Messin, de l'Ile-de-France, de Paris et de Versailles, s'enrôlèrent en foule sous ses étendards, et formèrent à peu près une demi-compagnie. Le reste se trouva dans les cantons voisins, ou le joignit sur la route.

Monsieur le Baron, pour faire face à ces dépenses extraordinaires, avait, selon l'usage des guerriers de ce temps-là,. engagé la moitié de ses domaines à des juifs de Francfort-sur-l'Oder, et, grâce à son dévouement et à ses soins, le régiment de Felsheim se trouva enfin en état de passer décemment la revue de son colonel.

Cette revue eut lieu dans la cour du château, où monsieur le Baron fit ses promotions. Quelques gentillâtres des environs furent faits officiers, ses laquais et ses gardes-chasse, maréchaux-des-logis, et ses piqueurs, trompettes. Le régiment défila par le pont-levis, qu'on avait étayé à cette effet, et prit gaiement la route du pays Trentin, où était le prince Eugène, en passant par la Haute-Saxe, la Franconie, la Souabe et le Tirol. Ce n'était pas le chemin le plus court pour arriver à Versailles; mais, comme dit le proverbe, *tout chemin mène à Rome*.

Messieurs ses hussards crurent en effet pouvoir faire tranquillement le voyage de France, après avoir forcé le poste de Carpi, et être entrés à Crémone; mais leur retraite un peu précipitée de cette ville, leur fit comprendre qu'on ne peut compter sur rien avec les Français, et au lieu d'aller piller le trésor de Saint-Denis, ou le garde-meuble, ils se bornèrent, pour cette fois, à troquer, dans les villages, leurs chemises sales contre des blanches, à mettre les paysans à contribution, à faire pire ou mieux à leurs femmes, et du reste ils s'en rapportèrent uniquement à monsieur le Baron, de leur gloire et de leur fortune à venir.

Dans toutes les occasions, monsieur le Baron se battait comme un déterminé; mais il ne savait que se battre, et le prince Eugène ne put l'avancer, quoiqu'il aimât beaucoup les braves gens. En récompense, il l'envoya par-

tout où il y avait de l'honneur à acquérir: ainsi, monsieur le Baron se trouva à la bataille d'Hochstet, où il battit deux régimens de cavalerie, et où il perdit un œil; mais le prince Eugène lui frappa sur l'épaule, et monsieur le Baron ne pensa plus à son œil.

Il suivit les troupes de Darmstadt au siège de Barcelone, et il fumait tranquillement sa pipe pendant que ses hussards houspillaient la duchesse de Popoli, lorsqu'un original d'une autre espèce, le comte de Péterborough, vint avec ses Anglais hussarder les hussards de Felsheim: il était temps; cinq minutes plus tard, le duc de Popoli était coiffé de la façon de tout un régiment saxon.

De Barcelone, le Baron se rendit à l'armée du prince Eugène, et il y arriva la veille de la bataille de Ramillies. Il ne lui en coûta que cent chevaux et soixante hussards; mais la bataille fut gagnée, et monsieur le

Baron s'adressa, pour la seconde fois, à ses bons amis les juifs de Francfort.

Pendant qu'on recrutait dans la Basse-Saxe pour monsieur le Baron, il suivit, avec les débris de son régiment, le prince Eugène, qui courait au secours de Turin. Le prince fait attaquer les retranchemens français. L'impétueux Baron met pied à terre avec tout son monde, et pénètre un des premiers dans les lignes. Le régiment de la Marine tenait encore, et un grenadier, en se retirant, alongea à monsieur le Baron un coup de sabre qui lui coupa les chairs, les muscles et les nerfs de la jambe gauche. Il en demeura boiteux; mais le prince Eugène lui dit qu'il s'était comporté comme un César, et il se consola.

Il fut passer son quartier d'hiver dans sa baronnie, refit son régiment, et vint porter la fascine au siége de Lille; l'année suivante il se trouva à la bataille de Malplaquet, et il eut l'avantage d'y laisser un bras, em-

porté par un boulet de canon. Cette fois le prince Eugène et Malborough lui firent l'honneur de l'embrasser; mais cela ne lui parut pas suffisant.

Il avait renouvelé trois fois son régiment, et toujours à ses frais: aussi, pour l'indemniser de la perte des deux tiers de sa fortune, de celle de son œil, de son bras, et de l'infirmité de sa jambe, on lui promit de l'avancer à la première promotion, et on se garda bien de lui tenir parole, en raison de son incapacité.

Monsieur le Baron, toujours buvant, fumant, jurant et se battant, fit encore deux campagnes sans qu'on s'occupât de lui. Il présenta des placets, on n'y répondit pas; il se plaignit, on ne l'écouta pas; il se fâcha, on n'y fit pas attention. Son régiment fut encore écharpé à la bataille de Denain, qui sauva la France et qui amena la paix. Le Baron fut réformé; il vendit cent chevaux, qui lui restaient, avec leurs

équipages, et il envoya promener à son tour ses hussards qui lui demandaient de quoi vivre, et qui s'en retournèrent chez eux, en volant sur la route, comme cela est arrivé quelquefois à la paix, et pourra arriver encore.

Entre les bas officiers de son régiment, monsieur le Baron avait distingué un maréchal-des-logis, gros, court, vigoureux, brave, buvant beaucoup sans qu'il y parût jamais, qualité précieuse pour un ivrogne qui est bien aise de trouver quelqu'un sur qui il puisse compter dans tous les temps pour le mettre au lit. C'est avec Brandt que le Baron s'enivrait de préférence, et il répondait à ses officiers, qui se permettaient quelquefois des réflexions à cet égard, qu'il était du devoir d'un colonel d'encourager les bons soldats. Toujours constant dans ses affections, le Baron proposa à Brandt de s'attacher à sa personne, et de venir prendre ses invalides au château de Witikind.

Brandt qui n'avait rien de mieux à faire, accepta la proposition, et tous deux se mirent en route, en se proposant de passer par Vienne, où monsieur le Baron devait voir le ministre de la guerre, et solliciter le prix de ses longs et importans services.

Quand nos deux héros furent arrivés à Vienne, ils se concertèrent sur les démarches à faire ; et Brandt, qui avait toujours de bonnes idées, conseilla à monsieur le Baron de présenter un placet. Monsieur le Baron, qui savait que Brandt avait plus d'esprit que lui, le chargea de la rédaction. On fit venir du vin, des pipes, une tranche de jambon, et Brandt écrivit directement à l'empereur Joseph Ier, d'assez médiocre mémoire.

« VOTRE MAJESTÉ,

» J'ai perdu à votre service un œil,
» un bras, l'usage d'une jambe, et la
» moitié de ma fortune. Vos généraux

» m'ont frappé sur l'épaule, m'ont fait
» des complimens, et m'ont embrassé.
» Tout cela est bel et bon, mais une
» gratification vaudrait mieux encore.
» Vous descendez des Césars, comme
» je descends de Witikind, et entre
» grands hommes ont doit s'entre aider.

» J'ai l'honneur d'être, en atten-
» dant votre réponse,

» Votre très-humble serviteur, Brandt, pour
» le colonel, baron de Felsheim, qui ne
» peut pas signer, parce qu'il lui manque
» un bras droit. »

Monsieur le Baron touva le placet plein d'esprit et de gentillesse, et Bandt, enchanté de son coup d'essai, courut le porter à son adresse. Un soldat des gardes l'arrêta à la première porte du palais, et lui demanda ce qu'il voulait. « — Je veux parler à l'empereur.
» — On ne parle pas à l'empereur. — On
» ne parle pas à l'empereur ! — On ne
» parle pas à l'empereur. — Je lui ai
» écrit une lettre..... — On n'écrit pas

» à l'empereur. — Comment diable » faut-il donc s'y prendre avec lui? » — On ne jure pas à la porte de l'em- » pereur. — Tu commences à m'é- » chauffer les oreilles. — Et toi aussi. » Passe ton chemin, il est temps. — Ah! » tu te joues à un maréchal-des-logis » du régiment de Felsheim. » Et Brandt prend le factionnaire à deux mains, lui fait faire un demi-tour à droite, et entre dans la première cour. Le factionnaire crie, la garde sort, Brandt court, on court après lui, et on arrive en courant dans la seconde cour, où un second garde barre le maréchal-des-logis, et l'arrête. Brandt tenait sa lettre à la main, et criait à tue-tête qu'il voulait voir l'empereur. On le prend pour un fou, et on se met à rire. Brandt, qui n'aime pas qu'on se moque de lui, crie plus haut, et un homme paraît à une croisée. Brandt, qu'on serrait de tous les côtés, et à qui on mettait la main sur la bouche;

parvint à élever un bras, et agitait son placet. L'homme qui était à la croisée s'informe de la cause de ce tumulte. « Votre majesté, lui répond » un lieutenant des gardes, c'est un » hussard en démence, qui a osé vous » écrire, et qui prétend approcher de » votre personne sacré. Voyons ce » qu'il m'écrit, » reprend Joseph Ier, et le lieutenant se hâte de lui porter le placet de monsieur le Baron. L'empereur le lut à la croisée, rit beaucoup, et Brandt, qui vit rire l'empereur, ne douta plus du succès. Il sortit des cours du palais, très-satisfait des procédés du successeur des Césars, et retourna à son auberge attendre sa réponse.

Deux jours sécoulèrent, et César ne répondait pas. Monsieur le Baron, qui passait son temps dans les cabarets, faute de pouvoir faire mieux, apprit quelque chose des usage de la cour, et sut qu'à telle heure l'empereur pas-

sait dans telle galerie, qu'à telle autre il allait à la messe, et que les officiers l'approchaient facilement. En conséquence de ces éclaircissemens, monsieur le Baron pria Brandt de lui faire un second placet, de nater ses faces, de décrotter ses bottines, et il se rendit au château. Il se trouva en effet sur le passage de sa majesté, qui prit son placet d'un air très-gracieux.

Deux jours se passèrent encore, et l'empereur ne répondait pas à monsieur le Baron, qui, ne sachant quel parti prendre, consulta son fidèle Brandt. Celui-ci qui ne manquait pas d'un certain bon sens, lui dit: « Monsieur le » Baron, ces gens-là n'aiment pas à » donner, mais ils aiment moins encore » qu'on les ennuie. Ne quittez pas le » château, que l'empereur ne fasse pas » un tour chez lui sans vous trouver » sur son chemin un placet à la main, » et il vous exaucera pour se défaire de » vous. » Brandt prit la plume, et grif-

fonna une douzaine de lettres, absolument semblables à la première, qui était trop bien tournée pour qu'il y changeât un mot. Monsieur le Baron les mit dans sa *saberdache*, et s'en fut clopin-clopan assiéger Joseph Ier.

A son lever, à son coucher, à son grand, à son petit couvert, à la messe, à la promenade, l'empereur ne voyait que l'homme à l'oeil crevé, au bras emporté et à la jambe éclopée; le Baron ne le quittait pas plus que son ombre, et ne perdait jamais l'occasion de glisser un placet. Un jour que l'empereur dînait à son petit couvert, et qu'il était en meilleure humeur que de coutume, il regarda le Baron, et se mit à rire; le Baron le regardait de son côté d'un air tragi-comique, qui le fit rire plus fort. Les convives que César avait admis à sa table rirent aussi, sans savoir de quoi il était question; mais quand l'empereur rit, tout le monde doit rire. Joseph tira de sa

poche huit ou dix placets, et les distribua à ses courtisans. On rit de plus belle; et une jeune dame, qui ne paraissait pas mal auprès de sa majesté, osa lui recommander monsieur le Baron. Le Baron balbutia un compliment à la belle dame; il en fit un à l'empereur lui-même, dans un style et avec un air qui n'appartenaient qu'à lui. Il eut le bonheur d'amuser beaucoup mesdames et messieurs du petit couvert, qui tous s'intéressèrent pour lui, à l'exception du ministre de la guerre, qui fronçait le sourcil, et qui intérieurement en voulait au Baron, qui ne s'était pas adressé directement à lui. Il n'en fut pas moins obligé de lui faire payer le lendemain cinquante mille florins; ce qu'il effectua d'un air maussade, que monsieur le Baron ne remarqua seulement pas. Moitié de la somme fut empaquetée dans la valise du colonel, l'autre moitié dans celle du maréchal-des-logis, et ils prirent gaiement la

route de Lunébourg, d'où ils arrivèrent enfin au château de Felsheim.

Le premier soin de monsieur le Baron fut de faire réparer les voûtes de ses caves, et de les garnir de bière et d'excellent vin. Il fit ensuite relever ses créneaux et ses tourelles, signes non équivoques de son antique noblesse; enfin il s'occupa de la couverture, qui était tellement délabrée, que la pluie et la neige avaient pourri les planchers du grenier et du premier étage. Monsieur le Baron, qui savait s'accommoder aux circonstances, se logea au rez-de-chaussée.

Après ces premières dispositions Ferdinand xv et son écuyer, sans inquiétude, et se trouvant en fonds, se livrèrent à leur goût favori, et ne se couchèrent pas de huit jours, parce que Brandt, qui portait fort bien son vin, s'en chargea tellement, qu'il lui fut impossible de mettre monsieur le Baron au lit, par la raison infiniment

simple qu'il ne pouvait plus s'aider lui-même.

Le neuvième jour, monsieur le Baron voulait recommencer; mais Brandt lui fit un discours si pathétique sur les dangers de l'ivrognerie et sur les avantages de la tempérance, que le Baron se sentit ému. Mais dans tous les temps le diable fut plus fort que tous les prédicateurs du monde; et à peine Brandt cessait-il de parler, que le Baron décoiffait sa dame-jeanne.

Brandt, qui savait qu'il faut quelquefois sacrifier quelque chose pour ne pas perdre tout, capitula avec monsieur le Baron. Il fut convenu qu'on ne boirait dans la journée que pour le besoin, mais qu'on pourrait s'enivrer le soir; et pour éviter les accidens et les fraîcheurs de nuit, on arrêta qu'on approcherait les deux lits, qu'on placerait une table entr'eux, qu'on la chargerait d'une cruche de huit pintes, qu'on se coucherait, et qu'on boi-

rait commodément et sans avoir rien à craindre.

Quand monsieur le Baron s'écartait des clauses du traité, Brandt le rappelait à l'ordre; et, bon gré, malgré, le chef cédait à son inférieur; tant il est vrai que la raison ne perd jamais ses droits, quelque bouche qu'elle prenne pour organe.

Un soir que ces messieurs, couchés à deux pieds l'un de l'autre, s'enivraient militairement, en parlant de leurs faits et gestes, et se mettant par modestie au niveau du prince Eugène et de Marlborough, Brandt fut frappé d'une inspiration subite. « Nous » sommes fort bien ici, dit-il à monsieur » le Baron. — Fort bien, mon ami, ré» pondit Ferdinand xv, en laissant » échapper un hoquet. — Plus de bi» vouac..... — Plus d'eau à boire.... » — Plus de pain moisi... — Plus de va» che enragée.... — Plus de Français.... » — Qu'on bat pourtant quelquefois....

» — Oui, en perdant un œil.... — Un » bras.... — Une jambe.... — Et cela » n'est pas gai. A votre santé, mon » colonel. — A la tienne, mon garçon. » — Je ne vois qu'un petit inconvé» nient qui pourrait déranger nos » affaires. — Et lequel? — C'est que les » juifs de Francfort mettront, quand » ils voudront, le baron de Felsheim » à la porte de son château. — Je ne » pensais plus à ces marauds-là, re» prit Ferdinand XV, en poussant son » gros juron. Tu monteras demain à » cheval; tu iras à Francfort; tu ras» sembleras cette canaille; tu me l'amè» neras, et je la recevrai dans cette » fameuse tour où Witikind, avec » trente saxons, arrêta trois jours » Charlemagne et cent mille hommes. » Le lieu leur inspirera une vénéra» tion à laquelle mon corps mutilé ne » peut plus prétendre. — J'irai, mon » colonel. — S'ils sont raisonnables.... » nous les payerons. — S'ils ne le

» sont pas..... — Nous les sabrerons.
» — C'est cela, mon garçon. Buvons,
» buvons. »

Le lendemain, au point du jour, Brandt monte à cheval, galope à Francfort, et rassemble les créanciers de monsieur le Baron. Il leur fait part de ses intentions bénévoles, leur assigne le jour où son colonel les attend, reçoit leur parole, et retourne au château.

L'exactitude d'un bon soldat à son poste, d'un amant à un premier rendez-vous, d'un courtisan à la cour, n'est pas comparable à l'exactitude d'un juif qui a de l'argent à recevoir. Ceux de Francfort arrivèrent au jour indiqué, avant que le Baron eût cuvé le vin de la veille. Brandt le réveilla, lui passa une robe-de-chambre de velours bleu, doublée de menu-vair, qui venait de Ferdinand XIII, et que Ferdinand XIV n'avait jamais endossée que pour donner ses audiences publi-

ques; il attacha son sabre de campagne par-dessous la robe-de-chambre, glissa ses pistolets à deux coups sous le ceinturon, lui peigna la moustache, mit une coiffe blanche à son bonnet de laine brune; et le Baron, appuyé sur l'épaule de Brandt, sortit majestueusement de sa chambre à coucher, passa au milieu de ses créanciers, rangés en haie dans son antichambre, et se rendit avec eux à la tour de Witikind."

Monsieur le Baron déposa sur une table vermoulue son sabre nu, ses pistolets à deux coups, il s'assit dans son grand fauteuil d'érable, releva sa moustache, et parla en ces termes: « Fripons que vous êtes, je vous ai » convoqués pour me débarrasser de » vous. » Les juifs firent une profonde révérence. « J'ai servi le descendant » des Césars, qui ne vaut pas mieux » que les descendans de Witikind; » mais enfin je l'ai servi. J'ai eu besoin

» d'argent, et j'en ai passé par ce que
» vous avez voulu. Maintenant je tiens
» la bourse, et je fais la loi à mon
» tour. Voulez-vous moitié? » Les usuriers se récrièrent. Brandt les regarda de travers et leur imposa silence. Le Baron réitéra son offre; les créanciers remuèrent la tête d'un air négatif. Ferdinand jura par ses aïeux qu'il ferait précipiter de ses tours dans sa mare, les officiers exploitans qui oseraient passer le pont du château. Brandt jura par le prince Eugène, qu'il allait à l'instant même traiter les juifs saxons comme les juifs arabes avaient traité les Amalécites, s'ils n'entraient pas en composition. Il tournoya son sabre au-dessus des têtes israélites, et ne les intimida pas. Un juif ne craint jamais pour sa tête, quand il tremble pour son argent.

Cependant le Baron faisait la grimace, il jurait entre ses dents, et il était assez embarrassé, lorsque Brandt,

qui aimait autant les moyens doux que les autres, lorsqu'ils conduisaient au même but, fit sortir son colonel, prit ses pistolets, sortit lui-même à reculons, menaça de brûler la cervelle à quiconque oserait faire un pas, et enferma les Israélites dans la tour. C'est ainsi qu'autrefois leurs pères, de pieuse mémoire, avaient été resserrés dans la sainte Sion, par un empereur impie qui les exposa aux horreurs de la famine.

Les Israélites modernes, aussi magnanimes que leurs aïeux, passèrent une partie du jour sans boire, sans manger et sans céder. Bientôt la soif physique égala en eux la soif de l'or, et ils essayèrent de déranger les barreaux que Ferdinand XI avait fait placer aux croisées. L'impitoyable Brandt, qui faisait faction au dehors avec un fusil à deux coups, s'opposa si vivement à leur entreprise, qu'ils furent obligés d'y renoncer. Ils lui demandèrent quartier. « Voulez-vous moitié? » leur

répondit le maréchal-des-logis. Les juifs se retirèrent et poussèrent le châssis plombé.

La journée se passa, la nuit succéda au jour. Brandt alluma des feux au pied de la tour pour n'être pas surpris, et on s'observa mutuellement.

Le matin, les estomacs judaïques éprouvèrent des tiraillemens affreux, et l'un d'eux demanda à parlementer. « Voulez-vous moitié? répéta l'in» flexible Brandt. Nous prendrons » deux tiers, répondit le parlemen» taire. » Et Brandt continua de se promener en long et en large, son fusil sur l'épaule.

A midi, les juifs ne pouvant résister à la faim qui les tourmentait; parlementèrent encore, et consentirent, en gémissant, aux conditions proposées. « Vous n'aurez qu'un tiers, répondit » Brandt, et si vous ne capitulez à » l'instant, vous ne serez reçus qu'à » discrétion, et vous n'aurez rien du

» tout. » Et il continua de se promener, son fusil sur l'épaule. « Monsieur » le hussard, donnez-nous moitié, dit » un juif, d'une voix affaiblie, vers les » quatre heures du soir. Vous n'aurez » qu'un quart, » répondit Brandt; et il continua de se promener, son fusil sur l'épaule. « Va donc pour le » quart, reprit. l'Israélite. Il est des » chrétiens qui sont encore plus juifs » que nous. »

Aussitôt Brandt va chercher du papier et une écritoire de poche. Il attache le tout au bout d'une perche qu'il présente à ses prisonniers; il leur ordonne de donner quittance des trois quarts, ce qui fut exécuté à l'instant. Brandt reçut les quittances par la commodité de la perche; il les porta à monsieur le Baron, prit un sac de florins impériaux, monta à la tour, paya le quatrième quart, retira les titres originaux, et mit à la porte, avec beaucoup de civilité, les juifs, qui se retirè-

rent en le donnant à tous les diables.

En réjouissance de la manière économique dont monsieur le Baron venait de payer ses dettes, Brandt mit sur table un quartier de lard fumé et un vieux coq rôti ; et on convint que, par extraordinaire, on commencerait à boire dès cinq heures du soir, sauf à ne se coucher que le lendemain.

Les réparations du château, et le paiement que monsieur le baron venait de faire, avaient furieusement diminué ses finances. Il aimait l'argent frais, et Brandt ne le haïssait pas. D'ailleurs, monsieur le baron devait faire figure dans ses terres, voir et traiter les barons ses voisins, et cela ne se fait pas sans argent. Il se décida à vendre quelques arpens de bois isolés du domaine principal. Il les regretta pourtant, parce qu'ils foisonnaient en sangliers et en loups toute l'année, et en bécasses dans la saison. A la vérité, le Baron, borgne, boiteux et manchot, ne pou-

vait pas chasser facilement ; mais un baron, dans quelqu'état qu'il soit, tient toujours à ses prérogatives. Celui-ci se consola de voir abattre ses poteaux et ses armoiries, moyennant six mille florins qu'on lui paya comptant, et qu'il remit à Brandt, avec l'ordre précis de s'en servir pour la gloire et les besoins de son colonel.

Brandt réunit donc les fonctions de trésorier aux brillans et nombreux emplois qu'on avait déjà accumulés sur sa tête. Comme c'était un homme d'un jugement exquis, il sentit d'abord qu'il ne pouvait suffire à tout, et un soir qu'il était couché auprès de monsieur le Baron, il lui conseilla, en lui versant à boire pour la vingtième ou trentième fois, d'aviser aux moyens de monter sa maison sur un pied convenable à sa fortune et à sa naissance. Il s'aperçut qu'il pérorait en vain. Son suzerain était complètement dans la vigne du Seigneur. Il sabla lui-même le vider-

come concluant, s'enfonça le nez sous sa couverture, et fit une excellente nuit. Le ciel en accorde autant au lecteur, soit qu'il couche seul, et qu'il ait envie de dormir; soit qu'il couche deux, et qu'il ait envie de veiller.

CHAPITRE II.

Le Baron forme sa maison. Grande fête au château.

« Monsieur le Baron, dit Brandt à » son réveil, j'ai parfois des idées » excellentes, qui se perdent quand je » ne les communique pas à l'instant. Je » n'étais pas hier soir tout-à-fait aussi » gris que vous, et je pensais... — A » quoi, mon garçon? — C'est ce que je » cherche... Ah! m'y voilà. Vous avez » quatre mille florins de rente, un châ- » teau superbe; vous êtes noble comme » tous les chapitres d'Allemagne réu- » nis, et vous vivez comme un cancre. » — Comment cela, monsieur? — Hors

» vous, moi, et quelques hiboux, on
» ne voit personne dans ce château. Il
» vous faut des courtisans pour vous
» flatter, des parasites pour vous man-
» ger ; car enfin nous ne pouvons pas
» boire quatre mille florins à nous
» deux. Je sais vos hauts faits par
» cœur ; et à qui conterez-vous dé-
» sormais vos exploits, si ce n'est à la
» noblesse du voisinage ? — J'ai déjà
» pensé à cela. — Et comment rece-
» vrez-vous la noblesse du voisinage,
» si vous n'avez personne pour vous ser-
» vir ? Je suis votre sommelier, votre
» cuisinier, votre pourvoyeur, votre
» valet-de-chambre, votre écuyer,
» votre capitaine des chasses et votre
» trésorier. C'est pitoyable, monsieur
» le Baron, cela n'a point de mine,
» point de tournure, et un homme
» comme vous est fait pour représen-
» ter. — Tu as raison. De ce moment
» je te fais mon majordome. Choisis
» tes subordonnés. »

Brandt se lève, s'habille, déjeune, et court le village. Il ramasse une vieille gouvernante de curé, dont il fait une cuisinière; deux bergers, dont il fait des piqueurs; et quatre mâtins qu'il érige en meute. Le magister savait le plain-chant, il composa la musique de Monsieur. Le vicaire du lieu fut nommé grand aumônier; six petits drôles, passablement dégourdis, devinrent ses pages, et huit déserteurs ses gardes-du-corps.

Ce domestique nombreux effraya d'abord monsieur le Baron, mais son majordome le rassura en dressant devant lui le rôle des émolumens destinés à chacun. La cuisinière devait avoir pour gages la desserte et les eaux grasses, sur lesquelles elles fournirait, tous les ans, deux cochons gras pour la table de Monseigneur; on passait aux piqueurs l'excédant du gibier nécessaire à la consommation du château; la meute devait vivre aux dépens

des troupeaux voisins; on accordait au magister un demi-florin par chaque romance qu'il chanterait lorsqu'il en serait requis; le grand aumônier, qui était d'ailleurs à la portion congrue, se contenterait d'un florin et d'un dîner tous les dimanches, pour célébrer une basse-messe dans la chapelle du château et faire ensuite l'oraison funèbre de tous les barons de Felsheim, depuis Ferdinand Ier jusqu'à Ferdinand XV inclusivement; on accordait aux pages un habit neuf, fait avec de vieilles tapisseries de point de Hongrie, que Brandt avait déterrées d'un arrière-cabinet; plus, la soupe et le pain, et ce qu'ils pourraient dérober à l'office; les gardes-du-corps seraient équipés en hussards de Felsheim, avec les habits de réforme qui se trouvaient au château; on leur enjoindrait de vivre aux dépens de qui ils pourraient, en se conduisant honnêtement, et en plumant la poule sans la faire crier; enfin

Brandt se chargeait de mettre à la raison ceux des vassaux de Monseigneur à qui ces arrangemens ne conviendraient pas. Ces conditions proposées et acceptées, chacun entra en exercice.

Brandt savait à merveille que la discipline est l'âme des armées, et il s'occupa des moyens d'assurer la régularité du service au château. Au milieu de la cour était un vieux colombier, que la cuisinière voulait repeupler, parce qu'elle excellait surtout dans les compotes de pigeons, Brandt transforma le colombier en chambre de discipline, à l'usage des pages et des gardes-du-corps. Derrière le château était un vaste jardin abandonné depuis quinze ans : il était aisé de le remettre en valeur, et la cuisinière voulait y faire une plantation de choux qui fournirait la provision de l'année : Brandt en fit un manège découvert, où il donna des leçons d'équitation aux

pages, et une esplanade où il exerçait régulièrement son infanterie. Quelques arbres fruitiers étaient encore debout, malgré la négligence des barons de Felsheim et de leurs agens; Brandt les fit abattre, parce qu'ils gênaient le développement de sa colonne. La cuisinière, qui voulait du dessert pour la table de Monsieur, se permit quelques réclamations : Brandt la menaça de la mettre au colombier, et elle se tut.

Comme une bonne idée en amène ordinairement une autre, Brandt ne s'arrêta pas en si beau chemin. Il résolut d'ériger le château en place d'armes, tant pour amuser Monseigneur, que pour l'occuper et satisfaire sa juste ambition que le prince Eugène avait constamment humiliée. A l'exemple des Romains, qui savaient occuper leurs troupes en temps de paix, il employa les gardes et les pages à enlever des fossés les grenouilles et

la boue qui les obstruaient depuis un demi-siècle. Il fit rétablir le pont-levis, qui dès-lors fut toujours levé, et deux hommes au moins devaient aller reconnaître ceux qui se présenteraient devant la forteresse. Un des gardes-du-corps fut planté en faction sur le bord du fossé; un page, armé d'un cornet à bouquin, fut mis en vedette sur la tour de Witikind; Brandt rassembla huit ou dix vieilles carabines; il en démonta les canons, et avec le secours du charron du lieu, il établit sur la plate-forme de la tour une batterie qui devait être d'un grand effet, en cas de siége; enfin il se promut au grade de major-général; monsieur le Baron fut nommé, par acclamation, généralissime, et pendant quelque temps tout alla fort bien dans le château.

Cependant le genre de vie que menait habituellement monsieur le Baron, n'étant propre qu'à précipiter la des-

truction d'un corps cacochyme et usé, l'incommodité qu'il ressentait à la jambe augmenta considérablement. Monsieur le Baron n'en accola pas moins tendrement sa dame-jeanne, et sa jambe refusa un beau matin de soutenir ses ruines respectables. Brandt prit la jambe, la tourna, la retourna, la frotta, et décida qu'elle était paralysée. Il manda une seconde fois le charron du lieu, qu'on honora du titre de carrossier de Monseigneur, et qui fixa le fauteuil de bois d'érable sur quatre roues neuves et solides. C'est dans cette voiture que Ferdinand XV, traîné ou poussé par ses pages, voyageait d'un appartement à un autre, visitait les postes, et passait la parade.

La maison établie enfin sur ce pied respectable, chacun étant pénétré de l'importance et de la dignité de ses fonctions, et tous les remplissant avec la plus scrupuleuse exactitude, Brandt

crut qu'il était temps de déployer aux yeux des voisins étonnés toute la magnificence de son seigneur. Il fit, sous la dictée de monsieur le Baron, une liste de ceux qu'on pouvait recevoir sans s'encanailler, et on exclut tout ce qui n'avait pas trente-deux quartiers rigoureusement prouvés. Heureux temps, heureux pays, où, lorsqu'on compte un grand homme parmi ses ancêtres, on est encore honoré pour ses vertus qu'on n'a pas, et qu'il est inutile d'acquérir, puisque des titres tiennent lieu de tout !

La liste terminée, examinée, commentée, épurée, les billets d'invitation furent faits, et quatre pages expédiés à l'orient, à l'occident, au nord et au midi, pour les porter à leurs adresses.

Monsieur le Baron, qui était à la fois magnanime et parcimonieux, ordonna une chasse générale dans ses domaines, et il enjoignit à ses vassaux

de se tenir prêts à faire une battue sous la conduite de son major-général. Le jour indiqué, Brandt sortit à la tête de toutes ses troupes, à la réserve de ce qui était indispensable pour la garde du château. Vingt ou trente paysans, armés tant bien que mal, se joignirent respectueusement à lui; les piqueurs tenaient en lesse les quatre mâtins de Monseigneur; le cornet à bouquin sonna, et on marcha pompeusement vers un bois d'une lieue et demie de circonférence, dans lequel on s'enfonça.

On va, on vient, on retourne, on marche deux heures, on ne voit rien, on n'espère rien; Brandt fronce le sourcil, et commence à jurer entre ses dents. Il entend un cri perçant; il se retourne: c'était un page de Monseigneur, qu'un loup affamé avait happé par la fesse, et qui lui faisait faire des grimaces de possédé. L'intrépide Brandt accourut le coutelas au poing,

et jette l'animal sur le carreau. Homme à toutes mains, il déboutonne le haut-de-chausse du petit malheureux ; et se met en devoir d'étancher son sang. Un paysan lui apprend qu'à cinquante pas de là il trouvera une mare environnée de broussailles. Brandt remonte à cheval,. prend le blessé en croupe, et, à travers des épines entrelacées et très-épaisses, il arrive au bord de la mare. Il se disposait à commencer son pansement, lorsqu'il aperçoit les oreilles d'un énorme sanglier, dont le corps était caché sous les ronces. Il saisit un pistolet d'arçon, *pique au monstre*, lache son coup, et lui effleure simplement les côtes. L'animal furieux marche à son ennemi, s'élance, et d'un coup de boutoir, qu'il destinait à Brandt, il éventre le meilleur des deux chevaux du Baron, qui tombe sous le major-général. Celui-ce se relève lestement, prend son second pistolet, et pour-

suit le sanglier, qui se dérobe dans les broussailles.

Furieux à son tour, Brandt veut faire donner la meute, il anime ses chiens du geste et de la voix. Les chiens, qui ne se connaissent qu'en moutons et en viandes cuites, ne sentent rien, le regardent et n'avancent pas. Il en saisit un de chaque main par la peau du cou, il les traîne, il les porte sur la piste; ils s'arrêtent et le regardent encore. Indigné de leur lâcheté ou de leur ineptie, Brandt tempête, jure, les sabre, et voilà Monseigneur sans meute, et réduit à un seul cheval.

Brandt, que rien ne peut déconcerter, jure tous ses jurons à la fois, que le sanglier sera servi sur la table de monsieur le Baron. Il rassemble tout son monde, et il donne l'ordre d'une attaque générale. Les vassaux tremblans, sont incapables d'obéir. Brandt, qui ne connaît pas de dan-

gers, les regarde avec un rire d'amertume et de pitié, recharge ses pistolets, et s'enfonce dans les épines, suivi de messieurs les gardes-du-corps. Les pointes déchirent ses bottines, mettent en lambeaux son pantalon et ses jambes. Il s'arrête, il trépigne, il veut avancer encore: la douleur l'emporte sur son opiniâtreté; il recule pour la première fois de sa vie; le sanglier est sauvé, et Brandt est au désespoir.

On applique une poignée de tabac sur le postérieur du page, qui crie comme un enragé, et à qui Brandt impose silence à coups de plat de sabre; on écorche les morts, leurs peaux sont portées en chasubles par autant de paysans; on boit un coup, et on se dispose à sortir de ce bois malencontreux.

Au milieu de tant de désastres, Brandt n'était affecté que de la nécessité de tirer du trésor de quoi faire face aux

frais du repas, et il roulait dans sa tête mille projets différens pour régaler ses hôtes sans écorner sa finance. On allait sortir du bois lorsqu'on aperçut sur la lisière une vache et son veau, qu'un malheureux paysan nourrissait aux dépens de son seigneur. Brandt casse la tête au veau, et le charge sur son épaule. Les gardes-du-corps traitent la mère aussi cruellement, la coupent en quartiers et l'emportent. Le paysan se plaint, murmure; Brandt lui fait un très-beau discours sur le respect dû aux propriétés, et lui prouve clairement que lorsqu'une vache et son veau ont goûté de l'herbe de leur seigneur, ils doivent être confisqués à son profit.

Brandt rendit compte de son expédition à monsieur le baron, qui fit une mine épouvantable, qui jura comme un payen. Brandt découvrit ses jambes dont les blessures attestaient sa valeur, et il jura plus haut que monsieur le

Baron. Comme il avait pris sur lui un ascendant extraordinaire, celui-ci se calma un peu, et sa fureur se tourna contre le sanglier. Brandt, qui avait toujours un expédient à son service, lui dit qu'il avait un moyen sûr de lui livrer l'animal tout cuit : c'était de mettre le feu à la forêt. Pour la première fois le général ne fut pas de l'avis de son major.

Cette boutade passée, on ne s'occupa plus que des préparatifs. Brandt fit comparaître la cuisinière. « Tu » prendras, lui dit-il, une cuisse de la » vache, tu la mettras dans la chau- » dière, et ce sera le pot-au-feu : les » gardes pourront fricasser le corps » pour leur consommation. Tu rôtiras » deux gigots de veau, tu feras bouillir » sa tête, et tu mettras le reste en ra- » goût. Tu emprunteras dans le village » douze douzaines d'œufs, que nous » rendrons quand nous aurons des pou- » les, et tu en feras une omelette.

» Tout cela ne suffira pas : mais le sur-
» plus me regarde. »

Il attacha des hameçons à des ficelles, et les ficelles à des bâtons qu'il enfonça dans le fumier que les pages portaient de l'écurie à l'extérieur du château. Il mit à chaque hameçon une boulette de pain, et il planta un piqueur, un sac sous le bras, à quatre pas du tas de fumier. « A mesure, lui
» dit-il, que les poules s'accrocheront.
» tu les décrocheras, et tu les jetteras
» dans ton sac. Quand tu en auras six,
» tu détendras tes lignes, et tu por-
» teras ta pêche à la cuisine. Je vais
» dans le village voir si je ne trouverai
» pas quelque chose de délicat pour
» mesdames et mesdemoiselles les com-
» tesses et les baronnes. »

A peine Brandt fut-il sorti du château, qu'il aperçut la cuisinière aux prises avec une villageoise qui n'entendait pas raison, et qui ne voulait pas prêter ses oeufs à monseigneur. Il

entra dans la maison, s'assit sur le fauteuil du maître, et lui dit que, puisqu'il ne voulait pas prêter, il était tout simple d'acheter. En pérorant, Brandt lorgnait un vieux cygne qui se promenait majestueusement dans la boue, en attendant qu'il plût au ciel de lui envoyer de l'eau. Plus il convoitait le cygne, plus il s'efforçait d'être aimable envers le paysan, qui, charmé de ses manières, et comptant sur de l'argent frais, descendit enfin à la cave pour aller chercher ses œufs. Brandt saute dans la cour, prend le cygne par le cou, l'étouffe, lève les jupons de la cuisinière ébahie, et lui pend la volaille entre les jambes. Le paysan remonte avec ses œufs; Brandt le conduit au château, parce qu'il n'a pas d'argent dans sa poche; il lui propose à déjeuner; le paysan répond que c'est bien de l'honneur pour lui. On lui met sur le gril une entre-côte de vache; on le sert, et

Brandt lui-même lui verse à boire. Le paysan, ravi de tant d'honnêtetés, s'en donne à coeur-joie. « Comptons, lui » dit Brandt, quand il eut déjeuné : » Douze douzaines d'oeufs...... A combien ? — A deux florins le tout, et » c'est donner. — Allons, tu es rai» sonnable et je veux l'être aussi. Un » florin pour ton déjeuner; plus, un » ducat pour l'honneur inappréciable » d'avoir déjeuné chez monsieur le Ba» ron, rends-moi mon reste et va» t-en. » Le paysan se récrie, Brandt insiste. Le premier s'emporte, le second menace, les gardes arrivent au bruit, et le paysan tremble. Brandt proteste qu'il est incapable d'abuser de ses forces, et qu'il va faire un acte inouï de générosité. Il veut bien qu'on se sépare quitte à quitte, et le paysan s'esquive en se promettant bien de ne plus déjeuner chez un baron.

Le jour du festin, Brandt se lève au point du jour, bat la générale, passe

une revue de propreté, et, décidé à combler d'honneurs ses nobles convives, il charge à double charge toutes les pièces qui composaient la batterie de la cour de Witikind; enfin il se livre uniquement aux affaires de la cuisine. Il choisit la chambre la plus vaste et la moins délabrée, et donne ordre de mettre la table. Il n'y en avait qu'une dans le château, quatre personnes pouvaient à peine y manger à l'aise, et on en attendait quarante. Brandt fait mettre debout les futailles, qu'il a vidées avec son général; il monte au grenier; il détache du plancher une vingtaine de planches; le carrossier de monseigneur les cloue sur les futailles, et voilà une table. Le Baron, accoutumé à se passer de tout à l'armée, n'avait pas encore de linge d'office, Brandt prend une paire de draps, la cuisinière les faufile, et voilà une nappe; il coupe une seconde paire de draps en vingt ou trente morceaux,

et voilà des serviettes; mais il ne resta de draps au château que ceux qui étaient dans le lit du Baron et dans celui de son major.

Il commençait à faire froid; Brandt fait clouer sur le carreau les peaux du loup, du cheval, des chiens, de la vache et du veau, et voilà un tapis digne de l'impératrice de toutes les Russies, il ne se trouva que douze chaises et fauteuils en état de soutenir leur homme; on remonte au grenier, on lève encore quelques planches, et en un tour de main, le carrossier en fait des bancs. On manquait de vaisselle, les gardes-du-corps, la carabine sur l'épaule, vont mettre en réquisition la poterie du village, avec injonction aux propriétaires de venir le lendemain reconnaître leurs propriétés. On n'avait pas de bouteilles; on monta de la cave, dans la salle à manger, une pièce de vin du Rhin; on la dressa, on la défonça, et les

pages eurent ordre de remplir les pots à mesure qu'on les viderait. Enfin Brandt prit quatre assiettes ; il les emplit d'huile , y mit des mèches , et les suspendit aux quatre coins de la salle avec des ficelles : c'était pour l'illumination. Tout en courant, en agissant , en ordonnant , Brandt jurait à monsieur le Baron , qu'on n'aurait jamais vu dans la Basse-Saxe une fête aussi magnifique et aussi bien entendue.

A midi , le garde-du corps qui était en faction , cria *werdaw* d'une manière qui fit trembler le pont-levis et sa charpente. C'est la noblesse des environs , répondit une vieille baronne à la grande bouche , au long nez , aux sourcils épais , aux peaux ridées. Elle portait un singe sous un bras, un perroquet sur l'épaule ; elle avait du rouge et des mouches ; sa *modeste* était chargée de tabac d'Espagne , et son chignon était retroussé jusqu'à la racine de ses cheveux , pour ne pas salir sa

robe de gros de Tours ponceau broché en or, qu'elle s'était faite avec les rideaux de lit de feu l'électeur de Bavière, lesquels, d'encan en encan, et de tapissier en tapissier, étaient arrivés jusqu'à elle. Aussitôt le page en vedette fait retentir son cornet; Monseigneur monte dans son fauteuil à roulettes, quatre pages enlèvent le suzerain sur leurs épaules, et descendent les degrés qui conduisent à la cour. C'est ainsi qu'au bon vieux temps on élevait, sur le pavois, empereurs, rois et généraux, et cette cérémonie leur tenait lieu de qualités qu'ils n'avaient pas; car enfin, quoi qu'en dise le critique, on ne peut pas tout avoir.

Monseigneur, arrivé au pied du pont-levis, ses pages autour des son fauteuil, et ses gardes rangés en haie, voit défiler devant lui vingt chariots de Hongrie, ou voitures d'osier chargées des armoiries des titu-

laires. A leur entrée, Brandt les salua d'une triple décharge de la batterie de la tour, ce qui fut trouvé très-galant; ils sont reçus du haut du perron par monsieur le grand-aumônier, qui leur fait une harangue latine, où personne ne comprit rien ni lui non plus; enfin, on entra dans un vaste vestibule, où était une cheminée de huit pieds de large sur six de haut. Brandt y avait allumé un bûcher *inquisitorial* ou *malabarois*, dont la volumineuse ardeur invita la noblesse saxone à décrire un nouveau cercle, qui n'a pas encore été compté dans la constitution germanique.

Pendant que monseigneur complimentait ses hôtes le moins mal qu'il lui était possible, le zélé, l'infatigable Brandt s'occupait d'autre chose. Il restait au magasin à fourrages sept à huit bottes de foin, deux ou trois boisseaux d'avoine, et quarante chevaux environ venaient d'entrer dans

les écuries. Brandt, qui ne comptait pas sur ce surcroît de convives, fut embarrassé un moment ; mais son inépuisable imagination venant toujours à son secours, il laissa la valetaille crier au foin, à la paille, à l'avoine, et dédaignant d'entrer en explication avec cette canaille, il ne répondit qu'en faisant circuler dans les mangeoires trente boisseaux de bled froment, dont monsieur le Baron avait fait emplette pour son approvisionnement d'hiver. Étonnement, stupéfaction de la part des laquais ; Brandt leur dit avec emphase : « C'est ainsi que les » chevaux sont traités au château de » Felsheim ; les laquais y boivent à dis- » crétion, jugez du traitement qu'on ré- » serve aux maîtres. »

On servit, et cinq cents quartiers, en quarante volumes, se mirent à table. Monsieur le Baron, dans son fauteuil à roulettes, occupait le haut-bout. Il avait à sa droite la dame au singe et

au perroquet, et à gauche, mademoiselle Heidelberg, la plus jeune, la plus jolie, la plus innocente et la plus pauvre des baronnes saxones. Le reste se plaça selon l'antiquité de sa race, sans autre démêlé que celui qui s'éleva entre deux femmes, dont l'une prétendit que son quint-aïeul avait été chambellan de Lothaire, roi de Lorraine, et qu'ainsi la suprématie lui appartenait. L'autre lui prouva l'impossibilité de son assertion, en ce qu'il s'était écoulé vingt-cinq ou trente générations depuis le roi Lothaire, qui vivait en 862, et qu'il était très-douteux que le roi Lothaire eût des chambellans; mais elle certifia que sa vigésime-sexte aïeule avait été dame d'honneur de la reine Teutberge, épouse de ce même Lothaire. Son adversaire la défia de prouver, et elle cita des faits. « Teutberge fut répu» diée, dit-elle, pour avoir couché » avec son frère. Le roi, son mari,

» n'en savait rien, mais ma vigésime-
» sexte aïeule le savait fort bien, puis-
» que tous les soirs elle introduisait le
» frère dans la chambre de la sœur.
» Jalouse de la gloire du roi son maî-
» tre, qui grillait d'épouser sa maî-
» tresse Valrade, elle l'avertit de ce
» commerce illicite; et le roi, au-
» torisé par deux conciles, répudia la
» reine, qui n'avait pas eu besoin de
» tant de formalités pour faire ce que
» font encore tant de femmes, sans
» que pour cela les maris assemblent des
» conciles. »

Il fut décidé, à l'unanimité, que l'illustre rejeton de la dame d'honneur de la reine Teutberge prendrait place au-dessus de sa cadette en titres, qui rougit, se mordit les lèvres, et se détermina pourtant à boire et à manger. Son exemple fut suivi par le reste des convives, que l'aveugle et injuste nature avait soumis aux mêmes besoins que les roturiers.

Quoique major-général du château, Brandt, qui n'était pas noble du tout, se garda bien de se mettre à table. La manche retroussée jusqu'au coude, son sabre de bataille à la main, il découpait gravement la cuisse de vache, qu'il jurait être un quartier de bœuf que son maître avait fait venir de Westphalie; il présentait aux dames, d'un air tout à fait gracieux, les membres des vieilles poules, qu'il garantissait poulardes de Magdebourg. Chacun avait mordu au bœuf de Westphalie, et personne n'avait pu le mâcher; le diable, avec ses dents infernales, n'aurait pas incorporé la plus petite partie des poulardes de Magdebourg; elles étaient dures comme la cuirasse de Witikind. Brand se plaignit en termes énergiques, de la friponnerie ou de l'ignorance des pourvoyeurs de monsieur le Baron; il jura qu'il les changerait, et il invita les convives à se dédommager sur la tête

et le train de devant d'un veau de Gluckstadt, qui devait être délicieux. Il donna un coup d'œil aux pages, qui vesèrent à boire avec grâce et vivacité. Le veau se trouva mangeable; on but beaucoup, personne ne se plaignit : le Baron regarda Brandt d'un air de bienveillance, et le second service remplaça le premier.

Quelques comtes, ou barons, qui boivent à la vérité tous les jours, mais qui ne mangent de la viande fraîche que les dimanches, se disaient des mots à l'oreille, et paraissaient faire les difficiles, bien, que cela ne leur allait pas du tout. Quelques petites-maîtresses (car il y en a partout, même en Saxe) regardaient, en souriant, monsieur le Baron, qui trouvait tout au mieux, et qui remercia ces dames des marques d'approbation qu'il croyait en avoir reçues.

Pendant que ces petits incidens se passaient, les pages mettaient sur

table deux plats composés chacun d'une fesse de veau rôtie. Ils étaient flanqués de quatre omelettes de trente-six œufs, et au milieu figurait le cygne en pâté. Sa tête et son cou, garnis de toutes leurs plumes, s'élevaient majestueusement au-dessus de la croûte supérieure; au cou pendaient les armes de monseigneur, dessinées sur carton, de la main de Brandt, et elles étaient répétées en bas-relief sur tout le pourtour du pâté.

Un cri général d'admiration s'éleva de toutes les parties de la table, et on se disposa à festoyer ce service étonnant. D'un coup de sabre, Brandt fait sauter la tête et le cou du cygne, et les présente à mademoiselle Heidelberg; monsieur le Baron sourit à Brandt, mais les autres dames rougirent d'indignation. Brandt, tout à son affaire, frappe le pâté d'estoc et de taille; le cygne est en morceaux; les assiettes sont couvertes; mais le diable

n'eût pas plus aisément mangé du cygne que des poulets, et les omelettes, sur lesquelles on se rejeta, avaient un autre inconvénient; presque tous les oeufs étaient couvés, et la cuisinière, dont les années avaient affaibli les yeux, ne s'en était pas aperçue. On fut obligé de se venger sur le veau; on ne dîna qu'avec du veau : mais de quoi ne se console-t-on pas dans la vie? Le vin du Rhin était excellent, les pages emplissaient les vidercomes, les convives les vidaient, et on les remplissait de nouveau.

A quelques désagrémens près, jamais dîné ne fut plus distingué que celui-ci; on ne parla que de noblesse. Les fumées du vin du Rhin se joignant à celles de l'extraction, les Barons, à la fin du repas, se métamorphosèrent en excellences, et chacune de leurs excellences fût descendue au moins de Romulus, du roi Priam, ou de Bélus, si leurs

excellences eussent connu l'histoire.

Les entremets n'étaient pas encore très-connus; Brandt n'en avait jamais entendu parler; il n'y a pas de dessert à l'armée, et Brandt avait passé sa vie dans les camps: il n'y eut donc ni entremets, ni dessert. Quelques dames, qui avaient vu manger le duc de Meckelbourg et le marquis de Lusace, parlèrent légèrement entremets et dessert. Le Baron regarda Brandt d'un air qui voulait dire : « De quoi nous » parle-t-on là? » Brandt lui répondit d'un coup-d'œil qui signifiait: « Je » sais ce que c'est, » et aussitôt on apporta des pipes, du tabac et des crachoirs, pour ne pas gâter les tapis. On y joignit dix à douze pintes de rogomme, et un pain de sucre pour faire de l'eau-de-vie brûlée. Le magister se présenta humblement, et chanta d'une voix chevrotante sept ou huit romances connues dans le pays, lesquelles furent accompagnées des voix

glapissantes de ces dames. Leurs nobles époux, dont les estomacs commençaient à être surchargés, s'unirent d'intention aux chanteurs.

Mesdames et mesdemoiselles les baronnes, que rien ne retenait plus à table, pas même une figure d'homme supportable, se levèrent pour passer dans une salle voisine, que Brandt avait chauffée avec ce qui lui restait des pommiers et des pruniers coupés dans le jardin de monseigneur.

Monseigneur avait toujours été un peu libertin. Il n'avait plus rien de libertin que l'imagination, et cependant il avait lorgné pendant tout le repas mademoiselle Heidelberg, à qui il faisait peur, qui était trop jolie et trop intéressante pour devoir être sacrifiée à un mari éclopé; mais les dieux et Brandt en ordonnèrent autrement. Monseigneur avait eu vingt fois l'envie d'adresser à son aimable voisine un compliment passablement tourné;

mais quand il était fortement ému, il ne trouvait que ses jurons, et il ne voulut pas jurer devant mademoiselle Heidelberg. Lorsqu'elle se leva de table, il essaya de se lever aussi pour lui présenter sa main; mais Bacchus l'ennemi juré de l'amour, ne lui permit pas de prendre l'équilibre. Il retomba dans son fauteuil, où Brandt l'attacha avec son ceinturon, pour l'empêcher de rouler sous la table.

Ces dames ne sachant que dire, car on ne peut pas toujours parler noblesse, s'ennuyaient mortellement, en attendant qu'il plût à leurs époux de partir. Mademoiselle Heidelberg, la plus raisonnable comme la plus jolie, essaya de distraire ces dames, sans pouvoir y réussir. Elle prit le parti de penser pour elle seule: fille qui pense s'amuse toujours. Les pensées qui viennent du cœur sont si intéressantes!

Brandt s'occupait à rétablir l'ordre

à la cuisine. Vingt laquais déguenillés et six femmes suivantes s'arrachaient les morceaux. Les gardes-du-corps et les pages s'étaient mêlés à la valetaille, et caressaient alternativement le bœuf de Westphalie, les poulardes de Magdebourg, et les soubrettes de leurs excellences. Brandt retroussa sa moustache, jura trois fois, et le beau sexe fut respecté un moment. On s'assit par terre, faute de siéges, on forma un rond, au milieu duquel furent placés les restes du dîner, et les pages allèrent remplir à la cave six cruches de huit pintes chacune. « Que l'on » boive, que l'on mange, dit Brandt, » qu'on s'enivre même, mais qu'on » ménage ces dames, qui paraissent » ne pas se soucier de vous. » Parmi ces dames était une jeune bavaroise attachée à mademoiselle Heidelberg. C'était une petite brune, vive, piquante, dodue, qui plaisait à tout le monde et qui plut d'abord à Brandt, étonné de

se trouver sensible. Un grand coquin de garde-du-corps, qui se connaissait en femmes, serrait mademoiselle Crettle de près, et glissait furtivement sa main sous son mouchoir. Mademoiselle Crettle, peu faite à ces manières lestes, se plaignait amèrement des procédés du garde-du-corps. Ses appas, ses plaintes, l'amour naissant, la jalousie, le vin, l'eau-de-vie, tout se réunissait pour faire de Brandt un homme extraordinaire. « Mon camarade, dit-il au téméraire qui spoliait les charmes de mademoiselle Crettle, à l'armée tout est de bonne prise ; on trouve une fille, on la saisit d'un bras nerveux ; elle résiste, on la viole, c'est reçu, c'est convenu ; j'en ai violé moi-même ; mais c'était en pays ennemi, et sacrebleu on ne violera pas mademoiselle tant que je serai major-général du château. » Le garde lui répond que, hors le service, il ne connaissait pas de su-

périeur. Brandt, jaloux de son autorité, lui ordonne de se rendre au colombier, et le garde-du-corps l'envoie à tous les diables.

Outré de colère, Brandt ordonne à ses camarades de le conduire en prison. Ses camarades tournent les talons, font la sourde oreille, boivent un coup, et le garde-du-corps, sans respect pour son chef, sans égards pour l'innocence, renouvelle ses attentats. Les épingles cèdent à la vivacité de l'attaque, le fichu est en lambeaux, deux boules d'ivoire sont exposées à tous les yeux; Crettle n'a pas assez de ses deux mains pour se défendre; elle soupire, elle pleure, elle crie. « Puisque tu ne connais plus » de supérieur, dit Brandt d'une voix » de tonnerre, et en poussant des blas» phêmes affreux, tu connaîtras ce » bras au châtiment qu'il va te faire » subir : prends ton sabre, et suis» moi. » Crettle fond en larmes; elle

abhorre le sang ; elle se reprochera éternellement celui qu'on va répandre. Brandt n'entend rien ; il ne respire que vengeance ; il sort, et le garde luxurieux le suit.

Les sabres sont tirés, les lames se croisent ; Brandt pare le premier coup, et du second il coupe une oreille à son adversaire, et lui fait une entaille à l'épaule. « Comme ton rival, je suis » content, lui dit-il ; comme ton offi- » cier, je ne le suis pas. Va te faire » panser, et rends-toi au colombier. » L'indisciplinable garde refuse d'obéir, et pour la première fois ses camarades osent murmurer. Des murmures ils passent aux reproches ; les gardes de monseigneur sont en insurrection. Brandt, que rien n'émeut, se remet en garde, et défie les mutins. Un second se présente, Brandt l'attaque avec fureur. Le garde pressé, rompt, perd la tête, et fait une volte : Brandt avait alongé son coup ; il tombe d'aplomb

sur le nez du garde, et le jette à ses pieds. Brandt, enorgueilli de sa double victoire, ordonne aux six autres, intimidés par sa valeur et ses succès, de mettre les deux rebelles en prison. On balance, il se remet en garde: on obéit, il se calme. « J'ai voulu, j'ai dû, leur » dit-il avec dignité, maintenir la dis» cipline; vous rentrez dans le devoir, » c'est assez: je sais vaincre et par» donner. Allez vous coucher, et res» pectez à l'avenir mon autorité et mes » amours. »

Brandt avait entendu parler des lois de la chevalerie : il vient déposer aux pieds de Crettle, l'oreille et le nez des vaincus. A l'aspect de ce tribut de cannibale ! Crettle veut fuir; Brandt l'arrête : « La beauté, lui dit-il, ap» partient à celui qui sait la mériter. » Je ne sais pas faire l'amour, mais je » sais aimer, et je vous le prouverai. » Vous me convenez, et je vous ai » gagnée au bout de mon sabre. Je vous

Crettle, à qui le major-général plaisait déjà beaucoup, se chargea volontiers de persuader sa maîtresse, et cela, comme on le pense bien, dans la seule vue de lui épargner les dangers imminens d'un voyage nocturne. Mademoiselle Heidelberg ne se plaisait pas du tout au château de Felsheim; mais c'était une jeune personne pleine de sens et de douceur: elle se rendit aux raisons de Crettle et se résigna.

Les baronnes, impatientes de retourner dans leur manoir, étaient rentrées dans la salle à manger. Chacune cherchait, démêlait son baron d'entre ses collégues, les bancs, les pots et les chaises, le faisait hisser dans son équipage, et y montait après lui. Une décharge de la tour avait donné le signal du départ; le cornet à bouquin avait sonné, le pont s'était baissé, et les vingt voitures partirent après avoir essuyé un discours que Brandt leur adressa au nom de monsieur le baron

de Felsheim, qui avait perdu connaissance.

A peine le château fut-il évacué, que Brandt s'occupa de ses plaisirs. Il court à la chambre à coucher, dérange son lit, trop voisin de celui qu'il destinait à mademoiselle Heidelberg, et le traîne dans un cabinet éloigné, dont la porte, sans serrure et sans loquet, laissait Crettle sans défense. Il revient à mademoiselle Heidelberg, l'invite à le suivre dans son appartement, et lui fait ses excuses sur l'impossibilite où il est de lui donner des draps blancs. Mademoiselle Heidelberg, au lieu de perdre le temps en réflexions inutiles, prit le parti de se coucher toute habillée, en recommandant le baron son père aux soins vigilans de monsieur le major.

Celui-ci prend mademoiselle Crettle par la main, la conduit à l'extrémité du château, et lui montrant son lit : « J'espère, lui dit-il, que vous serez

» moins difficile que votre maîtresse ;
» vous vous déshabillerez. Ce lit est le
» mien, ces draps sont les miens, et je
» me flatte que vous en respirerez le
» fumet avec plaisir. »

Après cette harangue préparatoire, il retourne dans la salle à manger, prend un baron sous chaque bras, reporte messieurs de Heidelberg et de Felsheim dans la chambre où les dames s'étaient retirées en quittant la table ; il les étend sur le plancher, les pieds tournés vers un bon brasier ; il renverse deux chaises, et leur en fait à chacun un oreiller ; il met entre eux ce qui restait d'eau-de-vie brûlée, il va visiter ses postes, ferme les portes, regagne le cabinet de Crettle, et se déshabille sans autre formalité. — « Que faites-» vous, grand Dieu ! — Je me désha-» bille. — Vous oseriez coucher avec » moi ! — J'oserai bien davantage. — Et » je le souffrirai ! — Je l'espère. » Et il entre au lit. « Que faites-vous, mon-

» sieur le major ? — L'amour. — Mais ? » ma vertu..... — Mais le bonheur ! » — Quelle manière de se présenter ! » — C'est la meilleure. — C'est une » monstruosité. — Prenez-vous-en à la » nature. » Et de position en position, Brandt s'approcha tellement du corps de la place, qu'il fallut se rendre à discrétion.

Crettle pleura beaucoup ; c'est la règle. Brandt la consola, et elle pleura plus fort. Nouvelles consolations de la part de Brandt ; nouvelles larmes de la part de Crettle. Toute la nuit les consolations succédèrent aux larmes, et les larmes aux consolations. « Sacre-» bleu ! s'écria Brandt au point du » jour, vous êtes inconsolable ; une » compagnie de hussards n'y suffirait » pas. Pleurez tant qu'il vous plaira, » je n'ai plus de consolations à vous » offrir. » Crettle, après s'être assurée de la vérité de ces paroles, se calma, s'endormait, et Brandt, qui devenait

galant, alla lui faire une soupe à la bière, pour la remettre des fatigues de la nuit.

« La jolie chose qu'une petite femme, disait Brandt, assis près du lit » de Crettle, son écuelle à la main. » La terrible chose qu'un hussard! » dit Crettle en ouvrant un œil humide et langoureux. — Tenez, prenez, mangez, cela vous remettra. » — C'est excellent...—Il fait tout avec » une grâce.... — C'est trop honnête, » mademoiselle Crettle. — Quel chagrin de quitter un petit homme » comme cela! — Et pourquoi se quitter? — Et ma maîtresse? — Et nos » amours? Ah! ah! il me vient » une idée. — Ah! voyons cela. — Vous » voulez rester avec votre maîtresse? » — Oui, si cela se peut. — Elle est » d'une haute noblesse? — Oh! je » vous en réponds. — Pauvre? — Pas » un florin. — Je la marie à monsieur » le Baron. — Mais elle a un amant.

» — Riche? — Autant qu'elle. — Elle
» épousera monsieur le Baron. — Mais
» son amant... — Un amant n'empêche
» pas qu'on ne prenne un mari. — Ah!
» j'entends... comme dit le proverbe..
» — Abondance de bien ne nuit pas. »

Mademoiselle Crettle, assise sur le bord de son lit, faisait fête au déjeuner que lui avait offert monsieur le major; et celui-ci, en caressant une petite jambe faite au tour, passait un bas bleu à coins noirs, chaussait la pantouffle de maroquin vert, et présentait le jupon de ratine écarlate. Il rattache deux tresses que formaient les plus beaux cheveux du monde, replace à regret un double fichu fermé par de triples épingles, prend un dernier baiser, présente la main à sa belle, et la conduit à l'appartement où mademoiselle Heidelberg, le baron son père, et le généralissime Felsheim venaient de se rassembler. Messieurs les Barons avaient la tête fatiguée des

excès de la veille, la jeune demoiselle s'ennuyait à périr, les adieux furent courts, et on se quitta avec un sensible plaisir.

En montant en voiture, la petite Bavaroise lança à son hussard un coup d'œil significatif. Les premiers feux de Brandt se rallumèrent, et il se décida, sans retour, à marier son général. C'est ainsi que les plus hautes destinées dépendent quelquefois des caprices d'un faquin.

CHAPITRE III.

Le Baron se marie, et fait des prodiges.

Le valeureux Brandt, la sensible Crettle ne rêvaient plus qu'au mariage du généralissime; la belle Heidelberg ne soupçonnait pas le malheur qui la menaçait, et le modeste Baron ne se doutait pas qu'on lui fît l'honneur de le croire bon encore à quelque chose.

« Mon général, lui dit Brandt en

» mangeant avec lui tête à tête les ro-
» gatons de la veille, avez vous remar-
» qué la jeune personne qui était
» hier à table à côté de vous? — Si je
» l'ai remarquée! répondit le Baron en
» caressant sa moustache, et en riant
» du rire des satyres. — C'est une belle
» fille, que cette fille-là. — Rayon-
» nante, mon ami, rayonnante. — C'est
» la..... la...... l..... aidez-moi donc,
» mon général. — La Vénus de la Saxe.
» — Oui, c'est le mot; vous êtes sa-
» vant; — Je ne m'en doute pas, ou
» le diable m'emporte; mais j'ai là-
» haut une vieille beauté enfumée,
» qui caresse un beau jeune homme
» aussi vieux qu'elle, et mon père a
» su de mon grand-père que cela re-
» présentait Vénus et Adonis. — La
» Vénus était hier ici en personne, mon
» général. — Oh! elle est bien mieux
» que ma Vénus. Celle de mon grenier
» a été faite sur quelque marchande de
» bière ou de genièvre: elle est courte,

» épaisse ; elle a le nez barbouillé de
» tabac ; et je ne crois pas avoir ouï
» dire que Vénus prît du tabac. Celle
» d'hier est mignonne, élancée ; une
» peau brillante comme la lame de
» mon sabre ; des cheveux comme les
» crins de mon cheval de bataille ; des
» sourcils arqués, des yeux longs et
» noirs, certaines formes qu'elle a
» grand soin de cacher, mais que nous
» devinons aisément, nous autres con-
» naisseurs ; tout cela est fait pour
» mettre le diable au corps. — Puisse-
» t-il rentrer dans le vôtre, monsieur
» le Baron. — Que veux-tu dire? — Il
» ne manque qu'un Adonis à made-
» moiselle Heldelberg. — C'est ce que
» j'ai déjà pensé. — Osez l'être, mon
» général. — Tu te moques de moi.
» — Non, de par Marlborough et le
» prince Eugène ! — Mais pense donc
» qu'il me manque un oeil, un bras, une
» jambe..... — Il vous reste l'essentiel.
» D'ailleurs s'il faut un miracle, ma-

» demoiselle Heidelberg est très-pro-
» pre à l'opérer. — Quoi ! sérieuse-
» ment, tu crois que je puis être
» encore un instrument à miracles?
» — Vous souriez, mon général, et vous
» le croyez comme moi. Pensez donc
» qu'en vous seul réside la postérité
» du grand Witikind ; que vous êtes
» comptable de vos faits et gestes en-
» vers les mânes de vos illustres aïeux,
» et que pour n'en pas être maudit, il
» faut que vous gesticuliez avec ma-
» demoiselle Heidelberg. — Mais elle
» ne peut pas m'aimer. — Qu'importe,
» pourvu qu'elle vous épouse. — Mais
» si..... — Quoi ? si..... — Tu ne m'en-
» tends pas? — Oh! à merveille. Si.....
» si cela vous arrive, vous ferez comme
» tant d'autres, vous vous consolerez.
» — Je sens combien il serait doux de
» gesticuler avec mademoiselle Hei-
» delberg. — Cela dépend de vous.
» — Tu le crois, là, fermement? — Oui,
» ou le diable me brûle. — Tu me

» persuades. — Je pars pour Blekède,
» et de là je me rends à la terre du
» futur beau-père, qui ne rapporte
» rien, mais qui sera la terre promise,
» s'il en sort un nouveau baron de
» Felsheim. Je présenterai mes mis-
» sives, que je vais me faire moi-même,
» et pour cause, et je mets à l'instant
» même la main à la plume. »

« Monsieur le baron, mon ami et
» mon égal.......

» — Oh! mon égal! — Oui, il faut
» flatter le père pour avoir la fille. — A
» la bonne heure. — Je continue. »

« Vous avez une fille superbe, qui
» me paraît conformée de manière à
» faire des enfans bien constitués. Vous
» sentez que la race des barons de
» Felsheim ne doit pas s'éteindre, et
» c'est avec mademoiselle Heidelberg
» que je compte la relever. »

« C'est très-bien, interrompit Fer-
» dinand XV. Ton style a de l'élévation
» et de la délicatesse. — N'est-ce pas,

» mon général ? Voyons maintenant » les conditions que nous proposerons » au futur beau-père. — Je ne lui de- » mande rien. — Je le défie de vous » donner quelque chose ; mais que lui » donnerez-vous ? — Rien, de par » tous les diables. L'honneur de mon » alliance....... — Vous ferez réparer sa » chaumière. — A la bonne heure. — Il » aura le droit de tuer tous les ans, » dans vos domaines, quatre sangliers » pour son saloir. — Soit. — Vous lui » ferez sa provision de vins..... — Non » pas, s'il vous plaît. Il boirait mon » revenu. Vos prétentions sont exor- » bitantes. — Mais pensez donc que » nous n'avons que ce moyen de faire » disparaître trente bonnes années que » vous avez de trop. — Point de vin, » monsieur, point de vin. — Il faut » que le beau-père puisse boire au suc- » cès..... — Que le beau-père boive de » l'eau. — Oh ! c'est inhumain. — Je » m'en bats l'oeil. — Vous n'aurez pas

» la fille — Il la gardera. — Ainsi, plus
» de baron de Felsheim ; aucun de ces
» jolis préliminaires qui vous faisaient
» sourire tout à l'heure. — Diable,
» diable, reprend le Baron en se grat-
» tant, l'oreille. — Allons, mon géné-
» ral, seulement trois muids de vin
» du Rhin. — Un quartaut par an,
» monsieur. — Ah!.. ah!.. — Un quar-
» taut, sacrebleu, rien qu'un quar-
» taut. — Mais je vous dis...... — Paix !
» — Quoi !... — Aux arrêts ! — Si...
» — En prison ! — Au diable, vous et
» votre postérité, dit Brandt d'une
» voix terrible, en jetant par la cham-
» bre, écritoire, plume et papier. Je
» sue sang et eau pour vous faire faire
» un petit Felsheim, et vous avez la
» cruauté de lui refuser l'existance !
» C'est à quelques brocs de vin que
» vous sacrifiez votre enfant, l'espoir
» de la race future ! Voyez ce petit
» baronnet qui saute, qui gambade
» à cheval sur votre grand sabre,

» votre bonnet enfoncé jusque sur
» ses épaules. Voyez-le cassant votre
» pipe, vous tirant par la moustache,
» vous enfonçant des épingles dans les
» gras des jambes, égratignant sa mère,
» buvant le rogomme sans faire la gri-
» mace, et jurant aussi haut que vous
» et moi ensemble. Si ce tableau ne
» vous émeut pas, vous êtes le fils
» d'une roche, et vous avez un cœur
» de pierre, d'airain, d'acier ; je vous
» renie, je vous abandonne, et je vais
» rejoindre les drapeaux du prince
» Eugène. Vous vous attendrissez........
» Vos yeux se mouillent de larmes.......
» — Je passe les trois muids de vin.
» — Je reprends la plume. »

Le paquet fermé, le cheval sellé, Brandt, aussi propre que peut l'être un hussard saxon, prend au grand trot le chemin de Blekède.

Impatient de marier son maître, plus impatient encore de revoir sa petite Crettle, l'impétueux Brandt pressait sa

monture, et déchirait à grands coups d'éperons une masse dès long-temps accoutumée au repos. Des fibres relâchées, des nerfs raidis reprenaient, sous l'aiguillon, leur première élasticité. Quatre membres engorgés frappaient lourdement le pavé saxon, et s'annonçaient de loin à l'humble piéton harassé et jaloux des destinés du hussard. Déjà les clochers de Blekède paraissaient à travers une atmosphère épaisse. Brandt, à cet aspect seul, sent redoubler son courage. Il pique de nouveau, il tourmente il désespère son quadrupède; il arrive à la barrière: le jour était sur son déclin. « *Werdaw !* lui crie d'une » voix enrouée et chevrotante, un » soldat déguenillé, aveugle et impo- » tent, qu'on avait assis sous un ap- » pentis de bois, et à qui on avait at- » taché un fusil sans chien sur l'épaule. » — Ambassadeur, répond Brandt » avec ses poumons infernaux. — Alte- » là ! reprend l'invalide. Caporal, hors

» la garde ! venez reconnaître mon- » sieur l'ambassadeur ! » Aussitôt huit estropiés de la bataille de Denain, arrivent clopin clopant, les uns soutenus sur des béquilles, les autres sur des jambes de bois ; et le tambour de battre aux champs, et la garde de se ranger en haie, et de présenter les armes, et le consigne en bandoulière de se présenter pour accompagner monsieur l'ambassadeur chez monsieur le commandant. Brandt, enragé de ce retard, et fatigué de tant d'honneurs, crève, d'un coup de talon de botte, la caisse du tambour, arrache au caporal, qui tenait respectueusement la bride de son cheval, un bras qui heureusement était d'osier, enlève le consigne par sa bandoulière, le place derrière lui en porte-manteau, et se dispose à passer outre. Son cheval écrasé par ce double fardeau, tombe sur la place ; le consigne roule à vingt pas ; l'ambassadeur, que rien

n'étonne, se relève et veut poursuivre sa route à pied ; la herse est baissée, et on est allé avertir monsieur le commandant. Brandt, qui a toujours un expédient prêt, saute dans le fossé, et croit le traverser à gué. Il enfonce dans la boue jusqu'aux aisselles, et ses blasphèmes ne le tirent pas de là. Il s'agite, il se démène ; il enfonce davantage ; il s'arrête pour éviter la suffocation. Monsieur le commandant paraît à la tête de son état-major, et demande ce qu'est devenu monsieur l'ambassadeur ; on le lui montre au doigt, et vingt hommes de corvée sont commandés pour le tirer du cloaque où il s'est enseveli. En un instant les oisifs de Blekède, qui n'ont jamais vu d'ambassadeur dans la crotte jusqu'aux oreilles, garnissent le rempart ; des madriers, des planches sont apportées sur le lieu. Un levier est passé entre les cuisses, de Brandt, le levier agit à droite, à gauche, de bas en haut, de

haut en bas; Brandt recommande au ciel les consolations de mademoiselle Crettle; il oppose ses mains à l'action du levier, en faisant des grimaces épouvantables; enfin l'instrument produit son effet: l'ambassadeur est enlevé; mais dans un état qui le rend méconnaissable. Ses bottines sont restées sous la fange, ses habits sont chargés d'une boue noire, et d'impitoyables sangsues lui dévorent les mains et le visage. Brandt se casse une dent, et se poche les yeux en écrasant ces ennemis d'une espèce nouvelle. A chaque coup de poing qu'il applique, le commandant se confond en excuses. On a manqué de fonds et de bras pour nétoyer le fossé, et on n'avait pas prévu que monsieur l'ambassadeur, pour se soustraire aux honneurs qu'on voulait lui rendre, choisirait cette route. Brandt, qui sentait ce qu'il perdrait dans la bonne opinion de mademoiselle Crettle, s'il

paraissait devant elle avant de s'être débarbouillé, se laisse tranquillement mettre sur un brancard que précède un tambour, qu'accompagne l'état-major de la place, et que suit un détachement d'invalides. Le cortége arrive à une petite maison gothique qu'on appelait *le gouvernement*. On fait passer monsieur l'ambassadeur dans la chambre à coucher de madame la commandante. Une espèce de maître Jacques le déshabille, le plonge dans une cuve d'eau qui avait déjà humecté les attraits de madame, le frotte, le refrotte, parvient enfin à la peau, et la rend à son état naturel. Monsieur le commandant à passé dans sa garde-robe. Il porte sur son bras gauche sa chemise à dentelle et son uniforme des grands jours, sur lequel on distinguait encore quelques restes de galon; il tient de la main droite une perruque à boudins, et un feutre jadis bordé en or. On affuble monsieur

l'ambassadeur de ce costume imposant, et on le conduit en cérémonie dans la grande salle du gouvernement. Madame la commandante et mesdames de la haute noblesse y étaient assemblées. Elles font quatre pas au-devant de l'ambassadeur, et le saluent respectueusement. Brandt, tant bien que mal, leur rend la révérence, embrasse sans façon celles qui valaient la peine de l'être, et laisse les autres, qui ne conçoivent pas une haute idée de sa politesse. On offre à l'ambassadeur une tranche de jambon, de la bière forte et du genièvre; il accepte, et fait honneur à tout. Monsieur le commandant, qui grille de savoir quelle espèce d'excellence il a le bonheur de posséder chez lui, hasarde quelques questions indirectes, auxquelle Brandt ne juge pas à propos de répondre, parce qu'il emploie mieux son temps, et madame la commandante observe, en minaudant, qu'il n'est

pas civil de presser monsieur l'ambassadeur de parler avant qu'il ait eu le temps de se remettre un peu. « Mais, » mignonne, reprend le commandant, » je désirerais savoir où son excellence » à laissé sa suite; je me ferais un » plaisir et un devoir de pourvoir à » ses besoins. — Dans la forêt de Win- » sen, où je me suis égaré, » répond Brandt, et il boit et mange de plus belle. Le très-curieux commandant avait la bouche ouverte, et une nouvelle interrogation allait s'échapper. lorsqu'un fifre et un tambourin se font entendre. Madame la commandante prend monsieur l'ambassadeur, qui se prête à tout, et une valse générale commence. La commandante est enchantée de la force et de la vivacité de son danseur. Déjà toutes les dames ont quitté le plancher; Brandt et sa danseuse le fatiguent encore. Le blanc, le rouge et les mouches de la commandante coulent de ses joues sur

son cou; son bonnet est dérangé, son fichu vole au gré de l'air, et laisse apercevoir des charmes de quarante ans, mais qui valent encore quelque chose. Brandt, que le levier a stimulé, que la danse à échauffé, dévore des yeux les appas de sa danseuse. L'attention qu'il y porte ne lui permet pas de s'apercevoir qu'il a quitté, en valsant, sa route ordinaire. Il se jette avec la commandante contre une porte qui cède, et le couple sautant saute dans le fond de l'appartement. La violence du choc à fait tomber la clef, la porte, repoussée par le chambranle, revient sur elle-même, et la serrure, qui est saillante, se ferme. « Excellence, crie » le commandant, la clef est tombée » en dedans, tâchez de la trouver. » Ce n'était pas là du tout ce que cherchait Brandt. « Mignonne, poursuit le » commandant, cherche donc cette » clef. » Mignonne en avait trouvé une, mais ce n'était pas celle de la porte,

Brandt, de son côté, n'avait plus rien à trouver. « Je suis confus, excellence, » reprend le commandant, du mou- » vement que vous vous donnez. Allons » donc, mignonne, secondez monsieur » l'ambassadeur. — Je la tiens, mon » ami........ je la tiens...... Oh! je la » tiens. — Ouvrez donc cette porte. » — Oui.... oui.... oui..., » et la porte s'ouvrit enfin à la grande satisfaction du commandant, qui renouvela ses excuses à monsieur l'ambassadeur, pendant que sa bénévole moitié jurait à l'oreille de deux ou trois de ses amies, que son excellence était un homme d'un mérite distingué.

On venait de servir un souper aussi somptueux que pouvait le donner un gentillâtre commandant d'une bicoque. La commandante qui redoublait de politesse envers son excellence, et pour cause, lui présente la main, et se place à son côté. Son pied pressait doucement celui de l'ambassadeur,

qui lui enfonçait amoureusement son genou dans le gros de la cuisse pendant que le commandant faisait circuler un lapin de clapier en civet, et une poule d'eau rôtie. Jusque-là, Brandt avait fort bien joüé l'ambassadeur. Il en avait la morgue, le ton réservé. Il avait enchanté la commandante, et le commandant n'avait aucun soupçon. « Parbleu, excellence, » dit enfin ce dernier, que quelques » vidercomes sablés dans la soirée ren» daient familier et communicatif, vous » me direz enfin quel potentat vous » représentez. L'empereur, sans doute, » reprend la commandante. Pas tout » à fait, réplique Brandt avec un sou» rire modeste ; c'est tout bonnement » le duc de Holstein. Prince très» distingué, sans doute, poursuit la » commandante. Oui ; c'est comme » qui dirait le roi de Danemarck, » ajoute le commandant. Précisément, » reprend l'ambassadeur. Je vois avec

» plaisir, mon cher ami, que vous
» connaissez votre géographie. — Et
» où vous envoie sa majesté danoise ?
» — Près l'électeur de Munster. — Mais
» il me semble que Munster est un
» évêché pur et simple. — Vous avez
» raison, mon cher ; mais sa ma-
» jesté danoise a signifié à la diète
» de Ratisbonne, qu'elle entendait
» que Munster fût érigé en électorat.
» — Diable ! je ne savais pas cela.
» Oh ! vous ne savez pas tout, cher
» comte, interrompt la comman-
» dante. — Et oserais-je vous deman-
» der quel est l'objet de votre mis-
» sion ? — Je vais marier la fille de
» l'électeur avec le fils du roi de Da-
» nemark. — Mais le fils de sa ma-
» jesté danoise est marié. — Oui, son
» fils légitime ; mais il s'agit d'un bâ-
» tard qu'on veut placer honorable-
» ment. — Vous m'étonnez, monsieur
» l'ambassadeur. L'évêque de Muns-
» ter est un digne prélat, un homme

» de mœurs pures. — Oui, à présent
» qu'il a soixante-dix ans. — Il n'en a
» que quarante. — Il en a quatre-vingts
» par ses infirmités, et il n'a pas tou-
» jours été le modèle de son église. Il
» donne pour dot à une fille de contre-
» bande les reliquaires de sa cathé-
» drale. — Et la fabrique? — On s'en
» moque. — Et les préjugés? — On les
» brave. D'ailleurs le roi de Dane-
» marck, mon maître, veut ramener
» le culte catholique à sa simplicité
» primitive. — Mais il est luthérien.
» — Il vient de faire abjuration. »

En écoutant les sornettes de Brandt, le commandant roulait des yeux étonnés, et hochait la tête. Il soupçonna enfin que le grand personnage qu'il avait accueilli, pouvait n'être qu'un impudent faquin. Il tournait et retournait son assiette; il roulait le coin de sa serviette; il se mordait le bout des doigts; il tomba enfin dans une profonde rêverie, dont il fut bientôt

tiré par une nouvelle balourdise de monsieur l'ambassadeur. Il se leva de table, et sortit.

Brandt, enchanté de la manière dont il s'était énoncé, faisait l'aimable avec la commandante, qui souriait à ses sottises; il lui serrait des mains qu'on lui abandonnait; il dérobait quelques baisers qui mettaient la commandante en feu; il lui disait à demi-voix des mots très-énergiques, et très-clairs, qui étaient entendus d'un bout de la table à l'autre; Brandt, enfin, ne prévoyait pas l'orage qui allait fondre sur sa tête.

Le commandant, qui n'était pas défiant, mais qui ne pouvait guère se refuser à l'évidence, était allé inspecter l'équipage de l'ambassadeur, dont le caractère lui paraissait furieusement équivoque. Il trouva dans son écurie un cheval de brasseur, portant une selle à la hussarde; une chabraque de peau de mouton, des pistolets garnis

en cuivre. La cuisinière finissait de décroter les habits de son excellence, et le commandant distingue parfaitement un gros drap bleu, des agrémens en fil blanc, et un galon de maréchal-des-logis sur la manche. Il trouve dans une vieille saberdache trois ou quatre florins, et un paquet gauchement ployé, adressé au baron de Heidelberg, qu'il connaissait beaucoup. Tous ses doutes sont éclaircis, et son indignation est au comble. Il appelle le sergent de la garde d'honneur qu'il a donnée à son excellence, lui ordonne de faire approcher son détachement, et rentre à la tête de l'escouade dans sa salle à manger. « Que pensez-» vous, dit-il, mesdames et messieurs, » d'un drôle qui a reçu les honneurs » dont il est tout à fait indigne, qui » a osé danser avec madame, et s'as-» seoir à ma table? Je danse avec tout » le monde, répond Brandt, sans se » déconcerter, et madame conviendra

» que je suis un formidable dan-
» seur. Je devais bien me douter,
» disait la commandante entre ses
» dents, que ce n'était qu'un roturier :
» jamais grand seigneur ne se pré-
» senta ainsi. Au reste, je n'ai rien à
» me reprocher, je me suis mésalliée
» sans le savoir. Qu'on le mette au
» cachot, poursuit le commandant.
» — Et quel est le brave qui se flatte de
» m'y conduire ? repart Brandt d'une
» voix de tonnerre. Ce sera moi,
» répond le sergent, aussi valeureux
» que Brandt, mais beaucoup moins
» vigoureux. » A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'un coup de poing sur l'oreille l'étend sur le plancher. « En
» joue, feu ! s'écrie le commandant »
Brandt enlève la table encore toute couverte, l'oppose en bouclier aux fusils qui menacent sa poitrine ; il avance, il pousse, il renverse tout devant lui. Le champ de bataille est jonché des débris des mets, des plats,

des bouteilles, et de la mâchoire du sergent ; l'invincible Brandt n'a plus qu'un effort à faire, et il sort en vainqueur du gouvernement. Une vieille guenon ridée, retirée, desséchée, qu'il n'avait pas regardée de la soirée, passe au commandant un nœud coulant qu'elle venait de faire avec une serviette ; celui-ci passe le nœud à la jambe du héros saxon, et tire de toutes ses forces ; Brandt sent le piège, et d'une ruade il se défait de l'assaillant. « Tirez, tirez donc, messieurs ! s'é» crient ensemble toutes les dames ; » et les preux chevaliers de Blekède se réunissent, empoignent bravement la serviette, et tirent jusqu'à ce que Brandt, rugissant de fureur, tombe enfin à son tour. Deux hommes se jettent sur chacun de ses membres, et peuvent à peine les fixer : des mouvemens convulsifs enlevaient de terre les huits individus, qui retombaient étonnés de la force surnaturelle du



vaincu. « Je le reconnais bien, » mâchonnait la commandante, en soupirant sur un avenir qui s'évanouissait. On apporte en hâte la chaîne du tournebroche, on dépouille l'infortuné Brandt du costune brillant qu'il a déshonoré, on le roule dans la nappe, on le lie fortement du menton à la plante des pieds, et cette momie vivante est ensevelie dans un cachot infect, creusé sous les remparts. On lui détache les mains; on met à ses côtés ses habits mouillés, un pain noir, une cruche d'eau, et on se retire en lui annonçant qu'il sera pendu le lendemain à la garde montante.

On l'a souvent été à moins : récapitulons un peu. Imposture d'abord; puis, profanation d'un habit qui ne peut être porté que par un comte ou un baron; le vidercome souillé par des lèvres roturières; rébellion contre la garde; un coup de pied au commandant, lâché directement...... vous savez où,

la commandante.... la commandante... Oh! mon Dieu, mon Dieu!... que de titres pour être pendu!

Bientôt Brandt s'est délié les jambes, et a endossé son uniforme. Il vient, il tourne, il tâtonne, point d'issue. Il lève la tête; la lumière vacillante et pâle de la lune pénétrait à travers un soupirail percé dans le haut de la voûte; mais cette voûte était à vingt pieds au moins du pavé; aucun moyen d'évasion. « Allons, dit Brandt, je » vois bien que je serai pendu, » et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine. « Hé, sacrebleu! reprit-il après un » moment de réflexion, je suis bien » bon de m'affecter de cela: ce n'est » l'affaire, que d'un moment, et un » moment est bientôt passé. » Il s'enveloppa dans sa nappe, se coucha sous le soupirail pour respirer plus à son aise, et s'endormit tranquillement.

Déjà Brandt ronflait, et faisait pé-

riodiquement résonner les voûtes de son cachot; tout-à-coup il est réveillé par un poids énorme qui lui roule sur l'estomac. Il jette un cri, porte les mains à sa poitrine, et sent le bas d'une échelle. « Ah! vous voilà déjà, » dit-il à moitié endormi..... Après » tout, le plus tôt est le meilleur, » et il monte l'échelle à reculons. « Que » diable est ceci? reprend-il en se » frottant les yeux. Je suis encore » dans mon cachot, j'y suis seul, je » touche au soupirail; rêvé-je, ou » suis-je bien éveillé? — Vous ne rêvez » pas, lui répond une voix inconnue. » Prenez vos cordes, vos chaînes; » attachez un des bouts à l'arbre que » vous verrez sur le bord du rempart. » laissez-vous couler dans le fossé » qui est tout à fait comblé en cet » endroit, et que le ciel vous con- » duise! »

On peut se résigner, et sauter de bonne grâce du haut d'une échelle sur

rien; mais on revient facilement à l'amour de soi-même: l'espoir renaît dans le cœur de Brandt. Il descend, se munit des ustensiles nécessaires à sa fuite, suit les instructions qu'on lui a données, et se trouve bientôt hors de la juridiction de Blekède. Il marche deux heures encore, incertain de la route qu'il suit et de celle qu'il doit tenir; enfin il s'arrête sous un orme touffu, et s'y endort pour la seconde fois, en se promettant bien de ne plus faire l'ambassadeur, et bénissant intérieurement celui qui lui avait sauvé la vie.

C'était à madame la commandante qu'il en avait l'obligation: une femme sensible se décide difficilement à laisser pendre un homme pour qui elle a eu des bontés, et qui les a justifiées d'une manière éclatante. Le sergent, qui avait la mâchoire fracassée, était porté à l'hôpital; les convives avaient pris congé; l'ordre était rétabli au

gouvernement. L'implacable et furieux commandant était retiré dans sa chambre; la tendre commandante rêvait dans la sienne aux agrémens de la soirée. Tantôt la fierté combattait la nature, tantôt la nature imposait silence à la fierté. La nature prévalut à la fin. La commandante, en jupon court et en petites pantouffles, va éveiller son vieux domestique, dont elle a souvent éprouvé la discrétion; elle lui donne des ordres clairs et précis, et revient se mettre au lit, où nous la laisserons s'occuper du danger et du mérite de monsieur l'ambassadeur.

Brandt se réveille, mouillé, meurtri, froissé, et à demi-mort de froid. Il s'aperçoit enfin qu'il est sans bonnet, sans bottines, et qu'on a gardé à Blekède son cheval, ses armes, ses florins, et la galante épître adressée à monsieur Heidelberg. Il se lève, en jurant aussi fort que sa faiblesse le lui

permet, et s'achemine en grelotant vers une maison d'assez mince apparence, qu'il découvre dans l'éloignement. Après une nuit aussi désastreuse, il avait besoin de se restaurer, pas une obole, pas même son sabre: ainsi pas le moyen de payer son écot, ni de mettre le village à contribution. Il fallut céder à sa mauvaise fortune, se décider à troquer son habit contre un plat de choucroûte, à poursuivre sa route en gilet et en pantalon. Il était persuadé d'ailleurs que mademoiselle Crettle tenait plus à sa personne qu'à ses habits, et que des avantages réels lui feraient bientôt oublier des agrémens inutiles.

Brandt pensant, parlant et marchant, approchait de la maison. A quelques pas de la route, était un paysan en sarrau de toile, en sabots, en bonnet de laine, et l'épée au côté. Il conduisait sa charrue, et traçait

péniblement son sillon. Brandt s'avance, pour avoir quelques renseignemens sur la position du château de Heidelberg; qu'elle est sa surprise! il reconnait le baron lui-même, qui cultivait son champ de ses nobles mains, et qui, sous ce rapport, était le plus estimable des gentilshommes saxons. « — Quoi! c'est vous, monsieur le » Baron! — Comment! c'est toi, mon » ami Brandt! mais tu es à peu près » nu! — J'ai voulu faire l'aimable à » Blekède, j'ai failli y être pendu, et je » suis trop heureux de m'être échappé » dans l'état que vous voyez. — Conte-» moi cela, mon ami Brandt. — Oui, » quand j'aurai déjeuné, » et le baron de dételer ses bœufs, de hâter leur marche pesante, et de combler d'honnêtetés l'homme de confiance de monsieur de Felsheim, et la petite Grettle d'accourir, pressée de savoir ce qui ramenait sitôt le Baron laboureur, et Brandt de lui sauter au cou, et les uns

et les autres également enchantées de se revoir. Pour la belle Heidelberg, elle apprit l'arrivée de Brandt avec la plus parfaite indifférence, et ne sortit point de sa mansarde.

« Une soupe au jambon, monsieur » le major, dit Crettle, en réunissant » dans un sourire toutes les grâces de » la Bavière? Toutes les soupes pos- » sibles, mademoiselle, répond le ma- » jor; mais pressez-vous, car je tombe » de fatigue et d'inanition. »

Brandt, le dos au feu et le ventre à table, n'eut pas plutôt vidé une gamelle dans laquelle la cuiller se tenait debout, qu'il but deux ou trois coups, s'essuya la moustache, et commença le récit de sa dernière aventure avec l'ordre et l'énergie qu'on lui connaît. Crettle, appuyée sur le dos de sa chaise, la tête en avant et la bouche ouverte, ne perdait pas un mot; aussi le conteur glissa-t-il sur l'incident de la commandante, et pour

cause. Il en était à sa sortie miraculeuse du cachot, et il allait instruire enfin monsieur Heidelberg du motif de son voyage. Assis en face de la porte, l'œil fixé sur la campagne, il cherchait la tournure la plus honnête possible à donner à la proposition qu'il devait faire..... « Sacré mille morts, » s'écrie-t-il tout-à-coup, voilà mon » cheval! » Il saute sur une vieille canardière accrochée à la cheminée, il s'élance hors de la maison, ajuste l'homme qui a osé enfourcher sa monture, et lâche la détente : l'arme rate; elle n'était pas chargée. « Prenez donc » garde à ce que vous faites, dit le » cavalier, en qui Brandt reconnaît » le vieux domestique du comman- » dant. Je vous ai tiré du cachot, et » vous voulez me fusiller! — Com- » ment, mon ami, c'est à toi que je » dois tout? — Oui, et je n'ai fait » qu'exécuter les ordres de madame. » — Diable, elle a pensé à moi! Je

» n'oublierai point ce service, et si » jamais je la rencontre, je lui en » marquerai ma reconnaissance. » Et Brandt, qui savait allier les qualités les plus opposées, soulevait le vieillard de dessus la selle, le pressait dans ses bras, en mouillant son visage de ses larmes, le portait dans la maison, plaçait devant lui les restes de son déjeuner, l'engageait à manger, lui souriait, l'embrassait, et lui servait à boire.

Le vieux laquais remit à monsieur Heidelberg le paquet du baron de Felsheim, les armes de Brandt, et une lettre de son maître, qui disait succinctement à son ami, qu'il présumait que l'ambassadeur prétendu était de sa connaissance, et que, par considération pour lui, il voulait bien ne pas faire de recherches. « Je crois, » dit Brandt indigné, que ce faquin » s'imagine me faire grâce! l'imper- » tinent!...... Du papier, mademoiselle

» Crettle; je vais lui écrire, et de la
» bonne encre.

« *Commandant malencontreux*,

» Vous m'avez manqué, et je veux
» en avoir raison. Si vous n'êtes un
» blanc-bec et un lâche, vous vous
» trouverez demain matin sur vos gla-
» cis, avec toute votre garnison. Je
» vous attendrai le sabre à la main,
» je vous combattrai l'un après l'autre;
» et si je ne vous échine pas tous, je me
» pendrai moi-même aux crénaux de
» votre bicoque.

» Je suis avec respect et affection,
» votre ennemi, BRANDT. »

Crettle lisait par-dessus l'épaule du major. Elle fit un signe au domestique, qui reçut le billet, bien décidé à ne pas le rendre à son adresse, et qui s'en servit pour allumer sa pipe en sortant de chez monsieur Heidelberg. Celui-ci, pendant que Brandt écrivait, lisait la missive du baron de

Felsheim, et réfléchissait sur le contenu. « Mon ami, dit-il à Brandt, d'un
» ton sentimental, je suis sensible à
» l'honneur que veut me faire mon-
» sieur le baron de Felsheim... — Et
» les avantages qu'il vous propose?
» Votre château réparé, quatre san-
» gliers, et trois muids de vin du Rhin,
» par an; c'est beau, cela! — C'est sé-
» duisant, je le sens bien. — Vous
» acceptez donc? — J'en suis assez
» tenté; mais ma fille... — Elle pren-
» dra son parti. — Elle ne possède que
» son cœur; je ne veux pas le désoler.
» Je raisonne quand je ne suis pas
» ivre, et vous êtes vous-même trop
» raisonnable en ce moment pour n'être
» pas de mon avis. — Mais pensez donc,
» beau-père, que ce mariage n'est
» qu'une formalité pour lui assurer une
» fortune; qu'elle ne l'attendra pas
» long-temps, et qu'alors elle fera de
» son petit cœur tout ce que bon lui
» semblera. Je crois que je raisonne

» aussi. — Je doute que cela la per-
» suade. — Il faut voir cela, papa
» Baron. Allez, parlez, pressez, dé-
» terminez. » Monsieur Heidelberg ne pouvait se refuser aux instances de Brandt. Il monta chez sa fille, persuadé d'avance de l'inutilité de sa démarche, et il laissa Crettle et son major-général enchantés de se revoir, et très-disposés à profiter du tête-à-tête. Comme il ne s'y passa rien que de très-simple et de très-naturel, il est assez inutile d'en rapporter les détails. Occupons-nous de la belle Heidelberg.

Elle avait perdu sa mère de bonne heure, et le plus heureux naturel avait suppléé au défaut d'éducation. Elle avait acquis d'elle-même plusieurs talens aimables, des livres choisis avaient développé son esprit et formé son goût; le cœur le plus aimant imprimait sur des traits délicats une teinte de sensibilité qui les rendait plus sédui-

sans. Bonne par caractère, vertueuse par goût, sachant beaucoup, n'affectant rien, elle attirait tous les hommages, et n'en était pas plus vaine. Son père, livré à ses travaux et aux plaisirs de la table, fut tout étonné d'entendre dire un jour qu'il avait une fille accomplie. Il recevait d'un air stupéfait les félicitations qu'on lui adressait, et répondait naïvement que tout cela pouvait bien être, mais qu'il n'y concevait rien.

Le triste état de sa fortune ne lui permettait pas de voir le monde: cependant certains jours de fête, il conduisait sa fille à Blekède, et ils étaient recherchés partout. Le mérite de l'une faisait supporter la médiocrité de l'autre.

Le jeune Werner était sorti des pages du roi de Prusse, avec une commission de lieutenant dans les cuirassiers. Pas d'autre bien que son emploi; mais une figure enchanteresse

une modestie touchante, une moralité sévère, le désir de s'instruire et de percer: tout ce qui pouvait intéresser mademoiselle Heidelberg, Werner le possédait.

Il passait son quartier d'hiver à Blekède, et faisait le bonheur d'une mère qu'il aidait de ses épargnes. Mademoiselle Heidelberg et lui se rencontrèrent, ils sentirent ce qu'ils valaient, ils s'aimèrent, ils se le dirent, et l'amour, qui n'est souvent qu'un vice de plus, devint en eux une vertu nouvelle.

Ce couple intéressant attendait pour s'unir que Werner obtînt la compagnie. L'époque était encore éloignée, mais ils s'écrivaient tous les jours, ils se voyaient quelquefois, et ils supportaient le présent en vivant dans l'avenir.

C'est dans ces entrefaites que le baron de Felsheim proposait sa main à mademoiselle Heidelberg. Il n'est

pas difficile de prévoir comment cette offre fut reçue. Elle répondit à son père d'un ton respectueux, mais avec une fermeté qui ne lui laissa aucun espoir. Brandt, qui ne doutait jamais de lui-même, demanda la permission de la voir : mademoiselle Heidelberg ne redoutait pas les effets de son éloquence, mais elle sentait un éloignement prononcé pour tout ce qui tenait au baron de Felsheim, et son envoyé ne fut point admis. Elle s'enferma chez elle, et écrivit à son cher Werner. Sa lettre commença, comme toutes les autres, par ce tendre abandon, par ces expressions touchantes, ces mots si doux et si heureux que l'esprit prodigue froidement, et dont un cœur brûlant sait tirer tant d'avantages. A mesure qu'elle écrivait, elle sentait une forte envie d'instruire Werner de l'espèce de sacrifice qu'elle lui faisait, sacrifice qui ne lui coûtait rien sans doute, un mont d'or à ses

yeux ne valait pas un sentiment; mais il n'est pas d'amour absolument désintéressé, il n'est pas en amour de chose absolument indifférente, et on n'est pas fâché de se faire, aux yeux de l'objet aimé, un mérite de la plus simple bagatelle. Elle termina donc ainsi son épître, en *post-scriptum*, et comme par distraction :

« Un homme qui n'est pas fait pour » plaire, demande ma main; il n'y a » pas de mérite à la lui refuser. Il met » sa fortune à mes pieds, je suis déjà » immensément riche. Mettez la main » sur votre cœur, c'est là mon trésor, » mon espoir, ma vie. »

Un jardinier qui portait tous les jours des fruits à Blekède, était le dépositaire des sentimens de la belle Sophie et de l'intéressant Werner. Il reçut le paquet de la jolie main qui venait de le fermer; un sourire en paya le port

Brands ne concevait pas qu'on pût

refuser l'alliance d'un baron de Felsheim, sourtout lorqu'il avait daigné se charger de la négociation. Accoutumé à trouver ses derniers argumens au bout de son sabre, il frémissait de colère en pensant que, dans cette circonstance, il ne pouvait décemment le tirer du fourreau. Il se promenait autour de la mare en mordant sa pipe et en sacrant entre ses dents. Les représentations de monsieur Heidelberg ne furent pas écoutées; les caresses même de Crettle ne produisirent d'abord aucun effet: mais quelques tapes sur la joue, un pinçon à la cuisse, deux ou trois petites mines et autant de baisers, le ramenèrent enfin à des sentimens doux, et il consentit à prendre sa part d'un assez mauvais dîner. « Refuser un baron de Felsheim, ré» pétait-il à chaque coup de dent! ne » vouloir pas relever la race du fa» meux Witikind! » Et Crettle versait à boire, et le vidercome se vidait, et

Crettle de le remplir, et ces messieurs de se le passer; ils se le passèrent tant et tant, qu'ils laissèrent insensiblement leur raison au fond du verre. Ils s'enivrèrent complètement; le hussard en jurant, et le Baron en faisant, tant bien que mal, les honneurs de chez lui. L'un fut porté dans son lit, l'autre s'endormit sur le cul du four.

Déjà Phébus aux crins dorés s'était caché dans l'onde, Phébé avait parcouru la moitié de sa carrière; tout reposait dans la nature, hors les chouettes, les voleurs et les amans: il était minuit enfin lorsque Brandt se réveilla, heure sinistre, où les esprits infernaux exercent leur empire, et répandent sur nous leurs vapeurs empoisonnées, à ce que assurent les prêtres, les vieilles femmes et les sots. Les fumées du vin étaient dissipées, sa tête était à lui tout entière. Il se mit sur son séant, et rumina pendant une heure la plus étonnante conception

qui ait jamais illustré un cerveau saxon. Il se lève, ranime une lampe qui brûlait sous le manteau de la cheminée, et l'œil hagard, la moustache hérissée, la démarche incertaine, il s'avance lentement vers le galetas de mademoiselle Crettle : on se doute bien que la porte n'en était pas fermée. Il entre, il s'assied sur le grabat, approche sa lampe, contemple avec avidité les charmes bavarois que la rigueur de mademoiselle Heidelberg lui ravissait peut-être sans retour, il soupire et dit : « Si j'y renonce jamais, que le diable » m'emporte ! » Cette exclamation, poussée d'une voix rauque, le mouvement qui l'accompagna, et qui rompit un des pieds vermoulus de la couchette, réveillèrent Crettle, qui peut-être ne dormait pas, et qui entraîna Brandt dans sa chute. Il se relève pour retomber encore ; mais il se relève en vainqueur, et retombe en héros. « Et tu m'abandonnerais en

» faveur de ta maîtresse, dit-il enfin
» à Crettle émerveillée ! Non, suis-
» moi au château de Felsheim, je t'y
» crée un emploi distingué, et tu
» régneras despotiquement sur mon
» maître et sur moi. Je ne me lasse
» pas de vous admirer, répondit Crettle
» d'une voix entrecoupée ; mais j'ai
» été élevée avec mademoiselle Hei-
» delberg ; elle me comble de bontés,
» que je ne mérite pas trop, et je ne
» sacrifierai point à l'amour l'amitié et
» la reconnaissance : plus de Brandt
» pour moi, si mademoiselle n'est ba-
» ronne. Le sort en est jeté, reprit-
» il, en fronçant son sourcil épais :
» ta maîtresse est une victime que
» j'immole à nos amours. » Il saisit la
lampe, il redescend mystérieusement
à la cuisine : Crettle le suit en trem-
blant, et ne doute pas qu'il ne roule
dans sa tête quelque épouvantable pro-
jet. « Je ne peux, dit-il, enlever d'auto-
» rité mademoiselle Heidelberg, la

» conduire en croupe au château, » l'enfermer au colombier, et l'y tenir » jusqu'à ce qu'il lui plaise d'épouser » le Baron; mais j'ai été reçu ici en » allié, je connais les droits de l'hos- » pitalité, et je ne veux employer que » des moyens honnêtes. » Il place deux bottes de paille au milieu de la cuisine, il les charge de bourrées éparses, destinés à chauffer le four, et il y met le feu. « Gand Dieu !..... grand » Dieu! s'écrie Crettle, vous allez » brûler la maison! — Je le sais bien. » — Vous allez ruiner ma maîtresse. » — Je vais l'enrichir. Dans un instant, » plus de maison, plus de bestiaux, » plus d'instrumens de culture. La mi- » sère, le désespoir, son attachement » pour son père, la jetteront dans nos » bras, et au bout de vingt-quatre » heures je la mets à la tête de six » mille florins de revenu: voilà comme » je sers ceux à qui je m'intéresse. » Il y avait bien des choses à répondre

à cela ; Crettle allait répliquer : Brandt, que la contradiction irrite, lui impose silence d'un coup d'œil, et souffle tranquillement le feu. Au moment où l'incendie allait éclater, et se communiquer à la grange et à l'écurie, il sort son cheval, et l'attache à cent pas; il met Crettle sur un vieux charriot de Hongrie, et le pousse au milieu de la mare ; il passe à travers les flammes, monte aux mansardes, enveloppe dans une couverture le père et la fille, à demi-suffoqués, les charge sur son épaule, traverse une seconde fois le feu, dont l'activité commençait à être effayante ; il se grille les jambes, les sourcils, les cheveux et la moustache, mais il dépose son fardeau à côté de la petite Crettle.

Sophie et son père étaient à peine revenus à eux, que la maison, déjà démantelée, tomba avec un bruit effroyable. Les flammes se firent jour à travers le toit de l'écurie ; il ne res-

tait plus rien en effet à l'infortuné Baron, que sa noblesse, et quelques arpens qu'il ne pouvait plus faire valoir. Il pleurait, il se désolait, et sa fille, oubliant son propre malheur, le consolait, l'embrassait, remerciait affectueusement Brandt d'avoir sauvé la vie à son père, revenait à celui-ci, lui promettait de lui consacrer ses jours, et de le soutenir par son travail. Brandt, étonné, interdit, sentit une larme mouiller sa paupière; il se repentit un instant; mais ses yeux rencontrèrent ceux de Crettle, et il se remit. C'est ainsi que les passions corrompent, dénaturent les cœurs les plus sensibles; c'est ainsi qu'elles embrasèrent Troie, Sodome, et peut-être bien d'autres villes dont je vous parlerais, s'il n'avait plu à un lieutenant d'Omar de brûler la bibliothèque d'Alexandrie.

Le jour commençait à poindre; Brandt, respectueux en dépit de lui-

même, avait à peine osé adresser quelques mots à mademoiselle Heidelberg. Cette fille charmante, affaissée sous le poids de la douleur, avait courbé sa tête sur les genoux de son père ; elle avait cédé à la force de la nature, le sommeil l'avait surprise; et son père, la regardant avec l'expression de la plus inquiète tendresse, retenait son haleine, et craignait, en la réveillant, de la rendre au sentiment de son malheur. Brandt, qui ne respectait rien, respectait son sommeil; il se tenait à l'écart, il ne se sentait pas digne de l'approcher : c'est le repos de l'innocence, que la vertu couvre de son égide. Un jeune homme, que son désordre rendait plus intéressant encore, Werner, couvert de poussière, mouillé de sueur, vient compléter cette scène d'infortunes. Il a reçu la lettre, il a lu le fatal *post-scriptum* ; il ne s'est pas donné le temps de seller un cheval, il a couru, il a volé sur

les ailes de l'amour. Il arrive, il entre dans la cour; il ne trouve que les cendres du modeste asile de la beauté. Un charriot fixe son attention, il s'approche....... La plus digne, la plus aimable des femmes dormait, à demi-nue..... Il s'écrie, il maudit la fortune, qui a détruit en un instant ses plus chères espérances. Brandt entend ces reproches retentir au fond de son cœur, il n'ose lever les yeux, il s'accuse tout bas, il s'abaisse, il se courbe sous les malédictions de Werner. C'est un coupable qui voudrait échapper au remords, et que le remords poursuit, poigne, déchire.

La voix de Werner, cette voix qui va d'abord à l'âme, tire son amante d'un pénible assoupissement. Elle se tourne vers lui, le regarde douloureusement, lui tend la main; presse la sienne, et ne la quitte plus. Hélas! c'est la première fois que cette main a pressé celle d'un amant si justement

adoré. Werner, électrisé, transporté, ravi, se livre aveuglément au charme qui l'entraîne; le voile de l'illusion lui dérobe son infortune: le temps s'écoule, et Werner, appuyé contre le charriot, tient encore cette main, qu'il ose couvrir de baisers, et qu'on ne pense plus à retirer. Monsieur Heidelderg, attendri, tenait l'autre main de sa fille, et la serrait contre son cœur: on ne se disait pas un mot, et cependant on s'entendait.

Il était grand jour, et rien n'était décidé encore. Brandt, timide, embarrassé, s'approche, et balbutie d'abord des mots à peu près inintelligibles « Vous ne pouvez rester ici plus » long-temps, dit-il enfin de manière » à être entendu: je vais vous con» duire au château de Felsheim. » A ce nom, mademoiselle Heidelberg détourna la tête avec l'expression de la plus amère douleur. « Je sais mainte» nant, reprit Werner, quel est l'homme

» qui vous demande. Il est riche ; je
» ne puis rien : vous n'avez point à
» balancer. »

Sa douce amie se tourne vers lui, enlace ses bras dans les siens, couvre son visage de ses larmes.... « Je vous
» entends, poursuit Werner. Mon cœur
» se brise comme le vôtre ; mais je
» vous aime pour vous, et jamais je
» ne vous écarterai de la route du
» devoir. La plus affreuse misère me-
» nace votre père : ce n'est pas de
» moi, c'est de lui qu'il faut vous oc-
» cuper. Les arts d'agrément ne sont
» pas une ressource dans la Basse-
» Saxe, et vous ne vous imposerez
» pas une privation, que je ne me la
» reproche ; allez, faites le bonheur
» d'un autre : c'est en vous évitant
» que je vous prouverai mon amour et
» mon respect. Le mariage est le lien
» le plus sacré de la société, et le
» mariage le moins assorti est respec-
» table pour tout homme qui n'a pas

» l'habitude du vice. » Les forces de Werner étaient à bout, il allait faiblir ; il le sentit : il s'arracha des bras de son amante, et s'éloigna rapidement.

Le cheval de Brand était attelé au charriot ; un vigoureux coup de fouet tire de la mare le modeste équipage. Mademoiselle Heidelberg étend les bras vers le berceau de son enfance, dont il ne lui reste plus que le souvenir, elle retombe sur les rênes, elle tire avec violence, la voiture s'arrête. « Tu » veux donc, lui dit son père avec un » profond soupir, tu veux donc m'a- » bandonner aux rigueurs de mon sort! » Marchez dit-elle à Brandt, mar- » chez. C'en est fait, je m'immole. » Oh ! mon père, vous ne savez pas » ce qu'il m'en coûte ! vous ne le saurez » jamais......... » Et elle se laissa aller sur ses genoux. Brandt pressait le cheval. Il sentait la nécessité d'éloigner mademoiselle Heidelberg de mille objets qui pouvaient affaiblir son courage

et influer sur sa résolution. De temps en temps il se tournait vers elle, et tel est l'ascendant de la vertu, que cette généreuse fille lui imprima une vénération, un respect qui ne se démentirent jamais.

On arrive à la vue de Blekède. Il était difficile de ne pas traverser la ville, et Brandt ne voulait pas exposer mademoiselle Heidelberg aux regards malins du public. Il pensait d'ailleurs à son rendez-vous avec le commandant; il s'arrêta sur le glacis. Il mit pied à terre, s'avança, le nez au vent et ne vit personne. « Que cherchez-» vous, monsieur Brandt? lui demanda » sa petite Crettle. — Le faquin que » je dois sabrer, et qui n'ose sortir de » la place. — Monsieur Brandt, si je » ne craignais votre colère, je vous » ferais un aveu. — Faites, mademoi-» selle, le moindre de vos aveux sera » toujours une faveur. — Votre billet » n'a pas été remis. — Comment,

» sacrebleu ! — Vos jours nous sont
» trop chers..... — Et l'honneur l'est
» bien davantage, reprend Brandt en
» s'élançant vers les murs de la ville.
» — Monsieur Brandt, monsieur Brandt
» vous abandonnez ma maîtresse dans
» l'état où elle est, et vous seul pouvez
» lui rendre service. — Je reviens, ma-
» demoiselle, je reviens, et je ne la
» quitte plus. Je joindrai mon homme
» un autre jour. » Il allait remonter à
cheval, lorsqu'un inconnu se présenta
à l'avant de la voiture; il portait un
assez gros paquet : on se doute bien
de quelle part. L'amour pense à tout,
prévoit tout, s'enrichit de ses sacri-
fices. Werner avait épuisé ses faibles
moyens pour fournir aux plus pres-
sans besoins. C'était une robe simple,
mais agréable, c'était du linge un peu
frotté, mais d'une blancheur éblouis-
sante; un habit complet pour le Baron,
quelques bouteilles de Malaga, des
viandes froides, deux pièces d'or dans

un petit sac de peau, au fond duquel était un billet qui ne contenait que ces mots : « Voilà tout ce que j'ai pu faire. » Mademoiselle Heidelberg porta le billet à ses lèvres, et le serra dans son sein. Qu'il était précieux ce billet ! Les lettres qui l'avaient précédé étaient devenues la proie des flammes.

Crettle monta dans le charriot, aida sa maîtresse à s'habiller; la robe lui allait à merveille : l'amour en avait pris la mesure. « Oh ! dit mademoiselle » Heidelberg, je la conserverai toute » ma vie. »

Crettle lui présenta un verre de vin et un blanc de volaille. « Je n'ai besoin » de rien, répondit-elle. — Mais vous » ne pensez pas que c'est au nom » de monsieur Werner que je vous » offre cela. — Donne, donne........... » Pauvre Werner ! tu veux que je » vive..... J'obéirai, je supporterai mon » sort. » Et elle prit quelques alimens.

On entra à Blekède. La sensible Sophie entr'ouvrit les rideaux de la voiture ; elle cherchait à toutes les croisées ; une jalousie lui déroba Werner, qui voulut la voir passer, et qui s'écria d'une voix étouffée : « Adieu » pour jamais ! »

Brandt était agité de sentimens bien opposés ; il ne pensait qu'à l'affront qu'il avait essuyé dans cette ville. La main sur la garde de son sabre, ses pistolets à découvert, il entonna, à tue-tête, ce couplet d'une vieille romance saxone, sur l'air : *Je me brûle l'œil au fond d'un puits*. C'est Roland qui parle, à la bataille de Roncevaux :

Élevé dans les camps
Et nourri par la gloire,
J'ai, dès mes jeunes ans,
Enchaîné la victoire.
Je vous attends, preux chevaliers,
Lance en arrêt, visière basse ;
Paraissez, ce bras vous terrasse,
Et cueille de nouveaux lauriers.

On ne fait pas d'excellens vers en

Saxe, et le plus faible original perd encore à être traduit. Voilà pourquoi ce couplet ne plaira pas généralement. Au reste, on peut engager le poète Fardeau à le refaire.

Monsieur le major, en chantant, regardait fixement mademoiselle Crettle, et semblait lui dire : C'est mon commandant que je défie. On m'entend de tous les coins de la ville, et ce drôle-là fait le sourd. Crettle avait l'air de lui répondre : Qui oserait se frotter à vous? la peste, il y ferait bon! Et la voiture sortit de Blekède sans que Brandt, qui aimait les aventures, pût se procurer le moindre accident.

Il y avait une heure au moins qu'on avait perdu de vue les clochers, et Sophie les cherchait encore à travers un petit carreau de verre qui était dans le fond de la voiture ; le Baron, qui aimait beaucoup le Malaga, et qui ne l'avait pas ménagé, faisait la

sieste; Crettle continuait la romance de Brandt, et celui-ci marquait la mesure par le claquement de son fouet (car on ne trouve pas partout des timbales pour assourdir son auditoire), lorsque l'équipage entra dans la forêt de Winsen.

La belle chose qu'une forêt pour un faiseur de romans! Comme il s'y trouve à son aise, lorsqu'il y tient une femme intéressante! comme les incidens se multiplient sous sa plume féconde! Les vents sifflent, les chênes se déracinent, sont portés au loin, et entraînent tout sur leur passage. La pluie tombe à grands flots; les torrens se forment, grossissent, soulèvent l'héroïne, la roulent au fond d'un précipice, et elle ne se casse pas la tête, parce qu'on a besoin d'elle pour le dénouement. Elle reste suspendue à une roche, et son désordre et sa pâleur la rendent plus touchante encore. Passe un grand coquin qui s'amou-

rache de la belle, qui la charge sur son dos, et qui l'emporte dans sa caverne. On sent bien que l'héroïne est la vertu personnifiée, et qu'elle accable d'imprécations le brigand qui veut la violer. On sent bien qu'au moment où le crime va se consommer, l'amant aimé arrive tout à propos pour faire sauter le crâne au téméraire. On devine encore que le bruit de l'arme à feu attire les complices du défunt, qui saisissent l'homicide, et qui l'enferment dans une arrière-caverne, pendant qu'ils vont prononcer sur son sort. La belle se désole au bruit que font d'énormes portes de chêne, qui roulent avec effort sur leurs gonds rouillés. Elle voit les couleuvres, qui tombent de la voûte tout exprès pour envelopper les membres glacés de son amant; elle voit des crapauds qui sautent sur ses jambes, des colimaçons qui lui engluent le visage, et tout cela lui fournit le sujet d'un magni-

fique monologue. De son côté, l'amant, qui tremble pour la pudicité de sa dame, et qui ne peut survivre à son déshonneur, se frappe doucement la tête contre la porte de sa prison. Il se la casserait volontiers; mais il se doit encore à celle qui à reçu sa foi. Cependant il est sur le point d'être écorché vif, et la dame de ses pensées va le coiffer vingt ou trente fois de suite bien involontairement, et avec les intentions les plus pures, lorsqu'un bruit extraordinaire se fait entendre. Autrefois c'était la maréchaussée qui faisait ce bruit-là; aujourd'hui c'est le diable qui attend ce dernier crime, et qui le prévient, non pour obliger, comme on le pense bien; mais parce qu'il est impatient de saisir sa proie. Les brigands sont enlevés, et passent par les trous des serrures sans s'en apercevoir; ce qui produit un dénouement imprévu, surprenant, et surtout très-vraisemblable. Et la

presse gémit, et cette admirable production se multiplie, et les petites-maîtresses qui la lisent ont des attaques de nerfs, et les dramaturges retournent le sujet en tous sens. Ici on le voit en pantomime, plus loin on en a fait une tragédie en prose, et les journalistes, qui n'ont que des yeux, se récrient sur la fraîcheur des décorations, pour gagner leurs entrées, et disent du mal de l'ouvrage, de peur de se tromper, et on se porte là, comme on courait autrefois voir rompre en place de Grève; et certains hommes sont obligés, dans les entr'actes, de se corroborer d'un doigt de riquiqui, et certaines femmes se hâtent de sortir pour ne point faire de fausses couches dans la salle; et le ministère public laisse aller tout cela.

Pour nous, qui n'aimons à tourmenter personne, et moins encore nos lecteurs, nous leur ferons grâce de

ces scènes terrifiantes. Sortons de la forêt de Winsen comme nous y sommes entrés. Jouissons des agrémens d'une belle soirée; écoutons le chant rustique du bûcheron, qui revient gaiement, sa bourrée sur le dos, et sa cognée à la main; sourions à sa femme et à ses enfans, qui l'attendent sur le seuil de la porte, qui le devinent à travers la feuillée, qui courent au-devant de lui, qui le débarrassent de son fardeau, et qui le baisent tour à tour. Suivons-les sous leur toit champêtre. Le bon père s'assied dans son grand fauteuil nouvellement rempaillé, son fils aîné lui tire ses guêtres; sa jeune fille, montée sur les barres du fauteuil, essuie la sueur de son front; sa femme met sur la table un potage, autour duquel se range l'heureuse famille. Le repas est frugal; mais il est assaisonné par l'amour et la gaieté. Les enfans se retirent dans un coin, et s'endorment sur la paille

fraîche. La mère, d'un air timide, s'approche à son tour; c'est à elle que Frantz a réservé ses plus douces caresses; il lui doit le bonheur d'être père. Il l'attire vers son humble couchette, la lampe s'éteint, et la chasteté conjugale a tiré le rideau.

Il est temps de revenir au baron de Felsheim, que nous oublions depuis long-temps, sans égard pour son rang et ses éminentes qualités. Pendant l'absence de Brandt il avait vécu sobrement, parce que sa cuisinière, qui tournait dextrement une casserole, ne remuait pas aussi aisément un baron, lorsqu'il s'était mis hors d'état de s'aider un peu. Pour les gardes-du-corps, ils n'étaient propres qu'à disloquer tout-à-fait des membres déjà ruinés, et, bon gré, malgré, il fallut boire modérément pendant quarante heures. Il espérait se dédommager amplement de cette

longue abstinence avec son fidèle major, et le major n'arrivait pas. Le généralissime se faisait rouler de sa chambre au perron, du perron à sa tour; il regardait, il prêtait l'oreille; plusieurs chevaux se faisaient successivement entendre, le baron écoutait de nouveau, il souriait, et le cheval emportait, en passant, ses espérances et sa gaîté. L'après-midi se passa ainsi, la nuit vint, et le baron, fatigué de tempêter, de jurer, de fumer, tourmenté d'une soif de tous les diables, invoqua sa dame-jeanne, et l'accola avec sa tendresse accoutumée. Les accolades se succédaient avec rapidité, lorsqu'il entendit distinctement son pont-levis trembler sous les roues d'une voiture. Il n'attendait pas de voiture, et continua de fêter sa dame-jeanne.

Un page l'interrompit dans ses plus importantes fonctions, en annonçant monsieur le major, qui introduisait

monsieur et mademoiselle Heidelberg. Le baron découvrit sa tète chauve, salua de l'air le plus gracieux qu'il put prendre, et, sa bouteille à la main il adressa à mademoiselle Heidelberg un compliment saxon où elle ne comprit pas grand'chose, mais auquel elle répondit avec sa politesse et ses grâces ordinaires.

On s'assit, et on se regarda assez long-temps sans parler, comme cela arrive toujours quand on se connaît peu, qu'on ne s'aime guère, qu'on est embarrassé d'un côté et mécontent de l'autre. Mademoiselle Heidelberg rêvait, les yeux baissés, et regardait quelquefois à la dérobée le Baron, dont l'âge, les infirmités et la gaucherie, contrastaient d'une manière choquante avec les qualités aimables de Werner. Elle comparait le triste sort qui lui était réservé, à l'avenir séduisant qui avait brillé un moment à ses yeux, et qui s'évanouissait sans retour. Son cœur se

serra, une larme mouilla sa paupière; elle regarda son père, se remit, et on ne s'aperçut de rien.

Le Baron écoutait attentivement le récit de M. Heidelberg, qui lui racontait d'une manière très-prolixe comment le feu avait pris chez lui par la cheminée du four, qu'il avait négligé de faire balayer; Crettle, qui partageait l'état pénible de sa maîtresse, lui faisait des contes à l'oreille, en ayant l'air de réparer le désordre de la route; Brandt courait le village, remuait, achetait ou prenait tout ce qu'il croyait devoir contribuer à la commodité ou à l'agrément de mademoiselle Heidelberg. Grâce à son zèle infatigable, des lits et un souper passables furent prêts avant minuit. Il avait tout prévu, jusqu'à la moindre bagatelle; et lorsque mademoiselle Heidelberg, derrière laquelle il se tenait debout, laissait échapper quelque marque de satisfaction, il regardait le Baron en riant aux

éclats, et en se frottant les mains. Celui-ci considérait l'aimable fille avec de gros yeux qui ne disaient rien du tout; le beau-père soupait dans toute l'acception du mot; Crettle dormait au coin du feu; et le soigneux Brandt versait à boire à tout le monde, hors à son maître, qui s'aperçut enfin qu'il n'avait devant lui que chopine. Il fronça le sourcil, retroussa sa moustache, et alongea vers Brandt le bras qui lui restait, armé d'un vidercome de pinte. « Vous n'avez pas plus d'esprit qu'il » n'en faut quand vous êtes à jeun, lui » dit Brandt à demi-voix; tâchez » de conserver ce qui vous en reste; » et le Baron de le regarder d'un air étonné. « Allons, poursuit Brandt, évertuez- » vous; le mot pour rire, la petite » gaillardise : vous voilà immobile et » froid comme une pièce de quarante- » huit qui n'a tiré de six semaines. » Le Baron, stimulé par cette harangue grivoise, adressa à sa charmante voisine

de ces choses platement lourdes, de ces lieux-communs usés, qui ne signifient rien du tout, sinon qu'on est incapable de rien dire de supportable, et mademoiselle Heidelberg répondait par monosyllabes, en s'efforçant d'étouffer quelques soupirs que lui arrachait, en dépit d'elle, l'ineptie d'un homme qu'elle eût voulu estimer. « Puisqu'on » ne boit plus, dit le Baron, ce qu'on » peut faire de mieux.... — C'est de se » retirer, interrompit mademoiselle » Heidelberg. » Tout le monde en avait bonne envie, et par des motifs bien différens. Le baron espérait finir son souper au lit; M. Heidelberg n'avait besoin que de repos, sa fille désirait être seule avec Crettle : on trouve une sorte de soulagement à parler de ses peines; Crettle et Brandt avaient aussi leurs raisons. Celui-ci avait disposé les lits en conséquence; mais sur une simple invitation de mademoiselle Heidelberg, il déplaça celui qu'il avait destiné

à Crettle, sans résistance, sans murmures, il trouva même quelque satisfaction à lui sacrifier ses plaisirs.

Brandt fut donc se coucher tout bonnement à côté de son maître. Il le trouva buvant sur nouveaux frais, et commença la plus vigoureuse mercuriale. « Je crois dit le Baron en » le regardant de travers, que tu veux » me mettre en curatelle. — Vous en » auriez grand besoin; n'êtes-vous » pas honteux de penser à vous eni- » vrer quand vous avez chez vous » mademoiselle Heidelberg? Savez- » vous bien que c'est un trésor que » je vous ai amené là? — Un trésor » qui écornerait diablement le mien, » si je vous écoutais tous. Le père » ne s'est-il pas fourré dans la tête que » je rebâtirais sa maison? — Sans » doute, vous la rebâtirez. — Et la » raison de cela, Monsieur? — C'est » que c'est moi qui y ai mis le feu. » — Le joli passe-temps! Et vous

» croyez que je paierai vos sottises?
» — J'étais votre plénipotentiaire; on
» ne voulait pas de vous, il a bien
» fallu brûler le gîte de la future pour
» la forcer à en venir prendre un ici.
» — Tout cela est bel et bon, je ne
» rebâtirai rien. — Le beau-père d'un
» baron de Felsheim coucherait dans
» la rue! — Je lui donnerai les vieil-
» les tentes qui sont là-haut, il cam-
» pera. — On en a fait des chemises
» à vos pages et à vos gardes-du-
» corps. — Eh bien, il bivouaquera.
» — Mademoiselle Heidelberg idolâ-
» tre son père, faites quelque chose
» pour lui, et elle vous trouvera
» beau comme..... comme la victoire.
» Allons, M. le Baron, un peu de
» générosité; gardez le papa avec
» vous. — Parbleu, sans doute; j'é-
» pouserai toute la famille, n'est-ce
» pas? — Hé bien, corbleu! moi,
» j'épouse le père. — Diable! —
» Vous lui devez du vin et du lard;

» je l'habillerai avec mes gages, et
» tous les dimanches il trouvera dans
» sa poche de quoi figurer à l'estami-
» net. Il ne sera pas dit que le père de
» mademoiselle Heidelberg manque du
» nécessaire, tant que Brandt pourra
» disposer d'un florin. Bonsoir mon
» général. » Et Brandt porte la dame-jeanne à l'autre extrémité de la chambre, il fait un éteignoir du vidercome, et s'endort sans écouter son général, qui grognait entre ses dents, et qui sentait intérieurement que Brandt avait raison.

On se réveilla de bonne heure, la tête saine et les idées fraîches. « Mon cher
» ami, dit le baron, je t'ai donné de
» l'humeur hier. — Très-fort, et beau-
» coup. — Tu garderas tes gages. —
» Cela vous plaît à dire. — Vous gar-
» derez vos gages, Monsieur. — Laissez-
» moi faire une bonne action, ce sera
» la première de ma vie. — Sacrebleu!
» qu'on m'écoute quand je parle. Je

» vous dis que vous garderez vos gages.
» Il ne convient pas à un faquin de va-
» let de vouloir surpasser son maître en
» générosité. — Un valet! un valet!
» reprend Brandt avec l'éloquence du
» sentiment. J'étais votre camarade,
» quand je combattais à vos côtés, que
» je vous couvrais de mon corps, je suis
» votre ami depuis que les infirmités
» vous accablent, jeune encore, je pou-
» vais penser à ma fortune, et je ne
» me suis occupé que de vous. Votre
» ingratitude me tue..... — Tu pleures,
» mon ami! — Ce sont les seules lar-
» mes que j'ai versées encore, et ce
» sont des larmes de désespoir. Je don-
» nerais tout mon sang pour me mesu-
» rer avec vous. — Me crois-tu fait pour
» reculer? Prends tes pistolets, donne-
» moi les miens, cassons-nous la tête
» comme de braves gens, ou viens em-
» brasser ton vieux camarade. Tu vois
» que je sais reconnaître et réparer
» mes torts. — C'en est assez, c'en est

» trop, » dit Brandt en se jetant dans ses bras; et il le pressait contre son sein, et ses larmes se mêlaient à celles du baron. « Mande le notaire, re» prend celui-ci, qu'il écrive ce qui » conviendra à monsieur Heidelberg, à » sa fille et à toi: je signerai aveuglé» ment.

Brandt n'eut pas un moment de repos que les articles ne fussent arrêtés à la plus grande satisfaction de M. Heidelberg: plus il obtenait pour lui mieux il était avec lui-même. C'est une âme bouillante qui se détermine avant de penser, qui reconnaît ses fautes après les avoir commises, et qui met son bonheur à les réparer.

Il ne restait à faire que le trousseau. Mademoiselle Heidelberg, assez parée de ses attraits, désirait seulement pouvoir conserver, enfermer, regarder quelquefois la robe qu'elle avait reçue de Werner: Brandt qui s'attachait plus fortement à elle, voulut qu'elle fût mise

conformément à son mérite et aux facultés du baron. Il prit dans sa sabercdache ce qui restait au trésor, et, plein de confiance dans le goût de mademoiselle Crettle, il l'emmena avec lui à Lunébourg. Le voyage dura trois jours, parce qu'on s'occupa souvent d'autre chose que du trousseau. L'infatigable Brandt s'aperçut enfin qu'il est un terme à tout, et on revint au château.

Ces fréquens tête-à-tête eurent les suites qu'il est aisé de prévoir. Crettle ne s'en vanta point, se serra la taille, et Brandt imita sa discrétion, sans attacher une grande importance à ce petit incident. C'était un de ces hommes heureusement organisés, qui ne s'occupent pas du lendemain.

Mademoiselle Heidelberg vit enfin arriver le jour fatal. Brandt avait annoncé l'aurore en brûlant ce qui lui restait de poudre. Jaloux de faire preuve de son talent et de la considération qu'il avait pour l'épousée,

il range les pages dans l'antichambre de madame; les gardes-du-corps prennent les armes sous le péristyle; les vassaux, portant sur la poitrine l'écusson écartelé de Felsheim et Heidelberg, les vassales, dans leurs atours, tenant des lauriers et des myrtes enlacés, garnissent la cour; la chapelle est décorée de fleurs: la plus fraîche y manquait encore.

Le baron avait passé la chemise blanche et l'habit des grands jours, sa moustache et un reste de cheveux étaient poudrés à blanc. Désirant se donner pour le moment certain air de jeunesse il avait substitué à son fauteuil à roulettes une béquille garnie en taffetas gris-de-lin. Il arriva en sautant, à la chambre de l'épousée; lui présenta la main. Elle avait fait le sacrifice de son être; elle le suivit à l'autel.

Le ministre ouvre la liturgie. On souffle à la triste Sophie ce qu'elle doit répondre que pouvait-elle voir et

entendre? C'est la victime innocente que le couteau fatal poursuit, qui détourne la tête, et qui se laisse frapper.

Les paroles sacrées sont proférées. Mademoiselle Heidelberg n'est plus ; elle vient de mourir pour Werner : un intervalle immense la sépare irrévocablement de ce qui lui fut cher. Madame de Felsheim ose le mesurer, et se tournant vers son époux, elle lui dit avec un calme auguste : « Je connais » l'étendue des dévoirs que je viens de » m'imposer : je les remplirai tous. J'y » compte, madame, répondit galam» ment le baron. » Et on entra dans les appartemens.

Le baron que son titre d'époux enhardissait un peu, et qui d'ailleurs ne manquait pas d'un certain bon sens, prit enfin sur lui d'adresser à sa femme quelques phrases suivies, Elle y répondit avec la douceur et les égards qu'une femme bien née accorde

à son mari, quel qu'il soit, et à chaque mot de madame, le baron se trouvait plus à son aise, il s'exprimait avec plus de facilité : il trouva même de ces expressions heureuses et fortement senties, qui firent errer le sourire sur les lèvres rosées de son épouse. Brandt alors ne put contenir sa joie; il s'approcha d'elle, et lui dit à demi-voix : « Vous » ferez de lui tout ce que vous voudrez. » Dès qu'on vous voit, on est à vous, » à la vie et à la mort. » Un regard de bienveillance fut le prix du compliment.

« Laissons-les, dit Crettle à Brandt, » la conversation s'anime. Oui, cela » promet, répond celui-ci en sor- » tant avec elle. Je doute un peu » que le baron tienne parole, pour- » suit Crettle en souriant. — Moi, » j'attends tout de madame. — N'y » comptons pas; c'est sage, austère : » point d'usage, peut-être pas même » d'idées..... — C'est un peu fort. —

» C'est exactement comme cela. —
» Diable! il nous faut pourtant un
» baronnet, et en conscience je ne puis
» pas le faire moi-même. — Vous le
» feriez de reste, fripon! — Oh!
» le respect...... la loyauté..... Ne me
» donne donc pas de ces idées-là,
» Crettle. — Je ne puis rien y perdre.
» — Bah! — Je les tournerai à mon
» profit. — Paix! friande. Revenons
» au baron. Ne connaîtrais-tu pas quel-
» ques moyens innocens.... — Pour qui
» me prenez-vous? — Tu vas faire la
» mijaurée? Ne sais-je pas bien que les
» femmes ont toujours quelque petit
» secret en réserve pour les grandes
» occasions? Allons, un petit baronnet,
» je t'en prie. — J'ai ouï dire à une
» de mes amies...... — Ne fais donc
» pas semblant de rougir. Voyons,
» que te disait ton amie? — Elle me
» disait...... — Tu joues l'embarras à
» présent. Hé bien! elle te disait?......
» Que..... — Que..... — Les truffes.....

» — C'est bien heureux. Nous n'en » avons pas, mais on en trouve à » Lunebourg. Combien pour un en- » fant du peuple? — Mais je crois » qu'une demi-livre.... — Qui? trois » livres de truffes pour un baronnet » bien conditionné. » Et aussitôt un page monte à cheval, galope à Lunebourg, et revient dans l'après-midi, le baronnet en poche, enveloppé dans un sac de papier.

L'heure du souper approchait, et Crettle, qui avait indiqué le moyen, n'avait pu refuser de le préparer. Le contenu du sac avait cuit dans une pinte de vin fameux, qu'elle déposa dans une armoire de la chambre nuptiale.

Le baron avait juré à sa femme que, par égard et par amour pour elle, il ne s'enivrerait pas ce jour-là, et, chose étonnante, il avait tenu parole. Plus la nuit s'avançait, plus il considérait sa belle baronne; plus il la regardait, moins il pensait à

boire; et la baronne, qui ne se rendait pas précisément compte de ce qu'elle pensait, mais qui sentait confusément que le baron devait s'en tenir au simple titre d'époux, le vit, sans frémir, se lever de table, et disparaître avec Brandt.

Le baron mollement étendu entre deux draps bien blancs, Brandt tire de l'armoire le merveilleux flacon, et engage son général à se restaurer un peu en attendant madame. Celui-ci, sans se faire prier, prend le vase enchanté, en avale la moitié d'un trait, et le posant sur sa table de nuit avec une grimace à faire reculer une armée: « Quel diable de » vin, dit-il, me fais-tu avaler là? » — Vin de Tokai de la première » qualité. — C'est avec cela que » l'empereur se régale? Je ne serai » jamais de son écot. » L'épousée interrompit la conversation; elle était, selon l'usage, conduite par son père,

qui n'avait pas l'habitude de s'enivrer seul, et qui avait été, malgré lui, aussi tempérant que son gendre. Après le protocole usité, il souhaita une bonne nuit aux époux, et, en se retirant, il escamota le flacon prolifique, dont la couleur l'avait séduit.

Brandt et Crettle étaient rentrés dans la salle pour souper à leur tour. Ils mangeaient comme des gens qui ont beaucoup fatigué, c'est-à-dire, fort et long-temps. Il y avait une heure environ qu'ils étaient à table, lorsqu'ils entendirent un carillon d'enfer dans la chambre de monsieur. Brandt y court, il entre. « Mon ami, » mon ami! lui crie le baron, je n'ai » que vingt ans : je m'étonne et je » m'admire moi-même; mais il y a » une petite difficulté. Il me manque » un bras et une jambe, et madame » n'a pas la moindre complaisance. » Allons, mon ami, encore ce service. » Madame de Felsheim, étonnée, stu-

péfaite de cette conduite militaire, cachait sous le drap sa rougeur et son indignation, et appuyait la plus belle main du monde sur la bouche de son mari. « Corbleu! reprit le baron en » écartant la main, ce sera lui ou » vous. Il convient, interrompit poli» ment Brandt, que ce soit madame. » Il referma la porte, et on n'entendit plus rien de la nuit dans cette partie du château.

Brandt et Crettle rangeaient la desserte, en riant tout bas du petit démêlé conjugal, lorsqu'une autre scène attira leur attention. Un vaste château à demi-ruiné, flanqué de tours et de donjons, doit offrir des scènes variées, multipliés, surtout il y a cent ans, où il arrivait toujours qelque chose d'extraordinaire dans les vieux châteaux. Au-dessus de la salle à manger était une grande chambre dépouillée où couchait la vieille cuisinière, qui tout-à-coup jeta les hauts cris Brandt

monte, et trouve la cuisinière aux prises avec un grand fantôme blanc qui disparaît à son approche. Brandt le suit dans les corridors, sa chandelle à la main; le vent souffle la chandelle. Brandt s'arrête, écoute. Bientôt d'autres cris se font entendre dans la salle à manger, et Brandt reconnaît la voix de Crettle. Il accourt, et retrouve le fantôme blanc gesticulant avec Crettle, qui, surprise d'une attaque aussi brusque, égratignait, mordait et faisait la plus belle défense. La table, sur laquelle se livrait le combat, tombe, et la seconde lumière s'éteint. Brandt jure, il renverse les chaises en cherchant son fantôme, et le fantôme, effrayé, ouvre la croisée et saute dans le jardin; Brandt saute après lui, et se remet à sa poursuite. Le fantôme monte un escalier qui conduit à un vieux donjon. L'opiniâtre Brandt le poursuit sans relâche, fait un faux pas, tombe sur les marches, et se casse le nez.

Pendant qu'il se relève, qu'il s'essuie, qu'il se mouche, le fantôme à gagné du terrain, et Brandt ne sait plus où le joindre.

Il retourne sur ses pas, rentre dans la salle à manger, et trouve Crettle occupée à réparer le désordre de son ajustement. « Quel diable, que ce dia-» ble-là! dit Brandt; il est enragé » après les filles; mais, sacré mors, » il ne tâtera de Crettle qu'à bonnes » enseignes. — J'espère, mon cher » ami, que tu ne me quitteras pas. — » Je n'ai garde, morbleu! Il est d'une » activité qui ne te laisserait pas le » temps de la réflexion. » On rallume les chandelles, Brandt prend Crettle sous le bras, et commence une perquisition générale. On parcourt les chambres, les galeries, les tourelles, et on ne rencontre rien. « Je l'ai » pourtant vu, disait Brandt. Je l'ai » senti, ajoutait Crettle. Puisqu'il » aime tant les filles, poursuit Brandt,

» ne serait-il pas retourné à la vieille » cuisinière? C'est vraiment un mor» ceau infernal. » Ils marchent vers sa chambre, que fermait une mauvaise portière en tapisserie; ils entrent et aperçoivent très-distinctement le fantôme prenant ses ébats, et la vieille roulant les yeux, et sans usage de la parole. Brandt s'approche sur la pointe du pied, et applique au postérieur du fantôme une claque à lui casser les reins. L'esprit malin tourne la tête en poussant un cri affreux. O surprise! ô embarras! c'est M. Heidelberg.

En rentrant dans son appartement, il avait sablé le reste du vin aux truffes, et il avait effectivement le diable au corps. Brandt se confond en excuses, Crettle rit aux éclats, M. Heidelberg va son train, la cuisinière se résigne, les spectateurs se retirent discrètement, et s'enferment sous la même clef, de peur de surprise.

Il était grand jour lorsque les divers combattans se rassemblèrent, les vainqueurs et les vaincus également accablés. On déjeuna près du lit de monsieur le Baron; il était sur les dents, et ne voulut rien prendre. Madame de Felsheim avait cet air de langueur, si touchante dans une jeune épouse, lorsqu'en dépit de la pudeur il est mêlé d'une joie timide qui annonce que le cœur s'était donné avant la main. Madame de Felsheim était froide et réservée. M. de Heidelberg, confus devant Crettle et Brandt, avait les genoux tremblans, les joues hâves, les yeux cavés, et ne savait quelle contenance tenir. La vieille cuisinière servait, ployée en deux, appuyée sur son balai. Brandt, le nez au vent et le jarret toujours tendu, allait, venait et suppléait au défaut de la cuisinière. Crettle, un peu fatigué, était appuyé sur le dos

du fauteuil de sa maîtresse, et commençait des félicitations indiscrètes, qu'un regard sévère fit expirer dans sa bouche.

Le déjeuné dura peu, et chacun sortit, excepté Brandt, qui procéda à la toilette de monsieur le Baron. Quel fut l'étonnement de l'un et de l'autre! Monsieur le marié était sans mouvement; il ne lui restait que l'usage de la langue. Brandt le tourne, le frotte, le remue en tous sens; efforts inutiles, la paralysie est constatée. « Quel malheur! disait le Ba-
» ron; après de pareils succès, on de-
» vrait être immortel! Mon général,
» répondit le major, en retenant ses
» larmes, nous sommes nés pour mou-
» rir: il faut tous en venir là; mais
» il est beau de mourir sur ses lau-
» riers. » Il sortit pour avertir madame du triste état de son mari. Il rencontra Crettle, lui prit la main, leva les yeux au ciel, donna un libre

cours à ses pleurs, et dit d'un ton pathétique : « Nous avons fait la dose » trop forte. Voilà une ferme brûlée » et un homme assassiné avec les meil» leures intentions du monde. »

CHAPITRE IV.

Le Baron meurt; on l'enterre; un Baronnet le remplace.

Les pressentimens de Brandt n'étaient que trop fondés. Une fièvre d'épuisement se joignit bientôt à la paralysie. Les assassins licenciés de Lunébourg furent mandés. Ils questionnèrent madame de Felsheim sur les événemens de la nuit. Il est une langue que la pudeur n'entend pas; madame de Felsheim baissa les yeux : genre de réponse qui n'éclairait pas les consultans. Brandt entra dans les plus grands détails, et messieurs de la Faculté prononcèrent à l'unanimité que la Baronne devait se prépa-

rer à une séparation prochaine. Elle était bien éloignée sans doute d'avoir de l'amour pour son époux, et cependant son premier sentiment fut tout entier aux bienséances. Le Baron avait des défauts essentiels qu'elle ne pouvait pas se dissimuler ; mais il était son bienfaiteur. Il avait donné par faiblesse, mais on lui devait tout......... tout, jusqu'à l'espoir d'être enfin à.........On n'osait prononcer son nom, mais son image adorée se montrait de loin en loin, embellie encore des charmes de l'espérance.

Madame de Felsheim combattait ces douces émotions, dont l'ardeur l'effrayait quelquefois. Pénétrée de la sainteté des devoirs qu'elle s'était imposés, elle voulut les remplir tous avec la plus scrupuleuse exactitude. Assidue auprès du Baron, elle le soignait, elle lui prodiguait ces égards affectueux, qui ne ressemblent pas à l'amour, mais qui sont satisfaisans.

Ses mains préparaient les mixtions, les offraient au malade, et dans ces momens où la nature alarmée sent l'aproche d'une totale dissolution, où tout, jusqu'à l'espoir, s'éteint dans le cœur de l'homme, madame de Felsheim employait cette éloquence douce, ces motifs de consolation qui ne persuadent pas toujours mais qu'on aime toujours à entendre. Son époux l'écoutait et ne répondait rien. Il la regardait d'un air attendri qui voulait dire : Elle me plaint, que peut-elle de plus?

Brandt, qui avait passé trente ans avec le Baron, et qui avait partagé ses dangers, ses succès, ses faiblesses ; Brandt, qui était né avec un cœur excellent, mais abandonné aux seules impulsions de la nature ; Brandt abattu, pâle, égaré, parcourait toutes les chambres du château, et, partout où il était seul, il s'arrêtait, et ouvrait deux sources de larmes qui

ne tarissaient plus. Sa poitrine se gonflait, ses sanglots le suffoquaient, et s'il entendait quelque bruit, il fuyait, il portait plus loin les accens de sa douleur. Il se fût cru déshonoré, s'il en eût eu des témoins. Brave garçon, tu ne sais que combattre, vaincre, tu ignores que la sensibilité est le plus précieux des dons, et que, s'il existe un dieu, l'homme sensible est sa vivante image !

Une semaine était écoulée, et le malade s'éteignait de minute en minute. Madame de Felsheim et Crettle ne le quittaient pas de jour; Brandt les remplaçait la nuit. Il se présenta à l'heure ordinaire, la Baronne refusa de s'éloigner, et voulut renvoyer Brandt. « Je ne le quitterai pas plus que » vous, dit-il; j'ai vécu avec lui, je » l'aiderai à mourir. » Et il était debout les mains jointes et serrées, l'oeil fixé sur le Baron, qui souleva péniblement la paupière; et lui dit d'une voix éteinte:

« Mon ami, viens m'embrasser pour la » dernière fois. » Brandt tombe à genoux à côté du lit mortuaire, il saisit un bras privé de sentiment, et le couvre de baisers ; la main qu'il presse ne répond pas à la sienne : il se relève, ses lèvres s'impriment, s'attachent à celles du Baron. Il semblait vouloir l'animer de sa vie, lui communiquer tout son être.

« C'est assez, lui dit monsieur » de Felsheim, fais approcher mon » épouse. » La Baronne, naturellement sensible, étendue dans une chaise longue, regardait, écoutait, autant que sa propre émotion pouvait le lui permettre. Brandt la balance dans le cœur du Baron, et elle n'en est pas offensée ; elle est l'épouse d'une nuit, Brandt fut l'homme de toute sa vie. Elle se lève, elle s'approche. « Madame, lui dit son » époux, j'ai abusé de votre infor» tune, j'ai forcé le don de votre main; » me le pardonnez-vous ? »

Des larmes seules répondirent. « J'ai
» du moins la consolation d'avoir
» assuré votre fortune. Si quelque
» chose de moi doit survivre à moi-
» même, si vous êtes mère, parlez
» quelquefois à votre enfant d'un père
» qui n'aura pas le bonheur de le pres-
» ser dans ses bras. Donnez-lui vos
» vertus, vos qualités aimables..... Je
» vous laisse Brandt; acquittez-moi
» envers lui..... Adieu, madame... je....
» je.... » La mort a frappé.

Monsieur Heidelberg et Gretle éloignent madame de Felsheim de ces restes inanimés, Brandt les contemple avec avidité, il soulève cette tête livide, il la caresse, il lui parle: les heures s'écoulent, et il ne peut s'en détacher. Le ministre du culte se présente; il va déposer Ferdinand xv dans la sépulture de ses ancêtres. Brandt tire son sabre, détache la lèvre supérieure, et l'élevant au bout du bras: « La voilà, » dit-il, cette moustache dont le seul

» aspect faisait trembler nos ennemis,
» la voilà cette moustache victorieuse
» à Hochsted, à Ramillies, à Malplaquet;
» cette moustache et moi, nous sommes
» inséparables. » Il la baise respectueusement, la porte à son coeur, la serre sous sa chemise, et sort à pas lents, la tête baissée sur sa poitrine, et dans un morne silence.

Brandt avait oublié le faste, dont il s'occupait essentiellement aux cérémonies ordinaires; le convoi fut simple, mais le cercueil fut arrosé des larmes de l'amitié, hommage pur et vrai, que peu de morts obtiennent, et qu'on remplace aujourd'hui par une pompe stérile, insignifiante, et qui ne prouve que l'opulence des héritiers.

Il y avait trois jours que madame de Felsheim avait rendu les derniers devoirs à son mari; Crettle lui annonça un homme de connaissance: c'était le jardinier dépositaire fidèle

des secrets de son cœur. Il tenait la lettre, qu'il présenta d'un air timide, et qu'on reçut avec plus d'embarras encore. On sentait ce qu'on devait aux bienséances, mais pouvait-on ne pas écouter son cœur? La lettre était décente, et conforme aux circonstances. Le mot *amour* ne s'y trouvait pas; mais tout y était âme, sentiment, ivresse. Madame de Felsheim ne savait si elle devait s'en applaudir ou s'en plaindre. « Il n'est » plus, dit-elle après un moment de » réflexions. J'honore sa cendre; mais » ne dois-je rien à celui?... » Elle écrivit à son tour. Elle voulut être réservée, elle ne sut qu'être tendre.

On pense bien que le jardinier ne s'en tint pas à ce premier message; on se doute bien qu'on ne le renvoyait pas sans réponse. Art heureux, qui trompe les ennuis de l'absence, pourquoi le nom de ton auteur n'est-il point parvenu jusqu'à nous? La re-

connaissance et l'amour lui élèveraient des autels.

Madame de Felsheim pensa enfin à mettre ordre à ses affaires. Brandt pouvait seul la guider dans ce chaos. Point d'économie, point d'ordre; les produits mangés par anticipation; un château délabré, sans meubles, sans linge; des gardes et des pages inutiles au seigneur et à charge à ses vassaux. Madame de Felsheim songea qu'il fallait réformer d'abord sa maison militaire. Brandt y tenait infiniment, mais la Baronne lui dit d'un air si doux qu'elle lui saurait gré de sa complaisance, qu'il fut mettre lui-même sa garnison à la porte. Ces vauriens furent congédiés avec leur habit et dix florins par tête. Le nombre des commensaux se borna donc à la vieille cuisinière, à Grettle, qui continua son service près de madame, et à Brandt, dont elle fit son factotum.

On fit venir un architecte de Lunébourg. Après une visite exacte de

toutes les parties du château, il fut reconnu que, grâce à la négligence des propriétaires, depuis Witikind jusqu'à Ferdinand XV, il fallait sacrifier en réparations cinq ou six années de revenu. L'architecte leva la difficulté en proposant de démolir le château. La proposition effraya d'abord; mais l'architecte ajouta qu'avec le produit du plomb, du fer et des autres matériaux, il se chargeait de bâtir une maison agréable, saine et commode: ce qui ne pourrait servir à rien, comblerait les fossés et la mare. La cour deviendrait un parterre varié qu'ombrageraient ici l'odorant tilleul, là, des touffes de lilas, d'aubépine et de seringat. L'esplanade serait remise dans son premier état; des légumes, des arbres fruitiers en rendraient l'aspect riant, et le rapport en serait utile. Monsieur Heidelberg, expert et laborieux, se chargerait exclusivement de la culture, Brandt d'arroser; Crettlo de faire des

bouquets à madame. Ce projet accepté, le plan de la maison tracé et arrêté, les accessoires réglés, on ne s'occupa plus que de l'exécution. Il fallait que madame de Felsheim choisît un domicile, au moins pour un an. Elle paraissait embarrassée sur le choix; elle ne l'était que sur la manière d'annoncer celui qu'elle avait fait. On lui nommait Lunebourg, Battesen, Harborg; Lunebourg était trop dispendieux, Harborg malsain, Battesen si triste! Crettle en pinçant la bouche, laissa échappé *Blekède*; Blekède convenait à tous égards. La ville était gaie, les fortune modérées, les habitans affables; d'ailleurs monsieur Heidelberg y avait ses connaissances, il serait bien aise de les revoir, et on était flatté de faire quelque chose qui lui fût agréable. Il rappela la scène que Braudt avait eue avec le commandant, et les suites désagréables et même funestes que l'im-

pétueux hussard pouvait y donner. Déjà Brandt enfonçait son bonnet sur ses yeux, et caressait de la main la poignée de son sabre. Madame de Felsheim se tourna vers lui, et dit avec un sourire enchanteur : « Mon père vous prie de ménager » le commandant, de lui marquer » même des égards. Promettez-le-» moi, mon cher Brandt, ou vous » le priverez du plaisir d'embras-» ser ses amis. » Mon cher Brandt! répétait le hussard, que flattait la douceur de ces paroles, que désarmait le charme du sourire! Il promit, il jura par les charmes de madame, et on partit pour Blekède.

Le premier deuil était passé, et on craignait encore de se livrer à ces idées délicieuses qu'on ne saurait éloigner, mais qu'on a la cruauté de combattre. Cependant en approchant de cette ville, berceau des plus douces affections, on cherchait, on

démêlait les toits des différentes maisons où on s'était vu, où on s'était parlé, où on allait se voir et se parler encore; on pouvait faire et recevoir des visites. On ne se chercherait pas, sans doute; mais on se rencontrerait chez madame la comtesse, chez madame la baronne. On n'y parlerait que de choses indifférentes; mais on s'entend si bien; même en parlant une langue étrangère! Et puis un vêtement qu'on touche par hasard; un pied qui en rencontre un autre; une fleur qu'on a respirée, et qu'on laisse tomber; un gant qu'on oublie; un coup-d'œil rapide comme l'éclair, que la pensée, plus prompte encore, saisit, entend, apprécie; combien ces adorables niaiseries ressemblent au bonheur! il faut vraiment aimer pour sentir ce qu'elles valent. Heureux, trop heureux lecteur, si tu les as connues à l'aurore de ta vie!

En entrant dans la ville, le sang

coula avec plus de rapidité, le cœur battit avec plus de force, le contentement se peignit dans tous les traits. On respirait le même air, on allait habiter la même enceinte; que ce voyage était différent du premier.

On n'avait pas de maison à Blekède, il fallut descendre à l'auberge. Il y en avait deux où s'arrêtaient les gens d'une certaine façon, l'Aigle-noir et le Grand-Monarque. Vis-à-vis l'hôtel de l'Aigle-noir demeurait la mère d'un certain officier.......... On eût été aussi bien au Grand-Monarque; mais on préféra l'Aigle-noir.

Il n'y restait que deux appartemens dont on pût disposer. L'un très-beau, sur la cour, l'autre, très-petit et assez mesquinement meublé, qui donnait sur la rue; on prit ce dernier; une veuve de dix-neuf ans, qui veut rétablir l'ordre dans ses affaires, doit avoir des vues économiques.

L'arrivée de madame de Felsheim fut bientôt la nouvelle de Blekède. Dès le lendemain elle eut chez elle de vrais amis, enchantés de la retrouver, et des curieux qui grillaient de voir comment lui allait le deuil. Elle reçut les uns avec l'abandon de l'amitié, et les autres avec cette froide aisance qui veut dire: Si j'avais moins d'usage, je vous prierais de rester chez vous.

Un seul homme, le seul qu'on attendît, le seul qu'on pût désirer, ne s'était pas présenté encore. La porte s'était ouverte cent fois, cent fois on s'était tourné vers cette porte, cent fois on avait fait la mine à celui qui entrait, quelqu'aimable qu'il pût être d'ailleurs. Quoi que vous en disiez, mesdames, il n'est qu'un homme vraiment intéressant pour vous : c'est celui que vous attendez.

Madame Werner parut enfin, introduite par son fils. Madame de

Felsheim courut au-devant d'elle, et l'embrassa..... Elle l'embrassa !........ Était-ce bien elle qu'elle embrassait? Werner salua profondément, et on lui répondit par une grave révérence. On ne se disait pas un mot: deux de ces coups-d'œil dont je parlais tout à l'heure, partirent à la fois, et trompèrent l'attention maligne des observateurs. Les gens froids ne savent rien saisir.

On proposa des parties. Monsieur Heidelbeg fit apporter des cartes, et en un instant tout le monde fut occupé, à l'exception pourtant de madame de Felsheim, qui fut prise tout-à-coup d'un violent mal de tête, et de monsieur Werner qui ne jouait jamais. On se trouva donc en tête-à-tête au milieu d'une assemblée nombreuse; on put se parler enfin, et on n'était pas observé : l'intérêt était le dieu du moment.

S'être cru séparés sans retour, se trouver réunis par un de ces coups

impossibles à prévoir, pouvoir se dire tout ce qu'on pense, et pouvoir penser d'après son cœur, quel moment pour Werner! Réparer envers un homme charmant les torts de la fortune, contribuer à son avancement lui consacrer ses sensations, son être, toute sa vie, quel avenir pour madame de Felsheim! « Vous me rendez ma » Sophie, vous me rétablissez dans » mes droits, lui dit Werner, voilà » les bienfaits inappréciables qui me » pénètrent, qui me transportent : » laissons la fortune, elle n'est rien » pour nous. — Mon ami, avez-vous » oublié ce billet? Le voici; il ne » m'a pas quittée. Lisez : *Voilà tout* » *ce que j'ai pu faire.* Je ferai aussi » tout ce que je pourrai. J'ai encore » les deux pièces d'or, je les ai reçues » sans difficulté, et j'en dois les in- » térêts. L'amour ennoblit tout, et » on ne doit pas rougir de recevoir, » lorsque l'on n'a pas craint d'offrir. »

Que répondre à cela ? Werner prit la main de madame de Felsheim, qui la retira doucement, en lui disant à demi-voix : « Le temps n'est » pas venu : je vous adore ; mais je » n'outragerai pas la mémoire de mon » mari. » Werner fut s'asseoir près d'une table de jeu, madame de Felsheim se mit à l'autre extrémité de la salle, et sans se chercher, sans y penser, ils se trouvèrent l'un à côté de l'autre. Madame de Felsheim entra en conversation réglée avec une dame qui n'était pas sans mérite ; Werner se mit en tiers d'un air sans conséquence, qui en a beaucoup quand il est affecté, et on ne se quitta plus de la soirée.

Depuis quelque temps madame de Felsheim avait remarqué des irrégularités qui lui faisaient présager un nouvel état. De fréquentes indispositions, et des indices certains terminèrent enfin ses doutes. Elle n'éprouva d'abord que ce sentiment na-

turel, mélange touchant d'anxiété et de tendresse, qui attache une mère à l'objet innocent qu'elle n'a pas vu encore, mais dont l'existence la pénètre, et la prépare aux douleurs et aux délices de la maternité. Son cœur se reporta bientôt sur Werner. Elle avait pour lui l'estime la mieux sentie; et elle n'était pas sans une sorte d'inquiétude. S'il refusait son amitié, sa compassion à l'enfant de son amante; si cet enfant lui rappelait qu'un autre... Cependant il était indispensable de l'instruire; ce secret allait cesser d'en être un. Tous les soirs elle voyait Werner, tous les matins elle se proposait de lui confier son état; il paraissait, elle voulait parler, et les mots expiraient sur ses lèvres. Werner, inquiet lui-même des incommodités continuelles qu'éprouvait madame de Felsheim, alarmé d'une espèce de contrainte qu'elle n'avait point l'art de dissimuler, Werner pressa, supplia, arracha cet aveu si

redouté. On l'observait en lui parlant, on cherchait à le pénétrer, on attendait un geste, un regard, un mot, Werner était immobile et froid. Il avait cherché à s'étourdir sur le passé, cet aveu lui en rappelait l'amertume. « Vous ne répondez rien, lui dit enfin » madame de Felsheim. — Vous savez » que je vous adore..... — Mais mon » enfant? — Je reviens à la délicatesse, » à l'équité, à moi-même: votre en» fant sera le mien, j'en jure par » l'honneur. Je l'adopterai, je lui ren» drai son père. — Sois-le.......... ah! » sois-le. Tu le seras, n'est-il pas » vrai, mon ami? » Et ses bras s'en» laçaient dons les siens, et elle le pressait sur son sein. « Le voilà, je vous unis, » dit-elle. Il ne t'a point entendu, mais » j'ai reçu ton serment. »

On pense bien que les amours de Werner et de madame de Felsheim furent bientôt la nouvelle du jour. Que ferait-on dans une petite ville, si

on ne se mêlait des affaires de son voisin? De quoi parlerait-on, si on s'interdisait la médisance? Qui pourrait s'en plaindre! d'ailleurs chacun n'a-t-il point les mêmes moyens de dissipation, et chacun ne les emploie-t-il pas à son tour? Madame de Felsheim opposait sa vertu à la malignité, et tout ce qui l'approchait rentrait dans les bornes du respect. Cependant elle se dégoûta bientôt de la plupart de ceux qu'elle n'avait reçus que par bienséance. Leur caractère tracassier ne s'accordait point avec le sien. Elle se retira insensiblement de la société. Madame Werner et son fils ne la quittaient presque plus. On s'écrivait quand on ne se voyait pas: c'était toujours être ensemble.

Crettle, plus avancée que sa maîtresse, était embarrassée aussi, mais par des raisons toutes différentes. Sa taille rondelette résistait aux efforts d'un double lacet; un coup-d'œil pou-

vait éclairer la baronne, et avec une femme comme elle, il n'y avait point de grâce à espérer. On perdrait une excellente condition; il faudrait quitter le pays, courir les aventures, et on n'en trouve pas toujours d'agréables. On pouvait compter sur le cœur de Brandt, mais sa bourse se vidait assez régulièrement au cabaret, quand il n'était pas utile à l'hôtel: ainsi, point d'épargnes ni de ressources pour Crettle. La pauvre petite pleurait quelquefois en pensant à tout cela, et ses pleurs ne remédiaient à rien.

Si du moins on avait pu s'expliquer, se concerter avec Brandt, on eût trouvé peut-être quelqu'expédient praticable; mais on ne se voyait plus qu'à la dérobée. Madame ne sortait pas de son appartement; Crettle lui tenait compagnie quand elle était seule, et elle avait reçu l'ordre positif de rester quand Werner se présentait. On était trop pure pour redouter les témoins,

et on n'avait pas la présomption de les croire inutiles. Une petite chambre à cheminée tenait à celle de madame de Felsheim, Crettle y avait son lit, mais on n'y arrivait qu'en passant chez madame; ainsi, plus de conférences de nuit: tout cela était désespérant.

Brandt, que cette séparation n'arrangeait pas du tout, imagina un moyen tout simple de soutenir la privation. Il avait rencontré au cabaret le sergent à qui il avait cassé la mâchoire d'un coup de poing, et on avait scellé la paix le verre à la main: c'est assez la manière dont se terminent les querelles entre militaires. Il le chargea d'un billet pour la commandante. Il en avait déchiré trois ou quatre, et il s'arrêta à celui-ci, dont la tournure lui parut tout à fait galante.

« *Madame et tendre amante*,

» Vous m'avez sauvé la vie, ainsi
» ma personne vous appartient. Si
» l'échantillon vous a plu, disposez

» du reste d'aussi bon cœur que je
» vous l'offre, et vous verrez un luron
» qui ne recule jamais.

» Je suis avec un amour respectueux,
» votre sincère amant, Brandt. »

Il n'avait pas instruit son ami le sergent du contenu de la lettre; il se piquait quelquefois de discrétion. Le poulet fut porté directement à son adresse, et rendu au milieu de trente personnes : c'était jour d'assemblée chez le commandant. Madame la commandante rougit, pâlit en lisant; puis, mettant le papier en mille pièces : « C'est cet imbécille, dit-elle à son
» mari, c'est le factotum de madame
» de Felsheim, qui me prie de le re-
» mettre en grâce avec vous. L'imper-
» tinent, qui s'avise de m'écrire! —
» Allons, allons, mignonne; cet homme
» manque d'usage; mais il sent qu'il
» m'a offensé, il se repent, il de-
» mande votre médiation : je ne vois

» pas grand mal à cela. Je reçois ses » excuses ; elles viennent un peu tard ; » mais enfin j'oublie tout, et il peut » compter sur ma protection. »

Le sergent enchanté du succès de sa mission fait une profonde révérence, retourne au cabaret, prend son ami Brandt par la main, et l'entraîne après lui, en protestant qu'il sera bien reçu. Brandt rasait le pavé, en riant dans sa moustache, et comptant fermement sur une aubaine dont il se disposait à tirer parti. Il est introduit dans la salle d'assemblée, et ne sait que penser. Il promène autour de lui des yeux étonnés, et son étonnement redouble, lorsque le commandant lui répète à peu-près ce ce qu'il a dit au sergent. La commandante, qui pénètre son embarras, et qui craint un quiproquo, prend la parole, et loue le style respectueux de son billet. Elle est fâchée de l'avoir déchiré; il eût ajouté aux heureues dispositions de

son mari. Tout cela eût été très-clair pour un autre que Brandt; mais il n'était pas du tout au fait des petites ruses familières aux femmes d'un certain ton. Il fut près de vingt fois d'envoyer à tous les diables le commandant, la commandante, et l'honorable assistance; mais il avait promis de se modérer à madame de Felsheim, et il la respectait trop pour enfreindre sa promesse.

On lui avait tourné le dos, on ne prenait plus garde à lui, et il ne savait encore s'il avancerait, s'il reculerait, s'il devait répondre ou garder le silence. Son ami le tira par l'habit, et il jugea que ce qu'il pouvait faire de mieux, c'était de se retirer. « Quelle » diable de lettre as-tu donc remise, » dit-il au sergent, quand ils furent » dans la rue? — Hé! parbleu, c'est » la tienne. — La mienne. Vas-tu me » faire aussi du galimatias? — Qu'ap» pelles-tu, galimatias? — Sans doute;

» on ne me dit pas un mot qui ait rap-
» port à ce que j'ai écrit. — Qu'as-tu
» donc écrit, voyons? — C'est de l'a-
» mour, puisqu'il faut te le dire. Mais,
» chut. — Tu as osé écrire de l'amour
» à madame la commandante? — Pour-
» quoi pas, puisque j'ai bien osé lui
» en faire. — Et elle l'a souffert!
» — Avec reconnaissance. — Je devine
» à présent son intention. — Conte-
» moi cela. — Elle t'aime cette fem-
» me-là.... — Elle serait bien dégoûtée.
» — Et elle a conté un fagot à son
» mari. — Pour tromper l'espion?
» — C'est ça, mon ami, c'est ça. — Pas
» si bête, pas si bête. »

En effet, ces messieurs étaient à peine rentrés au cabaret, que le vieux domestique parut et se mit de l'écot. Madame la commandante se rappelait les derniers mots de la galante épître. Elle était curieuse de revoir le luron qui ne reculait jamais. Cependant la roture de Brandt renouvelait ses scru-

pules, et elle était si délicate ! Comment concilier sa noblesse et ses plaisirs ? Elle fit les réflexions suivantes, très-satisfaisantes, sans doute: « Si j'é-
» pousais un tel homme, je me désho-
» norerais sans retour. Mais un rotu-
» rier est un être sans conséquence, et
» une bagatelle de tempérament n'est
» point une infidélité. » Ces excellentes raisons la déterminèrent, et le vieil émissaire fut expédié. Brandt fit venir le plat de choucroute, la tranche de fromage, le pot de bière brune, et on soupa amicalement en parlant de la pluie et du beau temps : le sergent gênait le grison. La retraite battit enfin ; l'invalide était de semaine ; il fallut se retirer pour aller faire l'appel « Partons, dit l'obligent valet, en
» frappant sur l'épaule de Brandt,
» partons, on vous attend. Je suis
» prêt, répond le hussard ; en avant,
» pas redoublé, marche. » On arrive au gouvernement, et cette fois Brandt

ne fut point introduit dans la salle d'assemblée : on le déposa à petit bruit et sans lumière dans la chambre de madame, et on tira la porte sur lui. Brandt fit deux ou trois tours sur la pointe du pied pour reconnaître les lieux. Il se heurta d'abord contre une certaine baignoire, qui lui rappela son premier voyage à Blekède; il s'embarrassa les jambes dans les pieds d'une toilette, qu'il faillit renverser sur le plancher; enfin il rencontra le lit qu'il cherchait, il se déshabilla, se coucha et s'endormit, sans plus de façon, en attendant qu'il plût à sa princesse de venir le réveiller.

Le commandant soupait en ville. Mignonne avait jugé qu'il était prudent de l'attendre et de ne se coucher qu'après lui. Il se griserait sans doute, selon sa louable coutume, il dormirait d'un profond sommeil, et on ne serait pas exposé aux distractions : les choses ne s'arrangèrent pas tout-à-fait ainsi.

Mignonne avait mangé à son petit couvert, elle s'était un peu chargé l'estomac ; et elle s'assoupit en digérant, le coeur plein des plus heureuses chimères, et le nez farci de tabac d'Espagne. Elle n'entendit pas ouvrir la porte de la rue, et le commandant, qui, depuis long-temps, n'avait plus rien de commun avec sa femme, monta droit à sa chambre, la tête parfaitement saine, parce qu'il avait soupé à côté d'une dame plus intéressante encore que sa bouteille. En accrochant sa perruque au bras de sa cheminée, en enfonçant son bonnet de velours noir, en passant son manteau de lit, il se rappelait son aimable voisine ; l'imagination s'échauffait, certaine fantaisie, assez fortement caractérisée, tourna enfin au profit de sa femme, et il fut tout bonnement se mettre dans le lit de sa douce moitié.

« Mignonne, dormez-vous, dit le » commandant d'un ton mielleux ? »

Mignonne ne répondait pas. Il veut lui caresser la joue, il avance la main, il rencontre une moustache rude comme une brosse. « Que diable est ceci !
» Mignonne s'est couchée la tête en
» bas ? Remettez-vous, mon cœur,
» remettez-vous ; » et en voulant la remettre, sa main s'arrêta encore sur quelque chose qui n'avait absolument rien de féminin. Cette main réveilla Brandt, qui appliqua au commandant un vigoureux baiser, et qui, cherchant à palper à son tour, rencontra précisément le contraire de ce qu'il attendait. Etonnement, stupéfaction de part et d'autre. Les deux champions, assis sur leur séant, tenaient ferme chacun de leur côté. On s'attendait, on se craignait, on ne soufflait pas. Le commandant se disait : « C'est
» un amant. Je vais le punir par l'en-
» droit sensible. — Brandt se disait :
» C'est peut-être le mari, je vais le
» faire parler ; » et tous deux serrent

et tirent à la fois, tous deux en même temps poussent des cris du diable, et Brandt reconnaît la voix du propriétaire. Il lui saisit le poignet, l'oblige à lâcher prise, l'enlève, le plonge dans la baignoire, jette les matelas par-dessus lui, roule ses habits sous son bras, et enfile l'escalier.

Mignonne, que le bruit a réveillée en sursaut, accourt une lumière à la main; elle rencontre un homme nu, velu comme un ours, la tête enveloppée dans une espèce de turban qu'il s'était fait avec son pantalon, dont les jambes étaient en l'air, et jouaient alternativement comme des cornes de limaçon. Mignonne croit voir le diable, qui vient punir son incontinence; elle tombe évanouie sur les degrés. Brandt les franchit d'un saut, ouvre la porte de la rue, en parcourt trois ou quatre, sans savoir ce qu'il fait, s'arrête sous la colonnade d'une église, se rhabille à la hâte, et rentre à petit bruit à l'hôtel.

Le malheureux commandant se débattait dans le fond de la baignoire. Essayait-il de se dépétrer des matelas? l'eau lui entrait en abondance dans la bouche. Essayait-il d'élever sa tête au-dessus de l'eau? les matelas, pressés sur ses lèvres, ne lui permettaient pas de respirer: il n'avait que le choix du genre de suffocation. Heureusement un effort violent jeta la baignoire sur le côté. L'eau, les matelas roulent par la chambre, et le commandant se retrouve au grand air. Il se remet un moment, il se lève, il appelle son domestique, qui avait entendu tout ce vacarme, et qui faisait semblant de dormir, et pour cause. Le commandant descend pour prendre ses armes; il trouve mignonne qui reprenait ses sens, et qui était plus morte que vive. « Corbleu! madame, m'expliquerez-vous, » dit-il, ce que tout ceci signifie? — » C'est le diable, mon ami, c'est le diable. — Il n'y a point de diable, ma-

» dame, c'était un homme, et au grand
» complet. — C'est donc un voleur? —
» Vous vous moquez de moi. Je l'ai
» trouvé dans votre lit, dormant d'un
» profond sommeil. — Vous verrez que
» ce téméraire cherchait à me sur-
» prendre. — Non, Madame, on ne
» s'endort dans le lit d'une femme
» que lorsqu'on est parfaitement d'ac-
» cord avec elle. — Ah! mon ami,
» comme vous me traitez, moi qui ai
» toujours été un modele de tendresse
» et de fidélité. Si j'avais été d'intelli-
» gence avec cet homme, ma porte
» n'aurait-elle pas été fermée? n'au-
» rais-je pas veillé le moment où vous
» êtes entré, où vous avez monté à
» votre chambre? Vous aurais-je quitté
» sans m'être assurée que vous repo-
» siez? Hélas! je reposais moi-même
» en vous attendant dans la salle à
» manger. Je vous voyais dans mon
» sommeil, doux, tendre, empressé,
» comme au temps de nos premières

» amours, comme vous l'êtes encore
» quelquefois. Moi.....Vous tromper!
» moi!.... Vous avez pu le penser!....
» vous avez pu me le dire!.... Jamais
» je n'oublierai cet outrage. »

Dès le commencement du dialogue, Mignonne faisait des efforts incroyables pour pleurer; rien n'est persuatif comme cela. Les larmes vinrent à la fin. Elles furent bientôt assaisonnées d'un gonflement de poitrine, accompagnées de sanglots, de cris, de gestes supplians, furieux, et de tous les petits agrémens dont les femmes tirent tant de parti, quand elles ont affaire à un benêt. Celui-ci, ému, touché, attendri, reconnut, avoua ses torts, et en sollicita le pardon; c'est là qu'on l'attendait. Ce fut alors que la vertu indignée parla son langage échafaudé, qu'elle éclata en plaintes, en reproches, en menaces. Le mari, confondu, humilié, pria, supplia, conjura. Il embrassa les genoux de Mignonne, les

mouilla à son tour de ses larmes. Mignonne enfin se laissa désarmer. Elle présenta la main en signe de réconciliation, et dit du ton le plus imposant qu'elle put prendre : « Qu'il ne vous » arrive jamais, Monsieur, de soupçonner une femme comme moi. »

Brandt s'était enfermé dans son petit cabinet, situé précisément sous le toit de l'hôtel. Il se promenait en long et en large, en pensant aux événemens de la nuit, qui lui paraissaient inexplicables. Il regrettait sa commandante, dont il n'était pas fort épris, et qui n'était pas fort aimable ; mais enfin c'était une femme, Brandt les aimait beaucoup, et en rencontrait peu qui ne lui parussent dignes de son attention.

Mais quand il pensait à sa petite Cretchle, qu'il aimait véritablement, et qui valait vingt commandantes, il se reprochait d'avoir pris, pour la trahir, plus de peines qu'il n'en eût fallu pour

pénétrer jusqu'à elle. Il sentait que madame de Felsheim, qui n'avait aucun soupçon, ne pouvait être difficile à tromper; mais se résoudre à tromper madame de Felsheim.

Cependant ses espérances du soir même, une longue privation, un retour de tendresse pour Grettle, tout animait, enflammait Brandt; sa vue se troublait, ses scrupules s'éteignaient, son respect pour madame n'était plus écouté, et, cette barrière franchie, rien ne pouvait l'arrêter. Une nuit d'ailleurs est bientôt passée; on n'y retournerait pas tous les jours. Il ne s'agissait plus que de savoir comment on arriverait. Traverser l'appartement de madame eût été d'une insolence, d'un danger..... comment diable faire?

Pendant que Brandt roulait dans sa tête mille projets inexécutables, l'horloge frappa deux coups. On avait devant soi quatre heures de ténèbres en-

core, et en quatre heures, un homme comme Brandt fait bien de la besogne. Il avait ouvert sa fenêtre. A l'aide d'un clair de lune, il considérait toutes les parties de l'hôtel, il mesurait de l'œil la hauteur des croisées, lorsqu'une idée sublime le frappa, il la saisit avec empressement.

Il descend dans la cour, détache la corde du puits, et remonte dans son cabinet. Il se déshabille, fait des nœuds à la corde de distance en distance, la roule autour de lui, sort par sa lucarne, monte sur le toit, et marche d'un pas ferme et assuré jusqu'à la cheminée de Crettle. Une barre de fer en liait les parties dans le haut, et c'est là qu'il attache sa corde. Il la déroule doucement dans le tuyau, et se dispose à descendre, comptant bien retourner par la même route avant le lever du soleil.

Combien les desseins de l'homme sont incertains! A quel point son repos,

son bonheur, sa vie, sont subordonnés aux circonstances ou à la providence, ce qui est à peu près la même chose! Brandt ignorait un petit événement qui venait de se passer dans la chambre de Crettle, et qui allait furieusement déranger ses projets.

Vers minuit la petite Bavaroise avait senti certaines douleurs très-aiguës, et qui n'étaient pas équivoques. Bientôt elles devinrent plus fréquentes, plus fortes, et à une heure elles étaient intolérables. Crettle tremblait qu'il lui échappât un cri; elle mordait sa couverture, elle attendait, elle espérait un prochain dénouement, et elle se berçait encore de l'espoir de le dérober à sa maîtresse. Madame de Felsheim fut réveillée par quelques plaintes qu'on ne put entièrement étouffer. Elle écoute; elle s'inquiète; elle passe une robe et entre dans la chambre de Crettle. La pauvre petite étendit vers elle ses bras supplians, et lui avoua

en pleurant sa faute et ses suites funestes. Madame de Felsheim avait cette vertu douce, aimante, qui s'interdit jusqu'à l'apparence d'une faiblesse, mais qui supporte celles des autres. Grettle redoutait sa colère; elle s'attendait au moins à des reproches : madame de Felsheim sentit que le moment n'était pas convenable, et que l'humanité seule devait se faire entendre. Elle lui prodigua ses consolations et ses soins; elle refusa même d'appeler. « Tu te repens, lui dit » elle, je dois te plaindre; tu ne pos» sèdes que ta réputation, je dois te la » conserver. » Elle reçut l'enfant, l'enveloppa dans les linges qu'elle avait préparés pour le sien, et s'assit près du lit de l'accouchée.

Madame de Felsheim ne pouvait pas s'en tenir à de stériles consolations. Elle rêvait aux moyens de faire disparaître l'enfant, de le déposer en lieu sûr, et de pourvoir à son existence,

lorsqu'un bruit sourd se fit entendre dans la cheminée. Elle n'y donna qu'une légère attention : que pouvait-elle avoir à craindre? Brandt, de nœud en nœud, était arrivé à la moitié du chemin. A chaque nœud, sa tête s'exaltait Crettle devenait plus belle, l'aiguillon du désir lui créait des appas: encore quelques nœuds, et Brandt sera dans les bras de sa maîtresse. Nouvelle illusion, qui ne doit pas se réaliser! La corde vieille et fatiguée, cède au poids qui la surcharge, et rompt tout-à-coup. Brandt tombe au milieu du foyer, couvert de suie, le visage, les coudes et les genoux écorchés. Il voit une lumière, il s'étonne, il aperçoit madame de Felsheim. Il s'arrête. C'est la tête de Méduse; Brandt est pétrifié. Cet homme, qui courait au feu avec intrépidité, qui fixait la mort d'un front calme et serein, cet homme tremble devant une femme innocente et timide. Il est

immobile, les genoux ployés en avant, les mains jointes, la tête baissée. O vertu! quel est ton ascendant!

Jeunes filles qui me lisez à la dérobée, qui ne cherchez dans ce livre que les vices qui vous sont familiers, foulez aux pieds l'épine, élevez-vous à la hauteur de la rose; que son éclat et sa fraîcheur vous rappellent ce que vous fûtes et ce que vous pouvez être encore. La main trompeuse du plaisir a mis un bandeau sur vos yeux; l'abandon, le mépris marchent sur ses pas, et la misère vous attend, assise sur votre cercueil!

Madame de Felsheim n'avait pu se défendre d'un mouvement de frayeur. Elle regarda Crettle, dont l'air calme la rassura et l'instruisit à la fois. Son œil se porta sur le coupable, qui se courbait devant elle, et qu'elle reconnut aussitôt. Elle reprit cette dignité imposante à laquelle on ne résistait pas, et, s'adressant à Brandt:

« Vous avez séduit cette infortunée,
» dit-elle ; vous serez époux et père,
» ou vous sortirez de chez moi. Je
» vous laisse la nuit pour réfléchir :
» retirez-vous. — Je ferai tout ce qu'il
» vous plaira, madame la baronne.
» J'aime Crettle de tout mon cœur ;
» mais j'épouserais une gargousse, si
» vous me la proposiez. » Le moyen
de ne pas rire? Madame de Felsheim
se retira dans sa chambre, et Brandt
prit l'enfant des mains de sa mère.
Il le pressait dans ses bras, le regardait, le baisait, le rendait à sa mère,
le reprenait pour le baiser encore. Il
l'approchait de la lumière, il cherchait, il croyait démêler ses propres
traits, il était ému, attendri, il riait
et pleurait tout ensemble. « Oui, par
» la mort, je suis ton père! s'écria-
» t-il tout-à-coup, et je te voue au
» prince Eugène. Tiens, Crettle, donne-lui
» sa bouteille, guéris promptement,
» et sois madame Brandt,

» puisque la nature, mon cœur et ta » maîtresse le veulent ainsi. » Il traversa bien doucement la chambre de madame, qui feignit de ne rien entendre; il descendit dans la cour, se débarbouilla dans l'abreuvoir, et fut se mettre au lit.

Le tour heureux que prit cette aventure, contribua beaucoup au rétablissement de madame Brandt. Dès le sixième jour elle était sur pied. L'entrée de sa chambre avait été interdite à tout le monde; madame de Felsheim avait cessé de se tenir dans la sienne, elle recevait à l'autre extrémité de son appartement, et on fut fort étonné de voir un beau matin les relevailles et le mariage. Les plaisans en riaient. Brandt, les gants blancs à la main et le gros bouquet au côté, conduisait son épousée avec un sérieux imperturbable, sur lequel les rieurs ne pouvait rien. Il regardait les hommes entre deux yeux,

et leur disait en passant : « Avez-vous » des femmes troussées comme elle ? » Hé bien, c'est à moi, ça. » Crettle baissait les yeux, et souriait.

Les nouveaux époux rentrèrent à l'hôtel avec un air de satisfaction qui n'échappa point à madame de Felsheim, et dont elle augura bien pour l'avenir. En effet, Brandt, sans devenir poli, ni galant, perdit de la rudesse de ses manières, il s'enivra moins souvent, et ne se battit plus que lorsqu'on le poussa à bout. A la vérité, Crettle contribua un peu à la réforme. Sa qualité d'épouse lui donnait le droit de remontrance, mais elle était trop fine pour en faire usage. C'est madame de Felsheim qui était chargée de la mercuriale, lorsque Brandt avait fait quelques fredaines ; et la raison était si aimable dans sa bouche, Brandt lui était si sincèrement attaché, qu'il l'écoutait avec docilité, lui promettait de bonne foi de se

corriger, et tenait parole autant qu'il lui était possible.

Le printemps rappelait les officiers à leurs corps; Werner, fidèle à ses devoirs comme à sa maîtresse, se disposait à partir. Son équipage était conforme à sa fortune, et il n'en était pas humilié; son luxe était dans l'amitié de ses camarades et l'estime de ses chefs. On sent bien ce que l'absence allait coûter à des cœurs aussi fortement épris. Ils en ressentaient déjà les douleurs. Plus de gaieté, plus de ces doux épanchemeus qui font le charme de l'amour. On se tenait les mains, on se regardait, on soupirait, on ne se parlait pas; on craignait mutuellement de s'affliger davantage.

La veille du départ, un domestique bien bâti, et habillé à la livrée de Werner, lui présenta deux chevaux hongrois richement harnachés. L'un des deux portait nne ample valise qui renfermait deux uniformes complets,

de beau linge, et un sac de mille florins. *Voilà tout ce que j'ai pu faire*, écrivait madame de Felsheim. Werner accourt chez elle, et tombe à ses pieds. La reconnaissance et l'amour se confondaient et se prêtaient de nouvelles grâces. « Il faut se quitter pour quel» que temps, dit madame de Felsheim; » mais le jour où vous reviendrez sera » celui de notre commun bonheur. » Que cet espoir nous soutienne et » nous console. Pensez quelquefois à » moi. — Ah! sans cesse! — Vous » trouverez des femmes plus aima» bles..... — Impossible. — Aucune ne » vous aimera comme moi...... — Et » ne peut être aimée comme vous. » — Vous m'écrirez... — Tous les jours. » — Je vous répondrai. — Je vous en » conjure. — Forte de votre absence, » je laisserai aller ma plume, je m'a» bandonnerai au charme du senti» ment, il se peindra dans chaque » ligne, à chaque mot. Tu verras à

» découvert ce cœur, qui n'a plus » un battement qui ne réponde au » tien..... Que dis-je, tu l'emportes » avec toi, il te suivra partout. » Werner tenait ses mains, il y attachait ses lèvres, elle lui présenta la joue; c'était le premier baiser de l'amour. L'effet en fut terrible. Un feu dévorant s'alluma dans les veines de Werner, sa raison se troubla, sa tête se perdit, sa main s'égara, un regard de madame de Felsheim le rendit à lui-même. « Si tu m'étais » moins cher, lui dit-elle, je t'ac- » corderais tout; mais je détruirais » ton bonheur en perdant ton es- » time. Je t'impose des privations » que je partage avec toi. Ta délica- » tesse te les fait supporter, je te » dédommagerai un jour. Termi- » nons un entretien qui devient dan- » gereux. Va, pars, et que l'hon- » neur et ta Sophie te soient toujours » présens. »

Il partit. L'image de madame de Felsheim le suivit à Koenisberg. Au milieu des plaisirs d'une grande ville, il était seul avec son amour. Il passait à écrire à peu près tous les momens que n'exigeait pas le devoir. Il lisait les lettres qu'il avait reçues, il les relisait, et croyait les lire pour la première fois. Les femmes aimables de Koenisberg le raillaient quelquefois de son indifférence; c'était lui dire: Soyez heureux. Le bonheur était à Blekède, Werner n'en désirait, n'en concevait pas d'autre.

Madame de Felsheim lui rendait de son côté tout ce qu'il faisait pour elle. Sa mère ne la quitta point, et la conversation ne languissait jamais; on ne parlait que de lui. On répétait sans cesse les mêmes choses, et on les répétait avec un plaisir toujours nouveau. A telle heure il était à cheval, à telle autre il en descendait, fatigué, couvert de pous-

sière, et on n'était pas là pour essuyer son front. On le suivait à son secrétaire, à la parade, à son auberge, et on se trompait rarement.

Délicieux précurseurs du plaisir, qui peut-être êtes au-dessus du plaisir même ; vous, sur lesquels on passe rapidement, et qui devriez durer des années, pourquoi l'homme n'entend-il pas ses vrais intérêts? pourquoi désire-t-il ce qui détruit la plus touchante illusion ? Combien il est doux d'espérer ! combien les demi-faveurs ont de charmes ! qu'il est affreux, le vide qui suit la jouissance !

Rassure-toi, lecteur, mes amans ne sont pas des amans vulgaires. Madame de Felsheim et Werner puiseront dans la jouissance même un nouvel aliment pour l'amour. C'est la satiété qui le tue : les cœurs vierges ne la connaissent point.

Jeunes gens, qui avez devancé la



nature, qui abusez de ses bienfaits, qui vous préparez une vieillesse prématurée et douloureuse, je vous parle une langue étrangère. Vous ne connaissez que des femmes perdues, et vous les jugez toutes par celles à qui vous vous prostituez. Il en est qui rougissent à votre seul aspect, et qui lisent votre turpitude sur vos joues flétries et décolorées.

Il arriva enfin ce moment où la nature aveugle brise les barrières qu'elle-même s'est opposées. Madame de Felsheim va partager ses affections entre Werner et l'innocente créature à qui la contrainte donna l'être. Tous deux lui seront également chers, et tous deux seront aimés avec idôlatrie. Le cœur d'une femme sensible est un foyer qui s'étend, qui se multiplie avec les objets de sa tendresse; c'est une source inépuisable.

Madame Werner était à son che-

vet ; Crettle lui rendait les soins qu'elle en avait reçus; Brandt, attentif, inquiet, attendait dans l'antichambre. Un faible cri se fait entendre : le Baron de Felsheim vient de renaître, et sa veuve a oublié ses douleurs.

Le nouveau-né fut présenté au baptême par monsieur Heidelberg et madame Werner. On le nomma Ferdinand, par égard pour la mémémoire de son père : on y joignit le nom de Charles; c'était celui de Werner. Après deux heures de repos, madame de Felsheim voulut lui écrire. Le petit Charles sur ses genoux, la tête soutenue sur une pile d'oreillers, elle prit la plume, et traça ces mots d'une main mal assurée : « Mon ami, tu es père; rappelle-toi » tes sermens. »

Ce jour fut un jour de fête. Madame de Felsheim jouissait, son père était plus jeune de dix ans, madame

Werner partageait leur innocente joie, Brandt et Crettle se mêlaient à la conversation, et l'égayaient par leurs saillies. Tout se pressaient autour du lit, et madame de Felsheim recevait avec une égale satisfaction les marques de leur tendresse. On soupa à la même table, les distinctions furent oubliées, et on gagna en plaisir ce qu'on perdait en chimères.

Fin de la première partie.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans la première partie.

LES BARONS DE FELSHEIM,

HISTOIRE ALLEMANDE

QUI N'EST PAS TIRÉE DE L'ALLEMAND ;

PAR PIGAULT LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

NOUVELLE ÉDITION.

Si la volupté est dangereuse, des plaisanteries ne l'inspirent jamais.

VOLTAIRE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,

derrière le Théâtre-Français, n. 51.

1818.

LES BARONS
DE FELSHEIM.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE V.

Guerre entre l'Empereur et la Porte. Bataille de Petterwaradin. Événement prévu.

MADAME de Felsheim était rétablie, ses traits étaient plus prononcés, et le coloris de la santé animait la physionomie la plus touchante : on n'en doit pas être étonné. Elle n'avait éprouvé aucun des accidens qui punissent ces femmes qui craignent d'être mères ; elle avait voulu l'être tout-à-fait ;

elle nourissait son enfant. Crettle apportait son Joseph auprès du petit Charles. Tous deux, affranchis des ligatures qui tourmentent les faibles enfans de nos villes, se roulaient, s'étendaient sur un tapis, et les mères attentives souriaient à leurs mouvemens, et suivaient le développement sensible de leurs membres.

Cependant la nature, souvent bizarre, condamna madame de Felsheim à une privation bien dure pour un cœur comme le sien. Cette liqueur précieuse, notre premier aliment, lui manqua tout-à-coup; son enfant pressait de ses petites mains ces sources si promptement épuisées; il pleurait sur des formes stériles dessinées par l'amour. Crettle, au contraire, avait une surabondance qui eût consolé toute autre femme que madame de Felsheim : elle ressentit une douleur amère la première fois que Charles suça un lait étranger. Il semblait adopter une

autre mère ; c'était à elle qu'il riait ; c'était pour elle que s'ouvraient ses bras ; il repoussait celle qui lui avait donné l'être. Le temps est le médecin de l'âme. Madame de Felsheim s'accoutuma insensiblement à un tableau qui lui avait tiré des larmes : bientôt elle regarda avec une sorte de plaisir les deux petits, pendus au sein de Crettle, et paraissant se disputer ce qu'on leur prodiguait également. L'embonpoint, l'accroissement rapide de Charles dissipèrent enfin ses inquiétudes, et ne lui laissèrent que le souvenir de ses regrets.

Il fallait voir Brandt, oubliant ses campagnes, et courant les remparts de Blekède, Joseph sur un bras, et Charles sur l'autre. Il les sautait en chantant ses romances ; il leur parlait, il répondait pour eux ; il appelait les passans, leur montrait ses bambins, les approchait, les comparait, et, bon gré, malgré, il fallait convenir que

Joseph était le plus grand, le plus fort et le plus beau : il aimait pourtant Charles de tout son cœur.

On était à la mi-juin : encore quelques mois, et madame de Felsheim comblera les vœux de l'homme le plus aimable et le plus aimé. Ils comptaient les jours, les heures, les minutes, mais ils jouissaient d'avance d'une félicité si long-temps attendue et si bien méritée. Un événement imprévu ramena les alarmes : la gazette de *Lawembourg* annonça à la Basse-Saxe les premières hostilités entre l'Empire et la Porte.

Le Turc aurait pu attaquer l'empereur avec avantage pendant la longue guerre de 1701 ; il avait, selon sa coutume, attendu que la paix fût consolidée dans les États chrétiens, pour entrer dans le Péloponèse. Cette province était restée aux Vénitiens par le traité de Carlowitz, et l'empereur, garant du traité, fut obligé de se dé-

clarer contre la sublime Porte, qui est sublime comme l'empereur d'Allemagne est un César, comme l'électeur de Hanovre est roi de France, comme l'esprit évangélique dirige les inquisiteurs, comme les nouveaux riches sont aimables, comme les nouveaux parvenus sont intègres, comme les femmes sont fidèles, comme les hommes sont délicats, comme un comédien est modeste, comme un journaliste est savant; et cætera, et cætera, et cent pages d'et cætera.

La nouvelle de cette rupture était assez indifférente pour madame de Felsheim; Werner était au service de Prusse, et sa lettre du jour était dans le genre ordinaire: *Amour et espoir;* c'est avec ces deux mots qu'on avait rempli des rames de papier: la lettre du lendemain porta la mort dans le cœur de madame de Felsheim.

Les Romains avaient donné des couronnes, et les papes, véritables suc-

cesseurs des Césars, faisaient, par la force de l'opinion, ce qu'avaient fait les Romains par la force des armes. L'empereur d'Allemagne, possesseur d'une province de l'empire Romain, se permet aussi, je ne sais trop pourquoi, de singer les Titus, les Antonins, dont je lui souhaite les vertus, et donne aussi des couronnes, quand on veut bien les tenir de lui. La Prusse ducale venait d'être érigée en royaume; formalité ridicule ou inutile, selon que le nouveau potentat est fort ou faible. Les investitures durables et solides, sont celles que donne le canon; c'est lui qui élève et détruit les empires; et l'électeur de Brandebourg était assez puissant pour se mettre la couronne sur la tête, sans que personne s'avisât de le trouver mauvais. Quoi qu'il en soit, Frédéric-Guillaume jugea à propos d'être reconnaissant; il donna à l'empereur l'élite de ses troupes : entr'autres corps, ses cui-

rassiers reçurent l'ordre de joindre l'armée du prince Eugène, en Hongrie.

Werner, officier, ne redoutait pas les hasards de la guerre; il avait fait, en entrant au service, le sacrifice de sa vie. Il s'était familiarisé avec cette idée, et il lui devait ce courage froid et réfléchi, qui laisse au jugement toute sa liberté, et qui conduit seul aux grades supérieurs. Werner amant était au désespoir. L'avenir, qui menaçait madame de Felsheim, s'offrait à lui sous un aspect effrayant. Elle avait tant souffert par l'amour, et le dernier coup allait la frapper, peut-être. Les morts ne regrettent rien; les peines sont pour ceux qui leur survivent. Ces réflexions accablaient Werner; elles étouffaient en lui cette soif de la gloire, présage certain des grandes actions.

Madame de Felsheim souffrait bien davantage. Elle n'avait rien qui pût la distraire de son amour, c'était son

unique occupation ; tout ce qui n'était pas sentiment, lui était devenu étranger : depuis long-temps elle trouvait tout dans son cœur, et ce cœur était déchiré. Tantôt elle se représentait Werner enfonçant des bataillons ; tantôt elle le voyait au milieu d'une forêt de baïonnettes, prêt à succomber sous le nombre. La mort seule occupait sa pensée ; son voile funèbre s'étendait sur tous les objets qui frappaient ses yeux. Son sang se glaçait, elle restait sans mouvement, et elle revenait à elle pour éprouver de nouvelles angoisses. Son sommeil était pénible, interrompu ; des songes affreux la réveillaient en sursaut, fatiguée et couverte d'une sueur froide. Elle s'habillait à la hâte, envoyait chercher des chevaux, voulait partir pour la Hongrie, et ce projet était à peine conçu, qu'il était abandonné. « Moi, disait-
» elle, moi, je traverserais l'Allemagne
» pour chercher un homme qui n'est

» pas mon époux, pour l'arracher à
» son devoir, et le couvrir d'infamie!...
» Non...... non..... » Et elle renvoyait
les chevaux, et elle retombait, noyée
dans les larmes et suffoquée par les
sanglots.

Cet état intolérable dura plusieurs
jours. La nature affaiblie ne pouvait
soutenir long-temps des crises qui se
succédaient sans interruption: il fallait
s'élever au-dessus de ses craintes, ou
en être la victime. Crettle mit Charles
dans ses bras, et elle se rappela qu'elle
avait contracté l'obligation de vivre.
L'amour maternel combattit et surmonta
tout; Charles reprit sa place
dans son cœur. « Qu'il soit toujours
» près de moi, disait-elle, lui seul peut
» me rendre à la raison. »

C'était beaucoup sans doute d'avoir
vaincu la violence de ces premiers
transports, mais comment calmer des
inquiétudes qui obsèdent, qui fatiguent,
et qui se reproduisent sous mille

formes nouvelles? l'incertitude est plus difficile à supporter que le malheur même; celui-ci accable d'abord, mais on se résigne quand l'espoir est éteint; l'autre tourmente sans relâche. Tous les jours on lisait les papiers publics. Une carte sous les yeux, on suivait la marche des armées. On trouvait des raisons qui devaient empêcher la bataille, et aussitôt il s'en présentait d'autres qui la rendaient inévitable. On ne recevait plus de lettres; on ne savait où adresser les siennes, on écrivait cependant, et on n'écrivait rien de ce qu'on pensait, on eût rougi d'exprimer ses alarmes, et c'est d'elles seules qu'on était occupé.

On apprit bientôt que le prince Eugène se disposait à passer le Danube, il n'avait plus que cette barrière qui le séparât du grand-visir. La certitude d'une affaire prochaine réveille les terreurs de madame de Felsheim; elle

retombe dans son premier état. Son imagination se monte, sa tête se trouble, une fièvre ardente la saisit. Le nom de Werner est le seul mot qu'elle prononce, et elle ne cesse de le prononcer; elle s'agite, elle se soulève; elle étend des bras qui frappent l'air en cherchant à repousser les efforts des ennemis; le délire est au comble. On lui parle de Charles, elle écoute; on lui en parle encore, elle le demande; on l'apporte, l'accès se calme, et madame de Felsheim reconnaît monsieur Heidelberg, Crettle et Brandt pleurant autour de son lit. « Corbleu ! » madame, dit le hussard, vous n'êtes » pas raisonnable. J'ai fait dix campa» gnes, et je n'ai pas reçu un coup de » fusil. Pourquoi monsieur Werner » serait-il plus malheureux que moi? » Point de nouvelles, point de nou» velles, répondait-elle d'une voix fai» ble. — Hé bien ! Sarpajeu ! j'irai vous » en chercher. — Toi! — Oui, moi.

» Donnez-moi de l'argent, je prends la
» poste, et je cours à l'armée. Si mon-
» sieur Werner est blessé, je le soigne,
» et je vous expédie un courrier; s'il
» est mort, je viens moi-même vous
» l'annoncer, et si vous vous désolez,
» ce ne sera pas du moins sans raison.
» — Et tu ne me tromperas pas ? — J'en
» suis incapable. — Tu me diras la vé-
» rité, quelque affreuse qu'elle puisse
» être ? — Sans doute, je vous la dirai.
» — Tu me le jures ? — Par l'honneur.
» — Je te crois. Va pars, je sens que
» je serai plus tranquille. »

En effet, Brandt était à peine à cheval, que madame de Felsheim se trouva mieux. Elle connaissait sa loyauté, elle savait d'ailleurs qu'il était incapable de ces officieux détours qu'emploient les gens bien élevés pour annoncer un malheur, qu'avec un peu de pénétration on devine dès le premier mot. Il avait promis d'arriver en soixante heures, dût-il crever dix che-

vaux, et le dixième jour, elle devait recevoir des nouvelles positives. La présence de son père, de madame Werner, celle de Charles, que Grettle tenait près d'elle jour et nuit, et qu'elle lui présentait dès que sa physionomie commençait à s'obscurcir, des calmans administrés à propos, tout contribua à lui faire attendre avec assez de tranquillité le moment qui devait décider de son sort.

Les adieux de Brandt à sa famille n'avaient pas été longs; il ne s'amusait pas à parler, quand il était question d'agir. Armé jusqu'aux dents, ses certificats de service en poche, et de l'or dans sa ceinture, il saute à cheval, et part comme l'éclair. Lunebourg, Wolmerstède, Magdebourg, sont derrière lui avant le coucher du soleil, et le jour le retrouve à Schandaw. Il n'arrêtait pas, il buvait en changeant de chevaux, il mangeait en courant, il payait ses guides comme

un prince, le meilleur bidet de l'écurie était toujours pour lui, et il craignait de ne pas aller assez vite : c'est pour madame de Felsheim qu'il courait.

Il était un peu retardé à l'entrée des villes de guerre, où on examinait sévèrement ses papiers. Il se contentait de jurer entre ses dents; les plus chers intérêts de madame de Felsheim ne devaient pas être compromis; mais il se dédommageait amplement dès qu'il avait dépassé les barrières. Les sacré-ci, les sacré-là s'échappaient avec une énergie qui effrayait sa monture, et précipitait sa marche. Son postillon, d'ailleurs, qui avait des ordres précis, galopait en avant, et Brandt, en arrivant à la première poste, trouvait un cheval tout prêt, sautait dessus, lui mettait les éperons au ventre, et regagnait ainsi le temps perdu.

Il arriva avec la nuit à Marhek,

où il fut contraint de s'arrêter, quoiqu'il ne fût guère qu'à trente lieues de l'armée. On ne court pas quarante-huit heures à bidet, à toute selle, et en pantalon de drap, sans qu'il y paraisse. Brandt s'était fait une ample écorchure à chaque fesse ; il ressentait en outre dans la clavicule et les épaules des douleurs qui ne lui permettaient plus de se tenir à cheval. Il entra dans le premier cabaret, enleva de la crémaillère une chaudronnée de tripes qui cuisaient, fit bouillir de l'huile d'olive, ou à peu près, dans de la lie de vin, et ordonna à la cabaretière, dont le mari était absent, de frotter les parties malades.

Les cabaretières de Marhek sont extrêmement réservées, à ce qu'assurent les voyageurs, et celle-ci fut indignée de la proposition. Brandt insista ; elle se défendit. « Un ducat, » ou des coups de plat de sabre, choisissez, » dit le hussard d'un ton qui

la fit trembler. Le ducat méritait la préférence ; aussi l'obtint-il, et la bonne femme commença un genre d'exercice tout-à-fait nouveau pour elle. Brandt, dans l'état de pure nature, était debout devant un grand feu, et commandait le service en général d'armée. « Plus haut, plus bas, » plus fort, ferme, allez, allez donc ; » et ses ordres étaient exécutés avec la plus admirable précision. Le pansement tirait à sa fin., lorsque le mari rentra. C'était un Allemand renforcé, qui n'entendait pas raison, qui parlait peu, qui gesticulait fort, et qui commença l'explication par un soufflet à poing fermé, qui renversa sa digne épouse. Brandt, toujours galant, riposte à l'éloquence du geste par un coup de pied dans le ventre, qui jeta l'hôtelier le cul dans les tripes, lesquelles bouillotaient encore, et macérèrent cruellement son postérieur et ses environs. La femme pleurait, le

mari criait, Brandt jurait : on ne s'entendait plus.

Les voisins accourent au bruit, la garde arrive sur les pas des voisins, la chambre s'emplit, et le désordre est au comble, à l'aspect de l'homme nu, à la peau rouge : on n'avait encore vu à Marhek que des noirs et des blancs. Pendant que monsieur le sergent impose silence à dix ou douze commères qui parlent à la fois du phénomène, et qui s'écrient à l'unisson, que les hommes rouges sont les enfans gâtés de la nature, Brandt a le temps de reprendre ses habits et ses armes, et il se dispose à la retraite, lorsque le tumulte s'apaise, et qu'on parvient à s'entendre. Mais comment sortir ? la porte est gardée par un peloton de Bavarois qui n'ont pas l'air plaisant, et qu'un seul homme ne peut pas échiner. D'ailleurs, après avoir battu la garde, il fallait sortir de la ville, et on ne sort pas de Marhek comme on le voudrait

bien, lorsque le commandant a les clefs sous le chevet de son lit ; et puis Brandt sentait à merveille qu'une nouvelle escapade arrêterait sa marche, et pour la première fois il se décida à préférer la prudence à la force.

Pendant qu'il faisait ces réflexions, l'hôtelier et sa femme s'expliquaient très-sérieusement avec monsieur le sergent. La femme se plaignait du mari, le mari accusait Brandt. L'une montrait sa joue rouge et enflée ; l'autre exhibait son derrière, dont toute la peau était restée dans son haut-de-chausse. Le sergent prononça que Brandt était le seul coupable, et il s'avança pour lui mettre la main sur le collet. « Pas d'in-
» famie, mon camarade, dit Brandt,
» on ne touche pas un homme comme
» moi. — Ah! tu violentes les femmes,
» et tu grilles les maris ; en prison. — Je
» ne peux pas m'arrêter plus long-
» temps à Marhek. — C'est égal. — Il
» faut que je sois rendu à huit heures

» à l'armée du prince Eugène. — C'est
» égal. — Je cours pour madame de
» Felsheim, la plus belle femme de la
» basse-Saxe..... — C'est égal. — Et
» pour son amant, monsieur Werner,
» le plus joli des officiers prussiens.
» — Monsieur Werner, dis-tu? — Oui,
» monsieur Werner. — Officier aux
» cuirassiers? — Précisément. — Tu
» cours pour monsieur Werner! — Hé
» oui! te dis-je. Retirez-vous, vous
» autres, dit le sergent aux curieux,
» retirez-vous, et au plus vite. »

A l'instant la chambre se vide, Brandt, le sergent, le cabaretier et sa femme restent seuls, et les deux militaires continuent leur conversation.
» A Dieu ne plaise, dit le sergent d'un
» ton pathétique, que je nuise à quel-
» qu'un qui sert monsieur Werner! Je
» lui dois la vie, et je lui donnerais la
» mienne. — Comment cela? — Je ser-
» vais dans les cuirassiers; mon capi-
» taine me détestait, me maltraitait;

» j'ai déserté, j'ai été pris : monsieur
» Werner m'a défendu au conseil de
» guerre. Il a prouvé que ma faute était
» celle de mon capitaine, et on m'a
» renvoyé à ma compagnie. J'ai déserté
» de nouveau, parce que mon capi-
» taine ne s'est pas corrigé, et cette
» fois j'ai été plus heureux. Me voilà
» sergent dans les troupes bavaroises,
» et je suis enchanté de faire quel-
» que chose pour monsieur Werner.
» Va-t-en, et qu'il sache que Hantz
» est à lui à la vie et à la mort. »
L'hôte murmurait entre ses dents ; Brandt l'apaisa avec quelques ducats, et il fut d'assez bonne grâce demander des chevaux à la poste. Les deux braves vidèrent gaîment leur bouteille, ils s'embrassèrent ; Brandt enfourcha son bidet, et le sergent le fit sortir par la poterne, en qualité de volontaire qui se rendait à l'armée du prince Eugène. . .

Il était grand jour lorsque Brandt

arriva à Tolna. Il comptait y trouver l'armée; il n'y restait que des trains d'artillerie et des équipages qu'on embarquait sur le Danube, et qui descendaient à Petterwaradin, où était le prince Eugène. A la vue des charriots, des tentes, des caissons, des pièces de campagne, Brandt sent renaître sa première ardeur. Il détache une barque de pêcheur, et double, à force de rames, la rapidité du courant. Bientôt il devance les bateaux, qui avaient des heures sur lui; déjà il découvre les bataillons répandus dans la plaine; il distingue les deux ponts que le prince a jetés sur le fleuve, il redouble d'efforts, il arrive aux avant-postes. Il s'arrête, montre ses papiers, demande le quartier des cuirassiers prussiens; on le lui indique, il court, il vole, cherche, il trouve Werner, il est dans ses bras.

On conçoit avec quel plaisir Werner revit Brandt, combien il fut touché

de ce que madame de Felsheim, souffrait pour lui. L'infanterie s'approchait des ponts ; et malgré les tentatives que firent les Turcs pour les rompre, elle traversa le fleuve dans la journée. La cavalerie n'était pas prête, et ne passa que la nuit suivante. Werner eut le temps de s'entretenir avec Brandt. Les questions ne finissaient point. On faisait répéter ce qui intéressait le cœur, et le mot le plus simple, le geste le plus ordinaire, tout était intéressant. Assis sur l'affut d'un canon, on ne pensait qu'à madame de Felsheim, on ne voyait qu'elle ; on oubliait la guerre et ses horreurs.

Les dispositions des Impériaux et des Turcs annonçaient une affaire très-chaude. Brandt était ému jusqu'aux larmes, en pensant qu'un homme si aimable, si aimant, si tendrement aimé, serait peut-être le lendemain parmi les morts. Il quitte Werner, sans lui rien dire du dessein

qu'il conçoit, il cherche son capitaine, il s'enrôle, endosse l'uniforme, et revient trouver le jeune lieutenant. « Ah! » mon ami, qu'as-tu fait? lui dit Werner. — Je veux être à la bataille; je » veux y être à vos côtés. Je ne peux » rien contre les boulets et les balles; » mais je peux parer les coups de lance, » vous défendre, vous sauver, et mourir content si je vous conserve à » madame de Felsheim. — Et ta femme » et ton enfant? — Mon lieutenant, je » vous les recommande; mais ne pensons qu'à faire notre devoir comme » de braves gens : nous reviendrons à » l'amour après la victoire. »

Le 4 août 1716, à six heures du matin, les deux armées se trouvèrent en présence. Celle de l'empereur était forte de cent quatre-vingt-sept escadrons et de soixante-deux bataillons.

L'armée d'Achmet III était de cent cinquante mille hommes, dont quarante mille janissaires, et trente mille

spahis. Le reste était composé de Tartares, de Valaques et d'Arnautes. Ils étaient commandés par le grand-visir Hali, homme courageux et intelligent, mais dépourvu d'expérience, et incapable de balancer la fortune du premier général de l'Europe.

Les cuirassiers prussiens étaient à l'aile droite, que le prince avait appuyée contre des hauteurs escarpées. A sept heures la charge sonna. Werner et Brandt s'embrassèrent, et mirent le sabre à la main.

La brigade du prince de Wirtemberg commença l'attaque; elle était de six bataillons. Elle enfonça l'ennemi, et pénétra jusqu'à une batterie, dont elle s'empara. La cavalerie de l'aile gauche chargea avec le même succès, et déjà la victoire semblait se déclarer, lorsque le prince Eugène s'aperçut que son infanterie de la droite était tout-à-fait rompue. Elle avait d'abord repoussé les Turcs avec

une vigueur extraordinare, mais cet avantage ne dura qu'un moment. Le corps entier des janissaires fondit sur elle comme un torrent, et la mit en déroute. Les Turcs, encouragés par ce succès, renversèrent les bataillons les uns sur les autres, et sabrèrent tout ce qui était devant eux. Ce fut alors que les cuirassiers prussiens reçurent l'ordre de charger.

Ce superbe corps s'ébranla, et s'avança au grand trop. Il passa sur le ventre à trois mille Valaques, et tomba sur les janissaires, secondé par des troupes fraîches qu'amenaient le comte de Bonneval, les maréchaux Lankin et Wellenstein. L'ennemi, étonné un moment, se jeta ensuite avec fureur sur ces nouveaux assaillans. On se mêlait, on se battait corps à corps, le carnage était horrible. Brandt méprisait la mort, qui volait autour de lui; il ne pensait qu'à Werner. Deux janissaires l'avaient successivement atta-

qué, et Brandt les avait étendus à ses pieds. Il tournait autour de Werner, il sabrait ce qui l'approchait; c'est la lionne qui défend ses petits.

Werner, humilié du soin qu'on prend de sa vie, pique son cheval, qui l'emporte au milieu d'un gros d'ennemis. Brandt galope sur ses traces, il perce, il arrive au moment où Werner a pris un drapeau, que trente janissaires s'efforcent de reprendre. Brandt frappe sans relâche, et tous ses coups sont mortels. Le cheval de Werner est tué, Brandt le remonte sur le sien; les janissaires font un mouvement; les deux amis sont à cinquante pas l'un de l'autre, et Brandt n'a plus d'espoir que de s'ouvrir un passage le sabre à la la main. Il reçoit deux coups de lance qui le rendent plus terrible encore. Après des efforts incroyables, il croit se réunir à Werner, il se trouve à côté du comte de Bonneval, que les flots des combattans ont coupé de sa co-

lonne, avec environ deux cents hommes de son régiment. Le comte dispose ses gens de manière à ce qu'ils puissent faire face de toutes parts. Brandt se met dans les rangs.

Cette petite troupe se défendit près d'une demi-heure; mais se trouvant réduite à ving-cinq hommes, il fallut penser à la retraite. Tout autre que monsieur de Bonneval n'eût pensé qu'à se rendre; il osa entreprendre de se faire jour, et il y parvint après mille coups reçus et portés. Dix des siens périrent encore; lui-même reçut un coup de lance qui le renversa. Brandt le releva aussitôt, et le comte tua d'un coup d'épée le Turc qui l'avait blessé. Il se retira enfin sur le bord du fleuve où il respira un moment. Il écrivit sur ses tablettes le nom de Brandt, et retourna au feu.

Cependant les succès même des Turcs leur devinrent funestes. Ils ne s'apercevaient pas qu'ils prêtaient le

flanc aux Impériaux, et que ce flanc trop étendu ne pouvait résister au moindre choc. Le prince Eugène profite de cette faute avec son habileté ordinaire; il détache deux mille chevaux de sa gauche, et les fait passer à la droite. Ils chargent en flanc les janissaires, qui avaient enfoncé de tous côtés l'infanterie impériale. Ils sont poussés à leur tour. Cet avantage donne le temps aux bataillons de se reformer et de se remettre en ligne; le corps de réserve s'avance; deux batteries croisées tonnent contre les Turcs; ils sont entre trois feux. S'ils avaient connu l'art de former un bataillon carré, ils auraient pu encore disputer la victoire : ils ne virent d'autre parti que la fuite, et elle devint générale. On les poursuivit la baïonnette et l'épée dans les reins, leur déroute fut complète. Ils abandonnèrent leur artillerie, leurs munitions, leurs tentes, leurs bagages. Cent

soixante-quatre pièces de canon de tout calibre, cent cinquante drapeaux ou étandards, cinq queues de cheval, et trois paires de tymbales, furent les garans de la victoire.

Brandt était rentré dans Peterwaradin, et s'était traîné à l'hôpital, affaibli par la perte de sang qui coulait de ses blessures. L'une était dans le gros de l'épaule, l'autre glissait le long des côtes. Il s'occupait fort peu de lui; il ne pensait qu'à Werner. Il l'avait remis à cheval, mais avait-il échappé aux ennemis qui l'entouraient? Était-il tombé sous leurs coups? Madame de Felsheim avait-elle perdu plus que la vie? On le pansait, il n'y prenait pas garde; le chirurgien lui parlait, il ne répondait point: madame de Felsheim et Werner étaient le but de ses craintes, de ses espérances, de ses affections.

Il demandait à tous les blessés qu'on passait devant son lit, s'ils n'avaient pas vu parmi les morts un officier des

cuirassiers, de cinq pieds six pouces, fait au tour, le teint d'une femme, les yeux bleus, le sourcil noir, et les cheveux blonds. Tous répondaient que non, et il espérait ; mais on ajoutait que le corps des cuirassiers était entièrement détruit, et il se livrait à de nouvelles alarmes. « Pourquoi, s'écriait-» il, suis-je retenu ici par deux mau-» dites écorchures ? Je le chercherais, » je le trouverais. Je me ferais tout » à l'heure couper une jambe pour » savoir ce qu'est devenu ce cher » homme-là. »

Werner avait été tiré de la mêlée, par quelques escadrons de la réserve, qui avaient eu peu de part, à l'action et qui s'en dédommageaient en se portant partout où il y avait du danger. Le général Spléni, qui les commandait aperçut un jeune homme qui se défendait en héros. Il vola à la tête des siens, il dégagea Werner, couvert de sang, de sueur, de poussière, et maî-

tre encore du drapeau qu'il venait de conquérir.

Ce fut alors que la fortune abandonna les Turcs, qu'elle avait favorisés pendant trois heures. Le grand-visir, désespéré de la défaite des janissaires, avait rallié deux mille chevaux de sa garde, avec lesquels il attaqua les Impériaux, qui poussaient les fuyards : son heure était arrivée. Les escadrons de Spléni le rencontrent, se couvrent de gloire en jetant le désordre dans sa troupe, et Werner termina sa journée en lui portant deux coups de sabre, dont il mourut le lendemain à Carlowitz.

Werner fut présenté par le général Spléni au prince Eugène, qui le nomma colonel sur le champ de bataille. Quel moment pour le jeune guerrier. « Je la » reverrai, se disait-il, je la reverrai, » décoré d'un grade qui atteste ma » valeur. Elle sera fière de son amant » comme je le suis de son amour. »

Les comtes de Palsi, de Bonneval, de Falkenstein, les princes de Wirtemberg et tous les généraux se rassemblaient autour du prince Eugène, et le félicitaient de sa victoire. « Je » vous la dois, messieurs, répondit le » prince ; mais nous avons fait assez » pour la gloire, pensons à servir l'hu» manité. Occupons-nous des blessés ; » vous m'indiquerez ensuite les bra» ves qui ont mérité de l'avancement. » Si josais parler, disait à voix basse » le jeune et timide colonel !..... Si je » pouvais le revoir, rien ne manque» rait à mon bonheur. Mon prince, » poursuit le comte de Bonneval, j'ai » fait connaissance aujourd'hui avec » un brave à trois poils. Il se bat com» me un diable, il jure à l'avenant, il » effraie l'ennemi avec ses grimaces, » et il m'a sauvé la vie. Il est assez » grièvement blessé, et je l'ai fait ren» trer à Peterwaradin. Son nom, re» prend le prince Eugène ? — Je crois

» l'avoir sur mes tablettes.......... Préci-
» sément. C'est Brandt qu'il se nom-
» me. Brandt! s'écrie Werner; il n'est
» pas mort!... O mon Dieu, mon Dieu
» je te remercie! Mon prince, permet-
» tez que je donne un moment à l'ami-
» tié. » Et sans attendre de réponse, il pousse son cheval; il entre à Peterwaradin, il parcourt les salles de l'hôpital, en parlant à son ami. Brandt reconnaît sa voix; sa joie l'empêche de répondre, il se soulève, il ouvre ses bras, Werner s'y précipite.

Vous l'avez éprouvé, braves Français, combien il est délicieux ce moment où, après l'action la plus meurtrière, on retrouve on embrasse un ami; un frère d'armes, qu'on ne comptait plus revoir, et auquel on croit n'avoir plus à donner que des larmes. On se regarde, on se touche, on s'interroge: on se répond; on doute encore si ce n'est pas une illusion.

Le premier moment avait été à

l'amitié, et le second appartenait à l'amour : Werner ne pense plus qu'à madame de Felsheim. Elle allait apprendre par la voix publique, et la victoire des Impériaux, et la perte qu'ont éprouvée les cuirassiers prussiens ; il fallait à quelque prix que ce fût, prévenir les gazettes et les lettres particulières ; mais comment faire, Brandt est blessée, Werner ne peut s'éloigner du camp ; on a pris tous les chevaux pour le service de l'artillerie ; il faut remonter le Danube jusqu'à Tolna, et un étranger, guidé par l'intérêt seul, ne mettra point dans sa marche cette célérité qui peut seule rassurer l'amante la plus tendre. « Elle en mourra, disait » Werner. Je vous en réponds, ré» pondait Brandt. — Mais quel moyen » employer ? — Ma foi, je n'en connais » point. Moi, j'en sais un, reprit le » comte de Bonneval, qui cherchait » aussi Brandt, et qui écoutait la con» versation avec le plus vif intérêt. Le

» colonel Werner partira. — Je par-
» tirai, grand Dieu ! — Votre régi-
» ment est à refaire. On en renverra
» les débris en Prusse, et vous ob-
» tiendrez facilement un congé. Quand
» on s'est conduit comme vous, on a
» droit à des égards. — Que je parte
» donc de suite, à l'instant.... Je la
» connais, une heure de retard peut
» lui donner la mort. — Un moment ;
» vous avez acquitté la dette de l'ami-
» tié, j'ai à payer celle de la reconnais-
» sance ; et le comte présenta sa bourse
» à Brandt. — Qu'est-ce que cela, dit le
» hussard ? — C'est de l'or. — Pourquoi
» faire ? — Pour payer le service que
» tu m'as rendu. — Général, on ne
» fait pas de ces choses-là pour de l'ar-
» gent. — Tu auras une compagnie. —
» Je n'en veux pas. — Que veux-tu donc ?
» — Finir mes jours avec madame de
» Felsheim. Si vous la connaissiez
» comme moi, vous la préféreriez à
» tous les grades de l'armée. — Quelle

» est donc cette madame de Felsheim
» que l'on préfère à tout ? Vous la
» reverrez l'un et l'autre. Attendez-
» moi ici ; avant une heure je suis à
» vous. »

Le comte de Bonneval était aussi original à sa manière, que Brandt à la sienne. Il avait quitté le service de France pour passer à celui de l'empereur. Proscrit à Paris, il y revint, s'y maria publiquement, et quelques années après, il alla prendre le turban à Constantinople, où il est mort bacha. Un tel homme devait aimer tout ce qui était extraordinaire. Il retourna près du prince Eugène ; il lui fit un discours si pathétique et si plaisant, il fit un si heureux mélange de l'héroïsme et de l'amour, qu'il obtint ce qu'il voulut. Le prince donna une de ses voitures, avec un ordre pour prendre les relais de l'armée jusqu'à Schambock.

Le comte revint avec la grâce qu'at-

tendaient les deux amis. Werner prend à peine le temps de le remercier; il est dans le carrosse. « Et moi! criait » Brandt, en le suivant à travers les » salles, appuyé sur son sabre, et moi, » croyez-vous que je reste ici? — Mais » ton état..... — Un peu d'eau et de » sel, voilà tout ce qu'il me faut, cela » se trouve en route; » et Brandt est à côté de Werner. Le comte de Bonneval leur prend la main, leur souhaite un bon voyage, jette sa bourse dans la voiture, et s'éloigne rapidement, de peur d'être obligé de la reprendre. Quatre forts chevaux enlèvent la berline : l'heureux Werner est sur la route de Blekède.

Le sixième jour était commencé. La paisible famille, rassemblée dans l'appartement de madame de Felsheim, cherchait à la rassurer et à la distraire. Vains efforts! elle n'est plus à Blekède. Ses espérances, son bonheur, sa vie, tout est sur les bords du Danube.

On apporte une gazette. Monsieur Heidelberg l'ouvre avec précipitation, madame de Felsheim écoute, et frémit à chaque mot. Le prince a passé le fleuve; tout se prépare pour une affaire générale; elle ne peut manquer d'avoir lieu le lendemain. Les terreurs se renouvellent; le langage de la raison n'est plus écouté. Une heure avant, on désirait, on hâtait, par les vœux les plus ardens, le retour de Brandt; maintenant on redoute sa présence; on croit lire dans ses yeux l'affreux événement. Madame Werner cache soigneusement ce qu'elle éprouve; mais de cruels pressentimens la tourmentent: monsieur Heidelberg les partage malgré lui; Crettle, qui doit n'avoir rien à craindre pour elle, s'afflige de la douleur commune; les deux enfans seuls sont en paix. Ils dorment dans le même berceau, leurs bras sont enlacés, leurs joues sont colorées de l'incarnat de

la santé, le sourire de l'innocence agite leurs lèvres rosées. Age fortuné, où on ignore à la vérité tout le prix de son être, mais où on est étranger au malheur! Ah! si l'homme calculait bien les courts instans de jouissance qui lui sont réservés, s'il comptait ceux qu'empoisonneront l'infortune, la calomnie, les persécutions, les regrets, il pleurerait la naissance de ses enfans, il envierait le sort de ceux qu'une mort prématurée met à l'abri des orages.

La journée s'écoulait, et Brandt n'arrivait pas. Une voiture, un cheval s'arrêtait-il à la porte de l'hôtel, Crettle courait à la croisée, et revenait à pas lents s'asseoir auprès de sa maîtresse. On était plongé dans la plus sombre tristesse, un morne silence régnait dans la salle; tout-à-coup le fouet des postillons, le galop des chevaux, le bruit des roues réveillent l'attention. « Le voilà! le voilà!

» crie une voix de tonnerre. C'est » Brandt, reprend madame de Fels- » heim. C'est lui, poursuit Crettle. » On court, on se presse, on se heurte; madame de Felsheim franchit l'escalier, la cour; la voiture s'ouvre, Werner est à ses pieds. La surprise, la joie, la tendresse, toutes les passions à la fois viennent assaillir son âme. Elle ne peut supporter l'excès de son bonheur; elle perd l'usage de ses sens. On la reporte chez elle; on lui donne des secours; elle revient, elle cherche Werner, elle le touche, elle s'assure que son cœur n'est pas le jouet d'un songe; elle veut parler, que dira-t-elle qui rende ce qu'elle éprouve? Un œil humide de plaisir, un sein palpitant, des bras qui attirent, qui pressent l'homme qu'elle adore, un cœur qui bat avec violence, et qui semble vouloir s'échapper pour s'unir au sien, cent baisers de flamme, voilà le langage, l'éloquence de

l'amour; voilà ce qu'aucune langue n'exprimera jamais.

Crettle était dans une situation tout-à-fait différente. Il avait fallu aider Brandt à descendre de voiture. Son habit coupé à l'épaule, des linges humectés, une certaine pâleur, indiquaient clairement ce qui s'était passé. « Ah! mon Dieu! dit-elle, il y a eu » une bataille! — Et une fière! — Et » tu t'es battu? — Comme un déter- » miné. — Et tu es blessé? — Ce n'est » rien que cela. — Mais..... — Mais, » mais..... embrasse-moi, fais-moi voir » mon petit Joseph, et mets-moi là- » dessus de l'eau et du sel. » Soutenu sous le bras de Crettle, Brandt monta, et vint rendre ses hommages à madame de Felsheim. Elle savait déjà ce qu'elle devait au brave homme; elle l'embrassa avec une affection dont Werner la remercia.

Un calme doux, une touchante effusion succédèrent aux premiers trans-

ports. On se parlait, on s'interrogeait, on prévenait la réponse par une question nouvelle. Madame de Felsheim voulait tout savoir, jusqu'aux moindres détails: Werner avait à peine le temps de parler, et, toujours modeste, il faisait valoir les exploits des autres, et glissait sur les siens. Brandt, impatienté, demanda et obtint la parole. « Un drapeau enlevé par lui seul, au milieu d'une
» troupe de janissaires..... — Tu es
» venu me le conserver. — Son cheval
» tué sous lui,.... — Tu m'as remonté
» sur le tien. — La plus belle résis-
» tance aux efforts des ennemis...— Tu
» as percé leurs bataillons..... — Le
» grand-visir tué de sa main... — Tu
» en aurais fait autant, si tu l'avais
» rencontré. — Quel diable d'homme
» etes-vous! Il semble, à vous enten-
» dre, que ce soit moi qui ai gagné la
» bataille. Je vous dis, madame, qu'il
» s'est comporté comme un dieu, et

» la preuve c'est qu'il revient colonel.
» Allons, il n'y a pas à rougir pour
» cela. Quand on a le courage de
» faire de belle choses, il faut savoir
» entendre son éloge. Il a raison,
» dit madame de Felsheim. L'estime
» des honnêtes gens est le prix le plus
» doux que puisse ambitionner un
» héros. Jouis de toute la mienne.
» Werner m'a causé de cruelles alar-
» mes; mais Werner victorieux me
» deviendrait plus cher, si mon amour
» pouvait s'accroître encore. C'est de
» lui, reprit le jeune colonel, que
» j'implore, que j'attends le prix le
» plus précieux. *Le jour où vous*
» *reviendrez sera celui de notre com-*
» *mun bonheur*: voilà vos dernières
» paroles, elles m'ont toujours été
» présentes. — Et crois-tu que je les
» aie oubliées? Mon ami, il est bien
» doux de tenir ce qu'on a eu tant de
» plaisir à promettre.

Nouveaux transports, nouvelles ca-

resses. Le respect filial, l'amitié, l'amour, se confondaient, s'échauffaient mutuellement. Le petit Charles eut aussi son tour. Madame de Felsheim le présenta à Werner. Il le baisa avec tendresse ; il répéta des sermens, inutiles sans doute pour un homme d'honneur, mais toujours rassurans pour le cœur timide d'une mère.

Les préliminaires ne furent pas longs. Quand l'amour fait les frais de la noce, on ne s'occupe guère que de lui. Il arriva enfin, ce jour où les amans les plus tendres seront dédommagés de tant de sacrifices, où la vertu va consacrer les délices qu'elle seule peut rendre durables. L'impatient Werner arrive chez son amante, décoré de sa jeunesse, de sa beauté, et des marques de son nouveau grade. Madame de Felsheim le reçoit avec une rougeur modeste ; mais le désir timide, certain air de langueur et de volupté percent malgré les efforts de la décence :

on lit aisément dans ses yeux combien elle va être heureuse. Elle ne s'est point parée : en a-t-on besoin à vingt ans ? Ses attraits, sa fraîcheur, ses grâces, relèvent la robe la plus simple et du choix le plus heureux : c'est celle qu'elle a reçue de Werner, qu'elle a soigneusement conservée. Ce fut l'offrande du malheur ; c'est maintenant la livrée du plaisir.

Leurs fortunés parens les présentèrent à l'autel. Les traits de madame de Felsheim s'épanouirent, elle osa fixer le célébrant, elle lui répondit sans hésiter ; enfin elle prononça le *oui* charmant avec une satisfaction qui n'échappa à personne.

Combien l'hymen est doux quand l'amour a préparé ses chaînes ! elles sont couvertes de fleurs, le poids en est insensible, c'est le plaisir qui les porte. Werner triomphant, ramena sa Sophie. On dîna en famille ; le bonheur fuit les importuns : la gaieté franche,

la naïve allégresse présidèrent au repas. Werner était assis près de sa femme, il mangeait dans la même assiette, il buvait dans le même verre ; il respirait son haleine, ses lèvres s'attachaient sur les siennes, et elle ne s'en plaignait pas.

On annonça l'homme d'affaires qui avait suivi les travaux de Felsheim, et monsieur Heidelberg sortit avec lui ; madame Werner la mère prétexta des affaires ; Crettle et Brandt en avaient de réelles ; les jeunes époux se trouvèrent seuls : ne leur devait-on pas cela ?

On se réunit dans l'après-dîner. Le papa et la maman sourirent, la mariée rougit ; Werner l'attira doucement sur ses genoux, et cacha sa rougeur dans son sein. Brandt et Crettle regardaient le tableau dans l'éloignement. « Cet homme-là, disait le hussard, est » fait pour briller partout. Je ne » crois pas, répondit Crettle, qu'il ait

» besoin, comme monsieur le baron....
» — Tais-toi, nous avons fait une sot-
» tise, tâchons de l'oublier. »

Les gens *comme il faut* de Blekède vinrent féliciter les jeunes époux : l'hôtel ne désemplissait pas. Werner s'ennuyait...... oh! il s'ennuyait!...... Pas un moment dans la soirée où il pût parler à sa femme....... comme on parle à ce qu'on aime. « Partons pour
» Felsheim, dit-il, en se retirant avec
» elle. Partons, répondit la jeune
» femme. — Il semble que je t'aie
» épousée pour ces gens-là. — Ils me
» déplaisent autant qu'à toi. — La
» campagne est si agréable! — Pas
» d'importuns. — Pas de distractions.
» Tout y rappelle à l'amour. — Ce
» n'est que là qu'on jouit de soi-même.
» — Nous partirons, ma tendre amie.
» — Nous partirons, mon cher Wer-
» ner. » On se déshabillait pendant ce dialogue. Werner l'interrompait pour trouver une épingle qui ne se déta-

chait pas assez vite, il ôtait un bas de soie qui dérobait la jambe la plus mignonne; il coupait un lacet.... dirai-je tout? Oh! non. Je me défie de ma faiblesse; je peindrais mal ce qu'ils sentaient si bien.

L'homme d'affaires était venu annoncer la fin des travaux à Felsheim. Il n'y manquait plus rien que sa jolie propriétaire. Tout le monde monta dans la berline du prince Eugène, à l'exception pourtant de madame Werner la mère. Elle avait à Blekède ses amis, ses habitudes et son confesseur; le moyen de s'en éloigner? Elle se promit bien cependant d'aller quelquefois visiter ses enfans.

On partit par le plus beau temps du monde, et le contentement général ajoutait à l'éclat de la nature : l'œil du bonheur embellit tout. Werner, Sophie et son père, étaient dans le fond de la voiture; Crettle et Brandt sur le devant; les deux enfans rou-

laient alternativement sur les genoux des uns et des autres. On causait, on riait, on chantait; Werner dérobait un baiser, la jeune femme se hâtait de le reprendre; Crettle et Brandt s'agaçaient, et se faisaient des mines; monsieur Heidelberg dormait; tout allait à merveille. Quelle différence de ce voyage à celui qu'avait fait madame Werner il y avait un an!

On rentra dans cette forêt de Wenseu, où il n'arrive jamais d'accidens. C'est bien dommage pourtant. Si le postillon avait cassé une roue à point nommé, s'il avait conduit ses voyageurs chez des fripons assez adroits pour se dérober à la justice, et assez bêtes pour crier, sous les croisées de leurs victimes, ce qu'ils peuvent dire tout bas à l'autre bout de la cour, le beau champ que j'aurais là! le joli épisode pour égayer un voyage! maudite forêt, où il ne se passe rien que de simple et de naturel!

Le chêne, l'orme, le peuplier, dont le soleil dore la cime, qu'agite doucement un vent frais; l'herbe verdoyante, quelques filets d'eau, qui murmurent sur le caillou et se perdent sous la fougère; la linotte, le bouvreuil, le rossignol, qui mêlent leurs accens, tout invitait à descendre. On gagne tant à s'égarer sous la verdure! A chaque pas on y trouve l'amour. Sophie a passé son bras droit autour du cou de Werner, dont le bras gauche embrasse sa taille svelte, et l'attire mollement sur son coeur; deux mains, oisives encore, se cherchent, se rencontrent, se caressent, les yeux se parlent, se répondent; les lèvres, à deux doigts de distance, se rapprochent encore, et se quittent à regret; on marche, on s'arrête, on s'assied, on se relève; un nouveau baiser invite à se rasseoir; l'odorant chèvrefeuille, la simple marguerite parent un sein, dont une main jalouse les écarte

à l'instant. Cette main perfide ne fait pas grâce à la moindre feuille ; elle la poursuit, elle la trouve dans l'asile le plus secret ; on feint de se dérober à des larcins qu'on n'ose pas encourager ; on court, on se cache sous la coudrette ; on est poursuivie, on est prise : on s'y attendait bien.

En jouant, en folâtrant, en courant, on s'est éloigné de la route, de la voiture, de ses amis. On rit d'abord, on appelle, on tourne, on s'égare davantage. Sophie commence à s'inquiéter, et Werner cherche sérieusement le chemin.

Une petite fille de quinze ans, jolie comme un ange sous sa cotte de bure et son bavolet de toile, avait été le témoin de leurs jeux, et s'était bien gardée de les interrompre. Elle trouvait tant de plaisir à les regarder ! Cachée derrière des branches, elle avançait ou reculait ; elle était toujours à portée de bien voir, et n'avait rien

perdu. Une malheureuse épine la piqua à la jambe, elle jeta un cri, et Werner courut à elle. « Que faites-» vous ici, la petite ? — Je vous regarde. » — Et depuis quand ? reprit vivement Sophie. — Depuis que vous » êtes entrés dans le bois. — Vous nous » suiviez donc ? — Ah ! mon Dieu, oui. » — Mais c'est fort mal. — Je ne vous ai » pas nui, et j'étais heureuse, sans trop » savoir pourquoi. » Elle rougit en disant cela ; Sophie rougit davantage, et baissa les yeux.

« Sommes-nous loin de la grande » route ? continue Werner en riant. » — Vous en êtes à un quart d'heure. » — De quel côté faut-il prendre ? — Si » je vous le dis, vous vous en irez. » — Oh ! à l'instant. — Et je ne vous » verrai plus. — C'est bien dommage ! » — Restez encore un peu, j'irai me » recacher. — Mais ne dirait-on pas » qu'elle sent déjà battre son petit » cœur. — Hélas ! oui, il bat, et bien

» fort. — C'est de bonne heure ! — On » n'est pas maître de cela. — Mais, vois » donc, ma Sophie, vois donc comme » elle est bien. — C'est ce que pense » Antoni. — Ah ! c'est Antoni qui vous » aime ? — Oui, monsieur. — Il vous » l'a dit ? — Est-il besoin de dire cela ? » — Comment donc le savez-vous ? » — Il rit quand il me voit ; il soupire » quand il me quitte. — Et quand » il est avec vous ? — Il me regarde. » — Et vous ? — Je crois que je rougis. » — Voilà tout ! — Oui, monsieur. » — Pauvre petite ! — Mais la première » fois..... — La première fois ? — J'irai » avec lui cueillir le chèvrefeuille et » la marguerite. — Ah ! Ah ! — Oui, » j'ai vu que cela vous avait fait » plaisir.

» Ah ! mon ami, continua madame » Werner, notre imprudence est impar- » donnable. Voilà deux enfans qui vont » se perdre..... Et pourquoi donc ? dit » un petit blondin à l'œil bleu, au nez

» retroussé, en passant sa tête à tra-
» vers le feuillage ; vous étiez si con-
» tens tous les deux ! ce qui rend bien
» aise, fait-il jamais de mal ? Com-
» ment, reprit Werner, ce petit es-
» piègle-là nous suivait aussi ! — Oh !
» mon Dieu, non, monsieur. Je cher-
» chais Guite, je vous ai vus, ce n'est
» pas ma faute ; mais je n'oublierai rien.
» — Mon ami, il faut réparer nos torts.
» — Je crois qu'il n'y a pas de temps
» à perdre. Voyons, Antoni, à quand
» la noce ? Peut-être jamais, dit la
» petite, avec un profond soupir. Et
» pourquoi, mon enfant ? reprit la ten-
» dre Sophie. — Le père d'Antoni est
» riche, et le mien est pauvre. — Ah !
» vous avez aussi votre père ? — Oui,
» il est vieux et infirme. — Et vous
» avez soin de lui. — Je lui donne tout
» ce que je gagne : je ne peux pas
» laisser manquer mon père ; j'aime
» mieux ne pas avoir Antoni. » Et elle
se mit à pleurer. Ses larmes allèrent

au cœur du petit blondin. Il s'approcha d'elle en pleurant aussi. « Antoni, » dit Werner, Guite va nous conduire » chez son père, et toi, tu feras avan- » cer notre voiture, qui est restée sur » la grande route.... ... Près de Koltz » le bûcheron, continua la jeune fille; » et elle marcha en avant pour indiquer le chemin.

Le papa Brown était assis à sa porte, et se chauffait aux rayons du soleil couchant. Il égrainait des épis de mil, récoltés dans un petit jardin attenant à une hutte bâtie en gazon, et couverte en chaume. Ses poules coquetaient autour de lui, et se disputaient ce qui s'échappait de ses mains tremblantes; son chien, vieux et fidèle camarade, était couché à ses pieds, et dressa ses oreilles à l'approche du couple aimable. Le bonhomme leva la tête, et s'appuyant sur un bâton noueux, il fut au-devant de Werner et de sa femme. Sophie l'aborda avec

de..... mais il les gronde !..... S'éloigner sans rien dire, s'exposer à des accidens, inquiéter ses amis, cela était affreux; épouvantable. On laissa dire le brave homme, sa colère prouvait son attachement; on envoya chercher le père Antoni; il arriva en grommelant, et s'adoucit tout-à-coup à l'aspect de la dot de Guite. Il avait toujours eu en grande estime le père Brown et sa fille; mais les temps étaient si durs, et ces enfans si jeunes! Cependant il n'avait rien à refuser à la belle dame; il en serait tout ce qu'elle voudrait, et cent autres lieux communs dont le père Brown ne fut pas dupe. On s'expliqua, on se flatta, on s'entendit, et l'affaire fut bientôt conclue, parce que tout le monde y trouvait son compte.

En courant, en jouant, en se caressant, en faisant des mariages, on ne pensait pas au temps qui s'écoulait, et on s'aperçut qu'il était nuit,

quand elle fut tout-à-fait close. On avait encore trois grands milles à faire avant d'arriver chez soi, et le plus impérieux des besoins, la faim commençait à se faire sentir : nouvel embarras. Pas de village dans la forêt, qui ne laisse pas d'être étendue, et cependant il faut souper. Le vieux Brown offrit ses œufs et son pain d'orge, le père Antoni, un quartier de lard, du beurre et de la piquette : l'offre fut acceptée d'aussi bon cœur qu'elle avait été faite.

Guite ramassa du bois sec, Antoni battit le briquet, Brandt creusa une cuisine à grands coups de pioche, Crettle cassa des œufs et les battit, monsieur Heidelberg cueillit une salade, Sophie l'éplucha; Werner souffla le feu; les deux pères parlaient affaires; tout le monde était occupé. En moins d'une demi-heure on servit sur le gazon; les convives formèrent un cercle, et à la lueur d'une lampe suspen-

due à une branche, on commença un repas champêtre qu'égayèrent la petite chanson, et la musette du jeune Antoni. On but, on mangea; la musette allait toujours. Brandt et Crettle se levèrent, et commencèrent la valse; Sophie prit son Werner, et suivit leur exemples; le papa Heidelberg voulut s'essayer encore avec la petite Guite: le lieu, le moment, et peut-être la piquette, avaient mis tout le monde de bonne humeur. On se sépara enfin très-satisfaits les uns des autres; les voyageurs remontèrent en voiture, et ne firent qu'un somme jusqu'à Felsheim, où ils arrivèrent au point du jour.

Puissent mon cher lecteur, les douces illusions de la vie te suivre dans les bois, dans les villes, à la table et au lit! puisses-tu surtout y trouver une Sophie!

CHAPITRE VI.

Événement assez ordinaire. Histoire d'un roi sans états.

Quoi qu'en disent certains déclamateurs, qui dénigrent les richesses, qui prêchent la tempérance, qui maudissent les châteaux, et qui cependant courtisent les riches, piquent leurs assiettes, et font mille efforts pour quitter leur septième étage; quoi qu'en disent ces messieurs, un peu d'aisance est nécessaire en amour. Les amans les plus opulens ne sont pas les plus tendres; on doit aimer bien moins encore, tourmenté par l'inquiétude du lendemain.

Une maison commode et gaie, que l'on habite avec sa douce amie; des jardins; des vergers où on se perd, où on se retrouve; une prairie où on rêve aujourd'hui, où on danse demain; des livres choisis qui ornent

l'esprit, qui parlent au cœur ; de petites abscences ménagées avec art ; mille riens piquans ; une sorte de coquetterie si nécessaire et si excusable lorsque son but est de plaire exclusivement à l'objet qu'on aime sans partage, voilà ce qui alimente, ce qui ranime l'amour, que l'uniformité et surtout le besoin tuent si promptement. Ah ! puisque tout est passager, tout, jusqu'aux illusions les plus douces, tâchons d'en plonger la durée ; opposons l'art à la nature. C'est ce que firent Sophie et Werner.

Le roi de Prusse avait ratifié avec empressement la promotion du jeune colonel. Une lettre flatteuse était jointe au brevet. Elle commençait par les éloges mérités, et finissait par une faveur sans prix pour les jeunes époux, c'était la permission de vivre l'un pour l'autre jusqu'à ce que les cuirassiers fussent réformés.

Sophie n'était pas sans craintes pour

l'ouverture de la campagne prochaine ; mais les progrès rapides du prince Eugène la rassurèrent bientôt, et de tous ses auxiliaires l'empereur ne garda que les Bavarois : le reste fut remercié.

L'année suivante, le prince Eugène assiégea Belgrade, défendue par une armée de quinze mille hommes. Une foule innombrable de Turcs l'assiégea lui-même dans ses lignes, qu'elle environna de tranchées. Il se trouvait précisément dans la position de César assiégeant Alexie; il s'en tira comme lui. Il marcha à l'ennemi, l'attaqua, le battit, et emporta la place. Son armée entière devait périr; mais la discipline allemande triompha des lieux et du nombre.

Ce prince mit le comble à sa gloire par la paix de Passarowitz, qui donna Belgrade et Témiswar à l'empereur. Les Vénitiens, pour qui on avait fait la guerre, furent abandonnés, et perdirent la Grèce sans retour. C'est là ce

que les souverains appellent de la politique. Les traités les plus respectables ne sont que des trèves qu'on prolonge, ou qu'on viole suivant son intérêt ou son ambition. La subsistance et le sang des peuples font les frais de ce jeu cruel, et les vainqueurs et les vaincus pleurent également leur misère et la froide cruauté de leurs maîtres!

Notre heureuse famille, étrangère, au moins pour quelque temps, à ces meurtres qui dévastent la terre, et dont on dérobe l'horreur sous des cordons et des crachats (tandis que, selon les lieux et les personnes, la mort d'un seul homme est vengée par la roue), notre intéressante famille ne s'occupait que de son bonheur. La belle, la tendre Sophie, toute à son époux et à son fils, trouvait cependant des momens pour régler sa maison; elle en donnait à des vrais amis; elle en réservait un pour Gesner, qu'elle portait

toujours avec elle, et en qui elle aimait tant à retrouver sa sensibilité et son aimable candeur. L'éducation du petit Charles, l'amour et la reconnaissance de sa mère, l'administration de ses biens, Quinte-Curce, les commentaires de César, et Polybe attachaient Werner tour à tour. Quelquefois Sophie venait interrompre ses méditations; quelquefois Werner, pressé du besoin de la revoir, l'interrompait à son tour, et on ne s'abordait qu'avec ce tendre sourire qui peint si bien l'intelligence des cœurs. Le petit Charles, qui marchait, qui bégayait à peine, était déjà de toutes les promenades. On lui parlait, on piquait sa curiosité, on essayait sa raison naissante, on en favorisait le développement, et le plus doux baiser était le prix d'un mot heureux.

Brandt s'en emparait à son tour; il s'était chargé de l'éducation physique. Charles d'une main, et son Joseph de

l'autre, il trottait courbé jusqu'à leur niveau, et les conduisait en chantant vers un boulingrin, sur lequel il tombait et roulait avec eux. Des fusils et des sabres de bois, des bonnets de carton de la façon du brave homme, donnaient à ses petits amis le goût précoce des combats. Brandt, un râteau ou une pelle sur l'épaule, marchait en avant, et commandait les évolutions. Souvent le grand-papa Heidelberg, qui n'y entendait rien, se mettait de la partie, et manœuvrait avec un sérieux et un air gauche dont Brandt, qui n'était pas un rieur, ne pouvait s'empêcher de rire. Grettle observait tout à travers une charmille, et jetait un abricot ou une pêche au milieu du bataillon; aussitôt les rangs étaient rompus; c'était à qui arriverait le premier. Brandt envoyait sa femme au diable, et sa femme recommençait dès qu'il avait reformé sa troupe; et le hussard de jurer de

plus belle, et Crettle de rire, et Sophie et Werner d'accourir, et de se mêler à ces jeux. Puis le goûter en commun; puis des courses sur des rochers escarpés, au pied desquels serpente un ruisseau limpide et poissonneux. La fraîcheur, la transparence de l'eau invitent à descendre. Sophie dépose sur la mousse, qui couvre la roche, son petit soulier et son bas blanc, la vague bouillonnante vient se briser sur sa jambe d'albâtre. La nasse fatale remonte le ruisseau; l'hagile habitant de l'onde se jette dans le piége en cherchant à l'éviter, Charles et Joseph aident à tirer le filet à terre; ils s'agittent, ils se démènent; ils saisissent de leurs deux petites mains la truite et la tanche; ils les pressent contre leur poitrine; ils tremblent que leur proie ne s'échappe. On rentre gaiement. La matelote, la friture se préparent; on soupe à l'ombre d'un tilleul, et l'amour couronne la soirée.

Il faut de la diversité en tout, et particulièrement en promenades : l'œil se rassasie promptement ! Dans une de ces courses on s'éloigna de la route ordinaire. Une maisonnette que Sophie et Werner ne connaissaient pas encore, fixa leur attention. Elle était adossée à la roche, qui la garantissait des vents du nord ; une jeune vigne en couvrait le toit en partie, et promettait une ample vendange. En avant était une petite esplanade, qu'une main intelligente et laborieuse avait disputée à la ronce ingrate, et qu'elle avait enfin fertilisée. Le jeune couple s'achemina de ce côté.

Un vieillard était seul au milieu du petit domaine qu'il s'était ainsi créé. Sa taille était haute, sa démarche noble ; sa figure, que le temps et le malheur avaient sillonnée de rides, était cependant belle et imposante. Il s'avança d'un air affable au-devant de Sophie et de Werner, et leur demanda

ce qui lui procurait l'honneur de les voir. « Oserai-je avouer, dit Werner, » que nous avons cédé à un mouvement » de curiosité ?......... qui maintenant » fait place à un véritable intérêt, » ajouta Sophie, en saluant le vieillard » avec des marques de considération » dont il parut flatté. La curiosité, » répondit-il froidement, est toujours » stérile et quelquefois offensante ; » l'affection des hommes est trom- » peuse, et je n'attends plus rien d'eux. » La terre couvrira bientôt ces débris, » que la nature lui dispute encore : » je me suffirai ; je sais me résigner, » et me taire. Si le respect que vous » inspirez, répliqua Sophie, permettait » d'insister, je vous prouverais peut- » être qu'il est encore des hommes » dignes de votre confiance, et même » de votre amitié. — La leur me serait » inutile. J'ai eu de l'or, des dignités, » de la considération ; personne ne » peut me rendre ce que j'ai perdu,

» et un peu plus, un peu moins, n'im-
» porte pas à mon repos. Mon sort
» est arrêté. Mon secret est tout cè qui
» me reste ; ne soulevez pas le voile
» épais dont je me suis enveloppé. » Il salua, et rentra chez lui.

Sophie et Werner se retirèrent en silence, et marchèrent quelque temps en rêvant à ce qu'ils avaient vu. Ils se communiquèrent enfin leurs idées, qui se trouvèrent conformes sur l'état de ce vieillard. C'était sans doute quelqu'illustre victime de la fortune. Son lengage, ses manières annonçaient un homme né dans une classe distinguée ; son extrême médiocrité devait être l'effet des plus cruels revers. Etaient-ils mérités, ou non ? de quelle espèce pouvaient-ils être ? Voilà ce que Sophie eût voulu savoir, et ce dont Werner cessa bientôt de s'occuper. Les hommes n'ont pas cette sensibilité exquise, ces douces prévenances, ces soins délicats, qui sont

le partage d'un sexe plus faible, mais plus aimant, et dont l'âme expansive embrasse tout ce qui l'environne. Sophie s'interdit toute espèce de démarche qui eût pu alarmer le vieillard, mais elle ne combattit point le désir de lui être utile. Il trouvait à sa porte tantôt une corbeille de fruits, tantôt quelques bouteilles de vin vieux; un autre jour, c'était un pain blanc; quelquefois un gâteau que Sophie avait fait elle-même, et c'est le fidèle Brandt qu'on chargeait de déposer ces petites offrandes, et à qui on recommandait bien de ne pas se laisser surprendre.

Dès que *madame* avait parlé, Brandt ne savait qu'obéir; il suivait ponctuellement ses instructions. Sans s'inquiéter des malheurs présens, passés ou futurs du bonhomme, il se glissait de roche en roche, il épiait l'instant où le protégé de madame rentrait pour prendre son repas, il plaçait ses pro-

visions à la porte du jardin, et se retirait avec les mêmes précautions.

Le vieillard, malgré son éloignement pour les hommes, n'était pas insensible à des intentions qui lui rendaient la vie plus douce. Il ne doutait pas qu'il ne les dût à la femme charmante qui avait découvert sa retraite, et ses dons ne blessaient pas sa fierté. Il semble que la main d'une femme intéressante ôte au bienfait ce qu'il a d'humiliant. L'homme, à quelque âge, dans quelque position qu'il soit, tient toujours par quelque chose à un sentiment qui ne s'éteint entièrement qu'avec lui.

Quand la bienfaitrice intéresse, on s'y attache nécessairement. On ne convient pas avec soi-même du désir bien senti de la voir, de l'entendre, mais on serait fâché qu'elle ignorât le prix qu'on attache à ses soins : un misantrope peut fort bien convenir de cela. Cependant le vieillard ne savait ni le nom, ni la demeure de Sophie ; il

s'était d'ailleurs imposé la loi de ne jamais sortir de son petit enclos. Il est pourtant bien dur pour un cœur honnête, de recevoir sans cesse, sans jamais exprimer sa sensibilité. Le vieillard prit un charbon, et traça ces mots en gros caractères sur la porte de son jardin : *Je devine la main qui me soulage, et je la bénis.*

Brandt, qui ne lisait pas mal, déchiffra aisément ce que le vieillard avait écrit. Il lut et relut plusieurs fois, afin de ne pas oublier un mot, et de pouvoir rendre exactement à madame ce qui lui était adressé. Il répétait la formule en sautant de roche en roche ; il la répétait le long du chemin ; il la répéta enfin à Sophie sans la moindre altération. L'aimable femme se la fit répéter à son tour. Si l'on jouit du bien qu'on fait, on jouit aussi de la reconnaissance qu'on inspire : c'est l'intérêt qu'une belle âme peut retirer de ses avances.

Brandt et Sophie s'entretinrent du vieillard. L'une en parlait avec les égards dus à l'âge, et surtout au malheur; l'autre prétendait que c'était un vieux fou, dont l'originalité faisait tout le mérite. La tolérante Sophie laissait dire Brandt, et riait même de ses expressions burlesques, en arrangeant un nouveau panier pour le lendemain. « Il n'écrira plus avec du » charbon, » disait-elle, en mettant dans celui-ci du papier, des plumes et de l'encre........ « Mais si je lui répon- » dais...... Oui, je le dois. D'ailleurs » si la correspondance s'engage, il est » impossible qu'il ne se décèle pas, et » je grille de savoir qui il est » Toute femme est toujours un peu curieuse, et dans le fond il n'y a pas grand mal à cela.

Quelques bons livres achevèrent d'emplir le panier, et par-dessus le tout était un papier plié, qui ne renfermait que deux lignes : il ne fallait

pas effrayer le vieillard. *On fait bien peu sans doute, mais on craint de vous déplaire. Si vous vouliez faire connaître vos besoins, on s'empresserait de les prévenir.* C'était l'engager indirectement à écrire; c'était là le coup de maître. On s'applaudit beaucoup de la petite ruse; on la confia à Werner, à qui on ne cachait jamais rien, et on en attendit l'effet avec impatience.

Le vieillard ne soupçonnait pas qu'on penserait à lui répondre; le billet de Sophie lui causa la plus agréable surprise. Il le lut avec une satisfaction qui s'accrut à l'aspect des ressources nouvelles qu'on lui offrait. Depuis longtemps il vivait seul; il se trouvait tout-à-coup au milieu d'une société choisie, qui n'a pas les inconvéniens de nos cercles tumultueux. Le philosophe, l'historien, le poète, allaient tour à tour charmer ses ennuis, élever son âme, la consoler, et lui rendre ses forces. Il pouvait maintenant

écrire ses réflexions, et c'est encore un plaisir : tout homme veut avoir de l'esprit; tout homme a ses petites prétentions; tout homme est bien aise d'être auteur.

Il écrivit donc, et les sensations qui l'affectaient passèrent de son cœur sur le papier. Il chanta la bienfaisance et les sentimens qu'elle fait naître. Son style était élevé, pur, sentimental; on peint toujours bien quand on est fortement ému. Il relut, et fut content de lui : tout homme a encore son grain de vanité. « Ah! se dit-il à lui-» même, elle lirait ceci avec plaisir. » Je ne la connais pas, mais les hon-» nêtes gens ont tous un air de famille; » le portrait que j'ai tracé doit être » ressemblant : elle se reconnaîtrait » sans doute, et me saurait gré de » l'avoir appréciée. Mais pourquoi ne » me lirait-elle pas! reprenait-il un » moment après; c'est la reconnais-» sance qui s'exprime : lui offrir ce

» faible tribut, c'est payer une dette
» sacrée ; » et le papier fut attaché aussitôt à la porte du jardin.

Sophie, enchantée de ce premier succès, s'empressa d'en préparer de nouveaux. Elle écrivait comme elle parlait, comme elle sentait ; elle laissait courir sa plume ; et sans apprêt, sans efforts, ses lettres avaient cette teinte de sensibilité, ce tour délicat, cette grâce naïve si familière aux femmes aimables, et que les hommes attrapent si rarement.

Bientôt la correspondance devint régulière et animée ; on s'intéressait mutuellement. Werner lisait avec un plaisir vrai les lettres du vieillard ; Sophie les conservait. Le vieillard trouvait dans celles qu'on lui adressait, un charme qui ne tarda pas à les lui rendre nécessaires. Ce n'était pas de l'amour qu'il ressentait pour Sophie ; il n'avait fait que l'entrevoir, et il n'avait aucun des ridicules de son âge :

ce n'était pas non plus de l'amitié ; c'était ce sentiment délicieux qui tient de la vivacité du premier, et de la sagesse de la seconde. Il consacra donc à Sophie tous les momens qu'il put dérober au travail.

Cependant ces lettres, qu'elle aimait tant à lire, satisfaisaient son cœur, et refusaient tout à sa curiosité. Même exactitude, mêmes épanchemens, mais aussi même réserve. Sophie n'était pas exigeante, et le silence de son nouvel ami la blessait ; elle eût voulu le connaître......... sans doute pour l'aimer davantage. Elle cessa de lui écrire, par un raffinement de délicatesse, ou peut-être par un caprice dont la femme la plus accomplie n'est pas toujours exempte. Le vieillard s'en plaignit... Je crois qu'elle y comptait un peu. « Je me suis fait
» une douce habitude de vous lire,
» écrivait-il, et vous me privez tout-
» à-coup du baume consolant que

» vous versiez sur mes blessures! Se-
» rez-vous plus cruelle que la for-
» tune? — Je m'étais insensiblement
» attachée à vous, repondait Sophie;
» j'étais votre amie, vous n'êtes pas le
» mien. Je vous ai ouvert mon cœur,
» et vous avez encore des secrets pour
» moi: l'amitié en connaît-elle? » Et
elle fut encore quelques jours sans
écrire.

Le vieillard réfléchissait au parti qu'il devait prendre. Sa répugnance à se faire connaître était extrême, mais son attachement pour Sophie l'emporta sur toute autre considération. Il reprit la plume et traça ces mots en soupirant : « Il m'en coûte
» de me découvrir; il m'en coûterait
» bien plus de perdre votre affection.
» Venez me voir. Amenez-moi l'heu-
» reux Werner, vous lui conteriez
» mon histoire : j'aime autant qu'il
» l'entende de ma bouche que de la
» vôtre. D'ailleurs, l'époux qu'une

» femme telle que vous s'est choisi,
» doit être bon à connaître. »

Qu'on juge de la joie et de l'empressement de Sophie! Elle cherche, elle appelle Werner, elle lui montre le billet du vieillard, elle prend son bras, et ils s'acheminent vers la maisonnette. Brandt suivait avec quelques provisions.

Sophie, Werner et le vieillard s'abordèrent comme d'anciens amis, impatiens de se revoir. Le cœur est ennemi de la contrainte, et les honnêtes gens sympathisent si aisément! On s'assit sous un berceau de chèvrefeuille. Sophie fit les honneurs du petit repas qu'elle avait apporté; Brandt se retira. Les jeunes époux se turent, et regardèrent le vieillard d'un air qui l'invitait à parler. « J'exige de vous,
» leur dit-il, le secret le plus invio-
» lable sur ce que je vais vous confier.
» Si j'étais connu dans cette contrée,
» je serais exposé aux importunités,

» à la pitié insultante, au mépris,
» qu'on prodigue si facilement au mal-
» heur. »

On lui répondit de la manière la plus propre à le rassurer, et il reprit ainsi : « Vous m'avez accusé, madame, de
» n'être pas votre ami ; je le suis de-
» puis le moment où j'ai reçu votre
» première lettre. Vous m'avez repro-
» ché de ne m'être pas ouvert à vous,
» quand vous me laissiez lire au fond
» de votre cœur : quelle différence !
» vous m'entreteniez de votre félicité ;
» on aime à parler de son bonheur ;
» on y ajoute en le déposant dans le
» sein de l'amitié. Je n'ai, moi, à
» vous raconter qu'une longue suite
» de calamités dont l'histoire affectera
» votre âme sans atténuer mes dou-
» leurs. N'importe, vous le voulez, il
» ne dépend plus de moi de vous
» rien refuser. Je suis Tékéli. »

Au nom de cet homme extraordinaire, soldat et général dès l'âge de

quinze ans, combattant les oppresseurs de son pays, couronné roi de Hongrie, prince souverain de Transilvanie, et mettant l'empire d'Allemagne à deux doigts de sa perte, Werner fut saisi d'étonnement et de respect. Il se leva, et écouta son récit debout et découvert.

Histoire de Tékéli (1).

Les Turcs avaient laissé respirer les Hongrois pendant la guerre de trente ans qui ravagea l'Allemagne; les conquêtes d'Amurat IV en Perse l'avaient empêché de tourner ses armes contre les États chrétiens. La Transilvanie entière appartenait à des princes que les empereurs étaient obligés de ménager; le reste de la Hongrie jouissait de ses priviléges. Léopold monta sur le trône impérial. Jaloux de ses droits et dépourvu des qualités qui font les

(1) Épisode historique.

grands souverains, il opprima des sujets qui pouvaient lui être utiles, et dont le mécontentement lui devint funeste.

Cependant Léopold n'était pas né méchant. Maintenant que l'âge a calmé le feu de ses passions, j'aime à lui rendre justice. Il était sérieux, mais affable ; il eût passé pour un prince généreux, s'il eût su donner à propos : il ne fut que prodigue, parce qu'il donna sans discernement. Il acquit, dans les guerres continuelles qu'il soutint, une âpreté de caractère que surmonta souvent sa bonté naturelle. Le plus grand de ses défauts fut son extrême facilité. Il se livra entièrement à des ministres qui abusèrent de leur ascendant pour assouvir la plus sordide avarice ; de-là les impôts excessifs, les vexations, les assassinats juridiques ; de-là les révolutions, les guerres, les maux incalculables qui affligèrent la Hongrie.

Le Hongrois, brave, et par conséquent fier, reconnaissait un chef, et ne voulait pas de maître. La violation de ses privilèges l'irita; et quand un peuple belliqueux prend les armes, il ne les dépose pas aisément. Les Hongrois se rallièrent autour des principaux seigneurs du pays. Mon père, Étienne Tékéli, tenait entre eux un rang distingué que lui assuraient sa fortune et ses qualités personnelles. Il ne balança point à accepter le commandement qu'on lui déférait. Il aimait son pays; il avait d'ailleurs des injures personnelles à venger; le sang de ses parens, de ses amis, avait coulé à Vienne sur les échafauds: on l'accusait lui-même d'avoir conspiré avec un comte de Serin qu'il ne connaissait pas. La conspiration fut le prétexte, et ses grandes richesses le motif d'une accusation dénuée de fondement. C'est à la faveur de ce mot terrible, *conspirateur*, que les tirans de tous les

siècles se sont impunément défaits de ceux qui leur portaient ombrage.

Léopold fit marcher des troupes contre le château de Kewes, où mon père s'était retiré avec l'élite de la noblesse hongroise. Je sortais à peine de l'enfance; mes yeux s'ouvrirent, pour ainsi dire, au bruit des armes. Je fus témoin des excès auxquels se livrèrent froidement des hommes pour des intérêts qui leur sont étrangers, ou qu'ils ne connaissent pas. Les impériaux attaquaient avec fureur des opprimés qu'ils devaient plaindre; ceux-ci se défendaient avec le courage du désespoir. Mon père était partout, et partout j'étais à ses côtés. Ses leçons et son exemple me faisaient surmonter la crainte qu'inspire à tout être pensant le spectacle de la destruction. Habitans paisibles des villes, si le tourbillon qui vous entraîne vous permettait de réfléchir, si vous osiez vous occuper des générations passées, quelle

amertume se mêlerait à vos plaisirs ! L'homme, comme le ver, vit sur les cadavres. Où est la poussière qui n'ait pas été animée ? Les couches extérieures de la terre sont formées des cendres de ses habitans ; la bêche et la charrue labourent les débris de nos ancêtres ; nous folâtrons avec insensibilité sur les ruines de l'espèce humaine, et nous foulons d'un pied léger des cités ensevelies.

Les murs du château de Kewes s'écroulaient sous le feu soutenu d'une nombreuse artillerie. On s'attendait à un assaut général, et on ne parlait pas de se rendre : on se préparait à mourir. Mon père fut tout-à-coup saisi de convulsions qui n'étaient pas naturelles. On le porta chez lui : je le suivis en pleurant. « Je meurs, me » dit-il, de la main de mes ennemis : » les barbares n'ont pu me vaincre, » ils m'ont empoisonné. Vis pour ven- » ger ton déplorable père et soutenir

» les droits de ton pays. » Il expira.

J'avais alors quize ans. Je me trouvais sans support, sans guide, exposé à ce que l'infortune a de rigueurs. J'étais seul au milieu d'une foule de guerriers à qui mon nom imprimait le respect, mais à qui mon extrême jeunesse n'inspirait pas de confiance. Effrayé de cet abandon général, je me jetai dans les bras d'un vieil écuyer à qui la mémoire de mon père était chère, et qui se chargea de me sauver. Il me revêtit des livrées de la misère; il me fit sortir du château; et à l'aide de ses instructions je traversai le camp des Impériaux, en leur vendant de l'eau-de-vie.

J'arrivai à la tête des retranchemens que les Hongrois avaient élevés à trois milles, sur la route de Kewes. Je me nommai aux avant-postes, et je fus conduit au quartier du comte Ragotzi, qui commandait ce petit corps. Il ne vit en moi qu'un faible enfant

incapable de rien entreprendre, et après m'avoir donné quelques marques d'affection, il me laissa avec sa fille, qui déjà n'avait plus d'autre asile que les camps. Elle était à peu près de mon âge, mais son jugement était plus formé que le mien. Elle était belle comme madame, sensible comme elle, et elle avait dans le caractère une énergie que la nature accorde rarement même aux hommes. Elle blâma ma timidité, elle me reprocha mon inaction. Soit que je portasse en moi ces germes de valeur qu'un instant développe, soit que les accens d'Amalie eussent une force irrésistible, je devins soldat en l'écoutant. Mon sang s'enflamma, mes yeux s'allumèrent, je pris des armes, et je jurai de ne les déposer qu'après avoir versé le sang des meurtriers de mon père.

Nous apprîmes bientôt que le château de Kewes était emporté, que les Impériaux m'avaient cherché, qu'ils

avaient découvert ma retraite, et qu'ils marchaient sur nos retranchemens. Hélas! de quoi étais-je coupable? On avait ravagé, confisqué les possessions de mon père; il ne me restait que son nom, et ce nom était un crime. « Nous vous défendrons, » me dit le comte Ragotzi, mais souvenez-vous qu'il est des hommes » pour qui l'obscurité est un opprobre. » Vous êtes comptable, envers vos » ancêtres, de votre conduite future. » Vous n'avez que le choix d'illustrer » votre nom, ou de le déshonorer. » Amalie me serra la main, et je volai au combat.

Il fut terrible. Trois fois nous repoussâmes les assaillans avec une perte effrayante; ils revinrent à la charge avec un acharnement nouveau. Le comte Ragotzi tomba mort à mes côtés. J'osai le remplacer; et à force de valeur et de prudence, je méritai l'honneur de commander à ces braves

gens. La nuit sépara les combattans. Je sentis que je serais infailliblement forcé le lendemain, et je pensai à faire ma retraite à la faveur des ténèbres. Pendant qu'on exécutait mes ordres, je cherchai Amalie, et je la trouvai calme au milieu des horreurs qui l'environnaient. Je craignais de lui annoncer la mort de son père : elle me prévint. « On ne pleure pas les héros, » me dit dit-elle, on les imite et on les » venge. Notre position, nos intérêts » sont les mêmes. Nous sommes orphe- » lins l'un et l'autre; nous avons tout » perdu; unissons nos malheurs, roi- » dissons nous contre la fortune, et ré- » parons ses injustices. »

Je ne savais encore ce que c'est que l'amour, et déjà je sentais sa puissance. La proposition d'Amalie me combla de joie, sans que j'en démêlasse la cause. Son extrême beauté, le mélange le plus extraordinaire d'héroïsme et de sensibilité, tout en elle

était fait pour séduire un enfant qui n'avait rien vu encore, et qui portait dans son sein le principe des passions les plus violentes. Je pris sa main, je l'entraînai sur mes pas, je me mis à la tête de ma troupe, et nous sortîmes des retranchemens dans le plus grand silence. Nous marchâmes toute la nuit dans des chemins creux et difficiles. Amalie souffrait horriblement, ses forces ne répondaient pas à son courage. Je la soutenais, je la portais, je faisais des efforts incroyables; je serais mort plutôt que de l'abandonner. Deux Hongrois eurent pitié d'elle et de moi. Ils coupèrent des branches, en formèrent un brancard, sur lequel nous la plaçames, et mes soldats la portèrent tour à tour.

Au point du jour j'arrêtai ma troupe, j'assemblai les officiers, et je les consultai sur le parti que nous avions à prendre. Ma confiance les flatta, ma modestie m'acquit leur attache-

ment. Il fut décidé que nous ne pouvions tenir la campagne, qu'on se disperserait, que chacun rentrerait dans ses foyers jusqu'à la première occasion de reprendre les armes ; que j'irais, moi, solliciter des secours de Michel Abaffi, prince de Transilvanie ; que pendant mon absence, mes amis s'attacheraient à grossir mon parti, et que je leur écrirais quand le moment de se rassembler serait arrivé. Ils me donnèrent ce qu'ils avaient d'argent, nous nous embrassâmes tous, on allait se séparer...... « Et moi, me dit Amalie avec » un regard suppliant, et moi, que » vais-je devenir ? Je n'ose vous pro- » poser de partager mon sort, lui » répondis-je ; jusqu'ici je ne prévois » que des revers ; mais si j'avais un » sceptre, je le mettrais à vos pieds. » Je ne veux que votre cœur, répli- » qua-t-elle, et je serai heureuse de » le posséder, si vous vous montrez » digne du mien. » Je la pressai dans

mes bras, et ce fut du milieu d'un camp et du tumulte des armes que le ciel reçut les premiers sermens de deux enfans proscrits, fugitifs, et ne possédant au monde que leur amour et l'espérance.

La présence de nos compagnons d'armes avait soutenu notre courage. Nous n'éprouvâmes, après leur départ, que le sentiment de notre faiblesse. Nous étions, seuls, sans expérience, incertains de la route que nous devions tenir, des dispositions des habitans de la plupart des villes qu'il faudrait traverser ; un magnifique surtout, que m'avait donné le comte Ragotzi, les riches vêtemens d'Amalie, sa beauté, mes armes brillantes, tout devait nous décéler : nous tombâmes dans un découragement absolu. Amalie s'assit sur le bord d'un ravin, et pleura amèrement. Je me plaçai près d'elle, et je la consolai ; j'oubliai mes propres craintes pour ne m'occuper que des siennes.

Ma voix fit sur elle l'effet que la sienne avait produit sur moi quelques heures auparavant. Je lui avais dû mes premiers exploits : elle me dut un retour de courage qui ne s'est plus démenti pendant le reste de sa vie.

Nous nous levâmes, et nous tirâmes vers Maklar. Nous n'avions pas marché deux heures, que nous découvrîmes quelques hussards autrichiens qui couraient la campagne, et qui poussaient droit de notre côté. Je me disposais à défendre ma compagne, et à vendre chèrement ma vie. « La résis» tance serait inutile, me dit-elle, et » assurerait notre perte. » Nous nous jetâmes derrière une haie, et nous nous tapîmes dans une pièce de blé. Bientôt nous entendîmes le galop des chevaux, qui ne passèrent pas à vingt pas de nous; nous démêlâmes une voix qui disait : « Ce sont eux, sans » doute; nous les joindrons. » Nous n'osions respirer; Amalie me pressait

contre son sein; nos cœurs battaient avec un extrême violence.

Le bruit s'éloigna insensiblement. Je levai la tête, et je ne vis plus personne. Nous nous consultâmes un moment, et nous résolûmes de nous cacher dans un bois qui était sur notre gauche; et d'y attendre la nuit. Nous filâmes le long de la haie, et nous allions descendre un chemin creux que nous pouvions suivre sans être aperçus de la plaine, lorsqu'au détour de la haie nous tombâmes sur deux hussards. Ils buvaient, assis sur l'herbe, et leurs chevaux paissaient à quelques pas d'eux. Il fallait se rendre ou se battre; je ne balançai pas. Pour ne pas succomber, il n'y avait qu'un parti à prendre; c'était de les prévenir. Je m'avançai sur le premier, et avant qu'il pût se reconnaître, je lui fis sauter la cervelle; le second se leva brusquement, et courut prendre ses armes à l'arçon de sa selle; je l'ajustai, et je

lui cassai les reins d'un coup de carabine. Je détachai les chevaux ; j'aidai Amalie à monter sur l'un, je sautai sur l'autre, et nous poussâmes nos montures : il était temps. Le bruit des armes avait été entendu du détachement qui avait passé près de nous Il retourna sur ses pas, et se mit à notre poursuite. Nous n'avions ni éperons, ni fouet ; nos ennemis gagnaient considérablement sur nous ; heureusement nous avions un grand quart de lieue en avant, et nous entrâmes dans le bois avant qu'ils pussent nous joindre.

Nous nous enfonçames dans un fourré, où il nous parut impossible qu'on vînt chercher des gens armés, et qu'on savait décidés à ce défendre. Je marchais le premier, et je n'avançais qu'en écartant, ou en coupant avec mon sabre les ronces et les branches qui s'opposaient à notre passage. Après une demi-heure de travail, nous

parvînmes à une percée de vingt à trente toises de circonférence. Nous crûmes pouvoir nous arrêter en cet endroit. Nous descendîmes de cheval; nous fîmes le tour de cette nouvelle forteresse, et nous la jugeâmes inaccessible. On pouvait, à la vérité, y pénétrer par les mêmes moyens que nous; mais il n'était pas à présumer que tous perçassent à la fois, et ils devaient se livrer à nous les uns après les autres. Nous nous assîmes au milieu de cette esplanade; nous rangeâmes autour de nous nos armes et celles des deux hussards : j'avais quinze coups à tirer, et nous n'avions affaire qu'à sept ou huit hommes.

Nous prêtames long-temps l'oreille, et nous n'entendîmes rien. L'idée du danger s'affaiblit, selon qu'il parut s'éloigner davantage; mais à mesure que nos sens se calmaient, un besoin impérieux se développait avec plus de force. Nous avions marché toute la nuit pré-

cédente et une partie de la journée, et nous n'avions pris aucune nourriture. Je cherchai d'abord dans les buissons qui nous environnaient : ils ne produisaient que quelques fruits sauvages sans goût, et en très-petite quantité. Sans une réflexion d'Amalie, il eût fallu continuer notre route, et nous exposer à des périls nouveaux, Elle pensa que des hussards éloignés de leurs corps devaient avoir quelques provisions. Elle visita les porte-manteaux : elle y trouva les rations de deux jours, et une gourde remplie d'un vin supportable. Nous reprîmes nos forces, et notre courage se ranima.

Ce fut alors que la fatigue commença à se faire sentir. Amalie surtout était excédée. Je l'enveloppai dans un des manteaux, je plaçai sa tête sur mes genoux, elle s'endormit, et je veillai sur elle. Sa bauté, la douce chaleur de son haleine, mon

amour, mon innocence même, tout rendait ce moment dangereux. Je ne pensai pas à resister au charme qui m'entraînait. Je lui prodiguai les plus douces caresses ; elle s'éveilla ; elle me sourit, et sans autre maître que la nature, je devins son époux, et je m'endormis dans ses bras.

Quels momens que ceux où l'âme s'ouvre pour la première fois au bonheur ! Jamais je ne me suis rappelé ceux-ci sans verser des larmes de tendresse. Nous oubliâmes que la mort planait sur nos têtes, que notre triste patrie attendait tout de nos efforts, nous ne pensâmes qu'à aimer, et nous ne sortîmes de ce lieu d'enchantement que lorsque nos provisions furent tout-à-fait épuisées : c'était, je crois, le troisième jour.

« Adieu, prairie charmante, disait
» Amalie en remontant à cheval ; adieu
» jusqu'à des temps plus fortunés. Si
» nous délivrons notre patrie, nous te

» reverrons; oui, nous la reverrons, » n'est-il pas vrai, mon ami? Nous » bâtirons une maison au lieu même » où nous avons connu les délices de » l'amour. » Hélas je l'ai revue cette prairie, mais seul, mais lorsque la Hongrie fut rentrée sous le joug, et qu'il ne m'était plus permis de m'y arrêter.

Nous marchâmes au hasard, et nous suivîmes la première route qui se présenta. Nous parlions de nos affaires politiques, de nos affaires de cœur, nous étions dans la plus parfaite sécurité. Il n'était pas vraisemblable que quelques hussards eussent passé plusieurs jours aussi éloignés de leur colonne; ils pouvaient être rencontrés par un partie hongrois qui ne leur eût pas fait de quartier. Les guerres de faction sont des guerres de passions, et les passions se font un jeu d'outrager l'humanité.

En tirant sur la droire, nous de-

vions trouver les bords de la Teisse, et en remontant ou en descendant, selon que nous nous serions plus ou moins écartés, nous devions facilement arriver à Pily, et passer de là à Kiskore, où j'avais ouï dire que les insurgés avaient de nombreux partisans. Un autre danger nous menaçait. Il était d'autant plus à craindre, que les projets les plus perfides se dérobaient sous l'apparence de l'amitié; et que nous étions confians comme on l'est quand on ne connaît pas les hommes.

Nous arrivâmes en effet sur les bords de la Teisse, et nous cherchions quelqu'un qui pût nous indiquer la situation de Pily. Un château d'assez belle apparence s'offrit à nous, et nous y entrâmes sans réflexion. Il appartenait au baron Caraffa, dont le fils fut depuis arrêté, quatre ans, sous la forteresse de Montgatz, par cette même Amalie qui cachait, sous les formes

des grâces, les talens d'un général consommé.

Le vieux Caraffa nous reçut avec des marques d'affection qui d'abord pouvaient être sincères. Il nous interrogea, et nous répondîmes avec la franchise naturelle à notre âge. Nous le trompâmes sur un seul point. Il nous était impossible d'être un moment l'un sans l'autre, et nous lui dîmes que nous étions mariés. Mariés à cet âge! des enfans pouvaient seuls se flatter de le persuader. Caraffa feignit de nous croire; il s'efforça même de sourire; il nous caressa beaucoup pendant le souper, il parut très-attaché au parti hongrois, et je crus ce qu'il voulut.

Il tenait en secret pour l'empereur. Son fils était à son service, et il se flattait, en nous livrant, d'assurer sa fortune. Il avait un nombreux domestique, il pouvait nous arrêter à l'instant; mais j'avais mon sabre et mes

pistolets à ma ceinture : ce fut sans doute ce qui le décida à dissimuler.

Quand nous voulûmes nous retirer ; on nous conduisit à un appartement de plusieurs pièces, dans le fond desquelles était la chambre à coucher. Amalie avait observé le silence pendant que nous étions à table ; elle avait écouté attentivement, et elle me rappela certaines expressions de Caraffa, qui lui paraissaient suspectes. Je condamnais d'abord sa défiance, et bientôt je revins à son sentiment : pouvais-je voir et penser autrement que par elle ? Je n'eus pas plutôt adopté ses soupçons, que je m'empressai de les vérifier. J'ouvris les croisées de notre appartement : la rivière mouillait le pied des murs. Je retournai à la porte par où nous étions entrés : la serrure était fermée à double tour. Nous ne pouvions nous échapper : il était clair qu'on avait résolu notre perte.

Si j'avais été seul, je n'aurais pas balancé j'aurais enfoncé la porte, et je me serais ouvert un passage les armes à la main ; mais Amalie pouvait être la première victime de mon impétuosité, et sa vie m'était plus chère que la mienne. Nous éteignîmes les bougies, pour faire croire que nous reposions. Nous tînmes conseil, et nous jugeâmes que la ruse était le seul moyen qu'il fût possible d'employer. Je regardai de nouveau par les croisées : point de barque et par conséquent personne qui nous épiât au pied des murs. La Teisse est large en cet endroit, et il était assez difficile qu'on pût nous observer de la rive opposée : d'ailleurs le péril était imminent, et il fallait tout braver pour s'y soustraire.

Nous coupâmes nos draps par bandes ; je démontai une porte d'armoire ; je la descendis jusqu'au niveau de l'eau, et j'attachai le bout de la bande au pied d'une forte table. Je passai une

autre toile sous les bras et sous les cuisses d'Amalie, et, au moyen d'un double tour sur le montant de la croisée, elle glissa doucement. Quand elle fut en bas, elle saisit la bande de toile qui tenait la porte, elle l'attira sous ses pieds, et s'y plaça facilement. Je descendis après elle, je coupai la toile, et le courant nous emporta. Il nous fut impossible de gouverner ce frêle radeau : nous étions constamment occupés à nous soutenir l'un et l'autre. La rapidité du courant nous força de nous tenir à genoux, et nous suivîmes quelque tems le fil de la rivière, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Nous abordâmes enfin à une petite île couverte de saules et d'osiers. Un pêcheur y tendait des lignes mortes. Amalie avait l'organe infiniment doux; elle lui parla, et nous l'approchâmes sans qu'il conçût d'alarmes. Sa nacelle était attachée au rivage, je la vis, et je me déterminai à l'instant. Je lui mis le pis-

tolet sur la gorge, et je lui ordonnai de nous conduire à Kiskore. Il obéit sans répliquer.

Il fallait remonter la Teisse, et repasser sous le château de Caraffa. Je ramais avec le pêcheur, je l'encourageais par des promesses, par des menaces, et Amalie, un pistolet de chaque main, lui ôtait jusqu'à la pensée de nuire à nos projets. Nous arrivâmes devant les murs du fatal château. On s'était aperçu de notre évasion. Des valets armés de carabines, parcouraient la campagne avec des flambeaux allumés. Une partie du roc qui supportait cet édifice, s'avançait au-dessus de l'eau, nous eûmes à peine le temps d'y cacher notre barque. Nous entendîmes distinctement Caraffa qui excitait ses gens, et qui promettait de l'or à quiconque nous prendrait en vie. Je menaçai le pêcheur de le tuer, s'il faisait un mouvement.

Caraffa ne pouvait douter que nous n'eussions descendu la rivière sur la porte que nous avions prise chez lui : personne au monde ne l'aurait remontée dans l'état où nous étions. Il suivit le courant avec ses satellites, et à peine eûmes-nous perdu de vue les flambeaux, que nous sortîmes de notre cavité. Nous ramâmes de nouveau, nous redoublâmes d'efforts, et nous arrivâmes avant le jour sous le pont de Kiskore.

Cette ville est située dans une île que forment deux bras de la Teisse. Sa position, et les ouvrages qui la défendent, la mettent à couvert des courses des Impériaux; qui n'étaient pas encore rassemblés en corps d'armée. C'est dans cette place que s'étaient réunis quatre à cinq mille Hongrois fidèles à la bonne cause. Il n'y restait pas un sujet de l'empereur.

Je payai généreusement le pêcheur, et je le renvoyai, Nous fûmes arrêtés

à un poste qu'on avait établi à la tête du pont. L'officier qui le commandait nous demanda qui nous étions. Je ne balançai pas : je nommai Ragotzi et Tékéli.

Au nom de ces deux héros, premières victimes de l'oppression, l'officier resta frappé d'étonnement et de respect. Il nous regardait avec attendrissement : des larmes mouillaient sa paupière. « Tékéli ! Ragotzi ! disait-» il d'une voix étouffée.... C'est le fils, » c'est la fille de nos plus zélés dé-» fenseurs que nous possédons dans nos » murs ! Qu'on coure, qu'on amène » Belleski ! »

Belleski commandait dans la place. C'était un de ces hommes que l'orgueil des cours laisse à l'écart, et à qui il ne faut qu'une occasion pour faire éclater des talents distingués. Il vint nous prendre à la tête d'une garde nombreuse, et nous conduisit au gouvernement. En un instant le bruit de

notre arrivée se répandit dans la ville; la foule s'assembla autour de l'hôtel, chacun voulait nous voir, nous parler, applaudir aux exploits de nos pères et à mes premiers faits d'armes. Nous répondîmes aux empressemens de ce peuple généreux ; nous parûmes, nous nous mêlâmes aux soldats, aux citoyens, aux femmes, aux vieillards. Notre jeunesse, notre affabilité, notre courage portèrent l'enthousiasme jusqu'à l'ivresse. La ville fut illuminée, des tables furent dressées dans les rues, et on marquait d'une branche de chêne celles où nous nous étions arrêtés. Telles sont les vicissitudes de la vie : j'étais proscrit à Vienne, et je triomphais à Kiskore.

Dès que nous pûmes disposer de nous, Belleski nous fit prendre du repos. L'amour et l'héroïsme, ces passions des grandes âmes, nous occupèrent une partie de la nuit. Amalie me voyait à la tête d'une armée, à l'âge

où on est à peine soldat ! je cherchais, j'attaquais, je battais Léopold ; il fuyait de sa capitale, son trône s'écroulait devant moi, la Hongrie était libre, nos pères étaient vengés. Si Mustapha eût été un homme, ces chimères se réalisaient.

Nous trouvâmes à notre réveil des vêtemens de différentes tailles, enrichis de ce que le luxe a de plus recherché. Nous nous habillâmes. Qu'Amalie était belle ! je ne me lassais pas de l'admirer. Les bataillons étaient rassemblés sur la place du gouvernement. Nous descendîmes, et nous fûmes reçus au bruit de la mousqueterie et des acclamations de l'armée. « Mort aux tyrans ! m'écriai-je, et » soutien à nos droits ! » Ce cri fut répété dans tous les rangs. Amalie portait une magnifique ceinture : elle la coupa en morceaux, et en attacha un aux cravates de chaque drapeau. « Vive Tékéli ! vive Ragotzi ! vivent

» leurs dignes enfans ! » répétait-on de toutes part. J'ai depuis reçu de plus grands honneurs à la tête de quatre cent mille hommes, et j'en ai été moins flatté. Je jouissais, pour la première fois, du tribut qu'on offre aux héros, et je ne donnais encore que l'espoir d'en être digne un jour.

Quand les Hongrois surent la manière infâme dont Caraffa s'était conduit envers nous, ils demandèrent sa tête à grands cris, et Belleski fut contraint de se mettre à la tête de ceux qui voulaient marcher contre lui. J'étais bien jeune encore, mais j'avais déjà trop de grandeur pour me venger par un assassinat. Si Caraffa avait eu dix mille hommes, j'aurais été le combattre, le vaincre, tomber sous ses coups. Il n'était entouré que de quelques valets qui ne méritaient pas l'honneur d'être attaqués par des hommes tels que nous. « C'est contre Léopold, » dis-je à ces braves Hongrois, qu'il

» faut diriger nos efforts ; c'est sur
» lui qu'il faut punir les vexations qui
» nous ont mis les armes à la main ;
» mais égorger un particulier sans dé-
» fense, c'est le métier des brigands,
» et je ne vois ici que des soldats. Je
» suis contente de toi, me dit Amalie,
» et elle m'embrassa. »

Ces flots, qu'un mot avait soulevés, se calmèrent avec la même facilité. Tel est le peuple : il frappe, ou pardonne au gré de ceux qui le dirigent. Êtres privilégiés, que les circonstances ont placés à la tête des nations, vous seuls leur inspirez des vertus, ou leur communiquez vos vices ; vous seuls êtes les causes et les garans de leurs excès : tremblez d'abuser de votre puissance ; la postérité vous attend : c'est elle qui juge les hommes.

Nous nous concertâmes avec Belleski sur les mesures que nous avions à prendre. Il avait servi en Transilvanie, et il connaissait Abaffi : c'était

un prince facile et bon, également incapable de grands crimes et de grandes choses. Il devait grossir la liste de ces souverains obscurs, dont les noms ne sont consignés dans l'histoire que comme des époques qui servent à la chronologie. La princesse, vive, enjouée, spirituelle, avait pris sur lui un ascendant absolu. C'est d'elle seule que dépendait le succès de nos démarches, et je m'en applaudis en secret. J'adorais Amalie, mais je n'étais pas fâché d'avoir à traiter avec une femme de ce caractère. Je joignais beaucoup d'esprit naturel à la figure la plus heureuse et à la taille la mieux prise: ces avantages devaient la disposer favorablement. Ce temps est si loin de moi que je peux le rappeler sans être accusé de vanité.

Belleski ne voulait pas que nous parussions à la cour de Hermanstad comme des aventuriers; il prit le temps nécessaire pour nous former un train

conforme à la mission honorable dont nous étions chargés, et je consacrai ces jours de loisir à l'étude de la guerre.

Le jour du départ approchait, lorsqu'Amalie me prit par la main, et me conduisit dans le cabinet de Belleski. « Le ciel a reçu nos sermens, me dit- » elle d'un ton auguste : c'est assez » pour vous et pour moi, mais l'opi- » nion est la reine du monde. Je ne » dois pas rougir à la cour d'Abaffi, » et je n'y puis paraître décemment » qu'avec le titre de votre épouse. » C'était remplir mes vœux les plus doux. Belleski donna ses ordres à l'instant. L'autel fut paré, l'encèns fuma, nous fûmes unis pour jamais.

Enfin le moment arriva où nous devions quitter cette ville hospitalière. Belleski me fit monter, avec ma femme, dans un superbe carrosse; trente domestiques des deux sexes étaient à cheval, ou dans différentes

voitures; deux cents hussards parfaitement montés, se présentèrent pour nous servir d'escorte; plusieurs chariots, chargés de nos effets et des provisions nécessaires pour la route, fermaient le convoi. Belleski nous embrassa tendrement, et nous sortîmes de Kiskore, comblés de marques d'affection, et des bienfaits de ses habitans.

Nous arrivâmes sur les frontières de la Transilvanie, sans éprouver le moindre retard. Presque tout le pays était du parti, et ceux qui restaient attachés à l'empereur étaient dispersés, et en trop petit nombre pour pouvoir entreprendre rien contre la troupe d'élite que j'avais avec moi, Nous nous arrêtâmes à Lugos, dernière ville de Hongrie, d'où je dépêchai à Abaffi un officier intelligent et sûr. Je n'avais pas cru devoir entrer en armes dans les États de ce prince ; sans en avoir obtenu l'agrément. Je

lui écrivis une lettre pressante; j'en adressai une infiniment flatteuse à la princesse, et en attendant le retour de mon courrier, je traçai mon plan de campagne. Les officiers de l'empereur l'ont depuis admiré. Je n'avais pas d'expérience, mais j'étais né général.

La réponse d'Abaffi fut plus favorable encore que nous n'avions osé l'espérer. Après nous avoir marqué la plus haute considération pour la mémoire de nos pères, il nous invitait à nous rendre à sa cour. Des logemens étaient préparés pour nous et notre suite, des fonds assignés pour notre subsistance, et il terminait par la plus flatteuse des promesses, celle de faire entrer en Hongrie une armée aussi forte que les circonstances le permettraient.

Après ce qui nous était arrivé chez Caraffa, il était bien naturel de se défier des protestations d'une bienveil-

lance aussi prématurée. Je ne savais si je devais me mettre entre les mains d'Abaffi; mon épouse craignait de me rien conseiller. Cependant, s'il était dangereux de nous rendre à l'invitation du prince il ne l'était pas moins de retourner sur nos pas. Cette démarche m'ôtait sans retour la confiance et l'estime des Hongrois. Ils ne verraient plus en moi qu'un enfant sans caractère, indigne de servir leur cause, et de les commander: cette considération l'emporta, et nous partîmes à l'instant pour Hermanstad.

Nous y arrivâmes le cinquième jour au soir, et le prince voulut nous voir aussitôt. Il nous reçut dans l'appartement de la princesse. Nous mîmes un genou en terre en les abordant; ils nous relevèrent, et nous embrassèrent avec une affection qui ne me parut pas étudiée.

Après les premiers complimens, la conversation tomba sur l'état de nos

affaires, sur les espérances du parti hongrois, et sur mes desseins particuliers. Après avoir satisfait le prince sur les deux premiers articles, je montrai mon plan de campagne. Il l'examina avec un seigneur qui paraissait être auprès de lui dans la plus grande faveur. Ils se parlaient bas, et me regardaient par intervalles avec un air de satisfaction qui ne m'échappa point. « Si jeune encore, et tant de » talens! s'écria enfin le prince. Oui, » vous aurez une armée, et c'est vous » qui la commanderez. »

On nous conduisit au quartier qui nous était destiné; c'était une aile du palais, où on avait réuni l'utile à ce qu'on avait jugé devoir nous être agréable. Un officier, chargé de nous recevoir, nous ouvrit tout, et nous fit remarquer, entre autres choses, une cassette qui renfermait vingt mille ducats.

Quand nous fûmes seuls, je parlai

à mon épouse de l'étonnante réception, que nous faisait le prince de Transilvanie. J'avais remarqué que la princesse avait traité Amalie avec une bonté qui avait aussitôt établi la confiance ; la conversation était vive et animée, et je me flattai que ma jeune épouse aurait démêlé quelqu'un des motifs qui déterminaient la conduite du prince à notre égard. Je ne me trompai pas. En assurant la princesse de notre reconnaissance, elle avait adroitement glissé quelques mots sur l'étonnement où la jetaient des bienfaits que nous n'avions pas encore mérités. La princesse, dont le caractère était exactement conforme à l'idée que m'en avait donnée Belleski, lui dévoila, sans la moindre difficulté, les secrets du cabinet de Hermanstad. Le prince, tributaire de Mahomet IV, était parfaitement bien dans son esprit ; le sultan ne lui avait pas caché l'intention où il était de rompre avec

Léopold à la première occasion. Ses États, épuisés par des guerres continuelles, ne devaient pas opposer une forte résistance aux armes ottomanes. Abaffi sentait qu'en me donnant une armée, il attirerait sur lui les efforts de l'empire d'Allemagne, et qu'alors Mahomet paraîtrait forcé de secourir son tributaire. Ces idées étaient si simples et si naturelles, qu'il était impossible de chercher d'autres raisons des faveurs dont on nous comblait.

Pendant que les différens corps, qui devaient composer mon armée, se mettaient en marche de toutes parts, et se rassemblaient à Clausembourg, la cour de Hermanstad se livrait à tous les plaisirs. Chaque jour était marqué par une fête, dont Amalie et la princesse faisaient le principal ornement. La princesse était dans tout l'éclat de sa beauté : elle avait à peine trente ans. Elle paraissait moins attachée à son mari qu'à son rang; cependant sa

réputation ne souffrait ni de sa frivolité, ni même de son inconséquence : elle savait quelle était belle, elle aimait à se l'entendre dire. Elle cherchait tous les moyens de plaire, et elle y réussissait parfaitement. Le goût de la galanterie, et peut-être une sorte d'espoir, attachaient à sa cour une foule d'hommes aimables, dont aucun ne la fixa. Elle me marquait surtout une bienveillance particulière. C'était toujours à elle que je m'adressais pour les différens objets nécessaires à l'ouverture de ma campagne. Cette déférence la flattait ; j'obtenais tout ce que je voulais, et ce fut au milieu des jeux les plus variés et les plus brillans que se prépara la ruine de l'Allemagne.

Je me disposai enfin à m'aller mettre à la tête de mon armée. Elle n'était que de douze mille hommes effectifs, mais j'étais certain de la grossir en avançant dans la Hongrie. Je comp-

tais sur ceux qui s'étaient déjà déclarés, et sur un grand nombre d'autres qui n'attendaient, pour prendre les armes, que les moyens d'entreprendre avec quelque espoir de succès.

Je comptais laisser Amalie à Hermanstad. Je ne pouvais me résoudre à l'exposer aux fatigues et aux dangers de la guerre. J'avais pressenti la princesse à cet égard, et elle était tout-à-fait disposée à la garder auprès d'elle; mais à la première ouverture que j'en fis à Amalie, elle s'éleva si fortement contre ce dessein, elle se montra à la fois si courageuse et si tendre, elle s'expliqua si nettement sur la résolution qu'elle avait prise de partager mes succès ou mes revers, qu'il ne me fut pas permis d'insister. Mon coeur d'ailleurs était d'accord avec le sien, et la résistance qu'elle m'opposa ne la rendit plus chère.

Nous prîmes congé d'Abaffi et de la princesse, et nous partîmes pour Clau-

sembourg. Je trouvai mon armée campée sous les murs de la ville. Je la passai en revue, et je fus étonné de la tenue et de la discipline des troupes. Le parc d'artillerie renfermait cinquante pièces de campagne et soixante canons de siége; la caisse militaire suffisait pour soudoyer mes troupes pendant trois mois. C'était tout ce que je pouvais désirer, et tout ce qu'Abaffi avait pu faire. Je lui en marquai ma satisfaction et ma reconnaissance.

Je résolus d'entrer sans délai en Hongrie, d'établir mes magasins à Kiskore, et de m'emparer ensuite du cours du Danube, depuis Essek jusqu'à Gran. Si j'éprouvais un revers, et qu'il fallût rétrograder, j'étais maître encore de la Teisse, et je pouvais me retirer par Kiskore jusqu'en Transilvanie. J'avais quinze ans et demi lorsque j'arrêtai ces dispositions.

J'assemblai mes lieutenans-généraux, je leur donnai mes ordres; l'ar-

mée s'ébranla, et je marchai droit aux États de ce Léopold qui avait assassiné mon père, proscrit ma tête, et opprimé mes concitoyens. Bihor, Pethèle, Fildech, Kunhegies ouvrirent leurs portes sans résistance. Les recrues, les vivres, les munitions de guerre commencèrent à m'arriver de toutes parts, et j'étais à la tête de vingt-cinq mille hommes lorsque je vins camper à la vue de Kiskore.

Je paraissais devant cette ville dans une situation bien différente de celle où je m'y étais présenté trois mois auparavant. Belleski, enchanté de mes succès à la cour de Hermanstad, vint me féliciter à la tête de sa garnison. C'était un de ces hommes entreprenans qui ne connaissent rien d'impossible, et qui sont inappréciables dans la conduite d'un coup de main. Je lui déclarai que mon intention était de le prendre avec moi, et de laisser le commandement de Kiskore à un officier

dont il me répondit. Il fut sensible à mes offres, il les accepta, et le lendemain mon armée traversa la ville, et passa la Teisse. J'avançai à marches forcées, et en trois jours j'arrivai sur les bords du Danube. La petite ville de Zambock, qui voulut me résister, fut emportée en trois heures, et la garnison passée au fil de l'épée.

Il était essentiel de s'assurer de Pest, place forte située sur le Danube. Je craignais les lenteurs d'un siége régulier. Je voulais profiter de mes avantages et pousser mes conquêtes, avant que l'empereur eût le temps de se reconnaître. J'assemblai mes chefs, je les consultai sur les dispositions des troupes, et d'après le compte avantageux qu'on m'en rendit, je me décidai à tout tenter pour enlever la place de vive force. Je marchai toute la nuit, et deux heures avant le jour, je me détachai avec deux mille chevaux pour reconnaître le pays. La

renommée, qui exagère toujours, avait porté mes forces à cent mille hommes, et la terreur était générale. Je savais que les hommes intimidés ne raisonnent plus ; j'eus l'audace de m'avancer jusque sur le glacis, et de faire sommer le gouverneur de se rendre : il vint en personne capituler à la porte. Il demanda beaucoup, je ne lui accordai que les honneurs de la guerre, et une heure après, il évacua la ville. Ses troupes défilèrent devant moi, et déposèrent leurs armes à mes pieds. Le jour commençait à poindre. Ce commandant, désespéré de s'être rendu à une poignée d'hommes, se cassa la tête d'un coup de pistolet.

Je laissai cinq cents hommes dans la place, et j'avançai avec les quinze cents cavaliers qui me restaient, pour tenter une reconnaissance vers Bude. On ignorait encore, de l'autre côté du Danube, ma marche rapide et mes premiers succès. On était dans une telle

sécurité, que la garnison de Bude s'exerçait dans une prairie, à une demi-lieue de la ville. Je jugeai le moment décisif, je tournai un petit bois, et je fondis tout-à-coup sur ces troupes, qui, surprises d'une attaque aussi inopinée, se rompirent à l'instant, et s'enfuirent vers les postes avancés. Je les poursuivis l'épée dans les reins, et nous entrâmes dans la place avec les fuyards. La consternation était à son comble; les Impériaux jetaient leurs armes, et mes soldats triomphèrent sans avoir combattu. Je mis la garnison aux fers; les miens n'auraient pas suffi pour garder les vaincus: ils étaient trois mille hommes effectifs.

Cependant mon corps d'armée s'avançait en bon ordre. Belleski ne revint pas de son étonnement, quand il vit notre étendard flotter sur les remparts de Pest. Il m'admira, et me l'écrivit quand il sut que nous étions maîtres de Bude. Il dépêcha des courriers

à Abaffi, pour l'informer de ce début brillant.

Je donnai six mille hommes à Belleski. Je lui ordonnai de descendre le fleuve jusqu'à Essek, de retrancher les positions qui pouvaient tenir, d'y laisser des garnisons suffisantes, et de venir me joindre devant Gran, que j'allais assiéger. Il exécuta mes ordres avec son intelligence et sa valeur ordinaires.

Gran est une ville régulièrement fortifiée. Le bruit de mes exploits m'y avait devancé, l'ennemi s'était préparé à une vigoureuse résistance. Je n'avais pas assez de monde pour investir la place; je l'attaquai du côté de Pilis. Après trois jours de tranchée ouverte, je m'emparai des ouvrages avancés, et je commençai à battre en brèche. Cent vingt pièces de canon tiraient jour et nuit sur le corps de la place; les boulets rouges et les obus y pleuvaient sans interruption, et le

commandant ne parlait pas de se rendre. Irrité d'une résistance que je n'avais pas coutume d'éprouver, je fis préparer des échelles, et je donnai l'ordre d'un assaut général. Mes troupes y coururent en poussant des cris de joie, et je volai à leur tête, mon épée d'une main et une échelle de l'autre. Je perdis douze cents hommes avant d'arriver au revers du fossé. Nous le franchîmes enfin sur les corps des morts et des mourans, les échelles furent plantées, et nous montâmes à travers une grêle de balles. L'ennemi, étonné de notre intrépidité, abandonna les remparts, et se retrancha dans la ville. Chaque maison devint une forteresse, chaque rue le théâtre d'un combat sanglant. Ma fortune triompha, à la fin, des difficultés. Les Impériaux, forcés de toutes parts, demandèrent la vie. Je la leur accordai, et je rendis à leur chef les honneurs que méritait son courage.

Mes progrès jetèrent la cour de Vienne dans les plus vives alarmes. Léopold faible comme tous les souverains qui ne sont pas nés avec des qualités supérieures, ou qui ne se sont pas formés à l'école de l'infortune, Léopold trembla pour ses États. Je n'étais guère qu'à cinquante lieues de sa capitale, et si j'avais eu soixante mille hommes en ce moment, le colosse germanique s'abîmait devant moi.

Mais j'étais obligé d'affaiblir mon armée pour garder mes conquêtes. J'avais des garnisons dans quinze places différentes, et il me restait à peine quinze mille hommes dont je pusse disposer. L'empereur, en rassemblant toutes ses forces, pouvait encore m'opposer une armée supérieure. Le roi de Pologne, Jean Sobieski, Charles v, duc de Lorraine, et plusieurs princes d'Allemagne, armaient en sa faveur; il n'examina ni mes ressources, ni mes

moyens; il n'écouta que sa pusillanimité : il envoya des plénipotentiaires me demander une trève.

Je les reçus sous un dais, à la tête de mon camp, et j'exigeai qu'ils me parlassent debout et découverts. Je leur dictai mes volontés, non en sujet mécontent, mais en vainqueur irrité, qui dédaigne les convenances. Je signai une trève de trois mois, à condition que le trésor impérial me payerait douze cent mille ducats en indemnité de mes possessions et de celles de mon épouse. Je retins des ôtages pour m'asurer de l'exécution du traité, et je refusai d'en donner à Léopold.

Cependant, fidèle observateur de ma parole, je tins rigoureusement les conditions que je m'étais imposées; mais aussi je voulus tirer de la suspension d'armes le parti le plus avantageux : je ne l'avais acceptée que pour me préparer à de plus grandes entreprises. Amalie portait dans son sein le

gage de l'union la plus douce: l'amour avait trouvé des momens au milieu des horreurs de la guerre. Je la confiai à Belleski. Je les laissai à Gran avec six mille hommes d'élite; je mis le reste de mes troupes à Bude et à Pest, et je partis pour Constantinople. J'y arrivai précédé de la plus brillante réputation. Mon parti m'adorait, mes ennemis eux-mêmes me rangaient parmi les grands hommes, et je n'avais pas encore seize ans.

Mahomet IV me reçut comme un officier propre à seconder ses desseins. La fierté ottomane s'adoucit devant moi; l'austérité même du sérail se relâcha un moment. Mahomet permit à ses femmes de me voir à travers un tissu léger. Une d'elles, que j'ai su depuis être la favorite, conserva de moi un souvenir qui m'a été utile dans mes malheurs.

Sa hautesse avait conçu le projet d'étendre ses frontières en Europe,

ou du moins d'élever une barrière entre l'empereur et lui. Il pensait à conquérir ou à affranchir la Hongrie, et il avait résolu de pousser ses avantages aussi loin que les circonstances le permettraient. Un seul article me répugnait : je ne voulais pas que ma patrie fût asservie, et quelques promesses que me fît le grand-visir, je demeurai fidèle à mes principes et à mon parti.

On sentit aisément qu'un homme, qu'on n'avait pu corrompre, tiendrait exactement ce qu'il aurait promis. Mahomet changea une partie de son plan, et me fit des offres plus brillantes encore. On me proposa le trône de Hongrie, et la principauté de Transilvanie à la mort d'Abaffi, qui n'avait point d'enfans. On n'exigeait de moi que de mettre mes États sous la protection du grand-seigneur, et de lui fournir un contingent dans les guerres qu'il entreprendrait en Europe. J'étais jeune,

faire un roi, ne parût que comme un simple volontaire. Le chef des eunuques et la sultane entrèrent parfaitement dans mes vues. Ils n'aimaient pas le visir, et peut-être le désir de l'humilier les détermina-t-il autant que la solidité de mes raisons.

Ils gagnèrent tous ceux qui avaient quelque ascendant sur l'esprit de sa hautesse. Bientôt on ne lui parla plus que de moi; on lui racontait mes moindres faits d'armes comme des choses extraordinaires; on lui persuada que les troupes seraient invincibles sous mes ordres. Mahomet balança : on le pressa, on l'obséda, sans relâche; il promit enfin, et je l'emportai un moment sur son visir.

Par un retour assez ordinaire aux hommes sans énergie, Mahomet craignit les suites de sa condescendance : il était inouï qu'un chrétien commandât les armées ottomanes. Il avait à craindre ses janissaires, milice qui fut

dans tous les temps la force et la terreur de ses maîtres ; il sentait la nécessité de ménager l'oginion publique, et il se décida à ne prendre un parti définitif que d'après l'avis de son divan.

Quelques-uns de ceux qui le composaient pénétrèrent aisément sa hautesse, et appuyèrent fortement son opinion. Ils eussent peut-être entraîné les autres, si le muphti ne se fût nettement prononcé contre cette espèce d'innovation. Il déclara que l'étendard du prophète ne pouvait être confié à un infidèle, et il ramena aisément le divan et sa hautesse elle-même. Il fut arrêté que je scrais un des lieutenans du grand-visir ; mais qu'il n'entreprendrait rien sans me consulter. Je fus indigné quand le kislar-aga me rendit compte de ce qui s'était passé ; et bientôt, réfléchissant à l'imprudence de ma conduite, je trouvai tous les torts de mon côté. J'avais prétendu changer

les usages de l'empire, et je n'avais pas réfléchi que je me faisais du grand-visir un ennemi secret qui ne s'occuperait qu'à me nuire, si je ne réussissais pas à lui ôter le commandement.

Kara Mustapha, beaucoup plus adroit que moi, ne me marqua nulle espèce de ressentiment. Il eut toujours pour moi les mêmes égards, et lorsque nous partîmes pour l'armée, il me rendit sur la route les plus grands honneurs.

Jamais on ne vit un spectacle plus imposant que celui qui s'offrit à mes yeux dans les pleines d'Andrinople. Les Turcs n'avaient pas eu encore d'aussi nombreuse ni d'aussi magnifique armée. Cent quarante mille hommes de troupes réglées, trente mille Tartares de Crimée, les artilleurs, les ouvriers en tout genre, les gens commis à la distribution des vivres, au soin des équipages, les domestiques, les esclaves, formaient un ensemble

d'environ trois cent mille hommes. Le luxe le plus étonnant brillait de toutes parts. Ma tente était de drap d'or; celles de mes gens étaient en velours : cent chevaux arabes me furent présentés de la part du grand seigneur. L'un d'eux avait porté sa hautesse. La selle et la housse étaient enrichies de pierreries, et les étriers d'or massif. Les autres étaient couverts de tapis d'écarlate galonnés d'or, qui tombaient jusqu'à terre. L'équipage du grand-visir était moins riche que le mien.

Cette magnificence, cette armée presque innombrable, me donnèrent la plus haute idée de la grandeur ottomane. Je visitai les différens quartiers avec un plaisir inexprimable, et rien n'eût manqué à mes voeux, si j'avais été le maître de régler les opérations de la campagne. Il fallut me borner à me concerter avec le visir, et je fus bientôt convaincu de son incapacité.

J'étais d'avis que l'armée entrât en Hongrie, et vînt se ranger sous les murs de Gran et de Bude, d'où on marcherait droit à Vienne. Le visir voulut traverser la Valaquie, la Servie, l'Esclavonie, et marquer son rendez-vous général à Essek. Je lui représentai qu'après avoir fait un circuit aussi long, il serait toujours obligé de remonter le Danube depuis Essek jusqu'aux places fortes dont je m'étais emparé; qu'une marche aussi longue fatiguerait inutilement ses troupes ; et qu'il donnerait aux alliés de Léopold, qu'il pouvait prévenir, le temps de rassembler leurs forces. Ces raisons étaient d'une extrême simplicité; il ne voulut pas les entendre. J'insistai, il résista; je m'emportai, il me dit froidement que j'avais le droit de lui donner des conseils, mais que son maître ne lui avait pas ordonné de les suivre. Nous nous separâmes très-mécontens l'un de l'autre, et deux

jours après je partis pour Gran, prévoyant les revers que l'ignorance et l'opiniâtreté du visir ne manqueraient pas d'occasioner.

Je trouvai mes affaires de Hongrie dans l'état le plus satisfaisant. Belleski avait augmenté considérablement mes troupes. Elles étaient bien tenues, bien exercées, et leur esprit était excellent. Léopold avait payé les sommes stipulées par le traité, et ses ôtages lui étaient rendus. Amalie adoucit le souvenir des désagrémens que j'avais éprouvés à Andrinople. Sa présence, et la légèreté naturelle à mon âge, me les firent totalement oublier.

Cependant ces épanchemens si doux étaient quelquefois mêlés d'une sorte d'inquiétude, que l'amour même augmenta bientôt de jour en jour. J'attendais une couronne qui me paraissait plus précieuse par l'espoir de la partager avec une épouse adorée, et

j'ignorais si mes compagnons d'armes, qui me reconnaissaient pour leur chef, consentiraient à m'avoir pour maître. Belleski était le seul à qui je pusse m'ouvrir sans inconvénient. Il m'était sincèrement attaché, et je pouvais compter sur sa discrétion dans le cas où il désapprouverait ma conduite. Il applaudit à la première ouverture que je lui fis de mes desseins, et il employa en ma faveur l'influence que ses services et ses talens lui avaient donnée sur l'armée. Il gagna insensiblement les chefs, et il se conduisit avec tant d'adresse, que le jour de mon couronnement, ils crurent avoir le mérite de m'offrir un rang qu'ils ne pouvaient plus me refuser.

Je secondai de tout mon pouvoir les efforts de Belleski. Je m'attachai tous les coeurs par mes largesses, et surtout par cette affabilité si puissante sur le vulgaire, et que les grands dédaignent trop souvent d'employer. Ama-

lie, que la perspective d'un trône avait éblouie comme moi, prodiguait tous ses moyens de plaire. Elle était sans cesse entourée d'une foule d'officiers qu'attiraient ses charmes, et que fixaient des présens distribués avec discernement et délicatesse. Les femmes les plus distinguées et les plus aimables de la ville lui faisaient une cour assidue. On n'attendait pas qu'elle exprimât ses volontés, on se faisait une étude de prévenir ses désirs, et le bonheur de lui plaire était la plus douce récompense des soins qu'on avait pris pour y parvenir.

De telles apparences étaient faites pour séduire un jeune homme, et vingt fois je fus tenté de me faire proclamer. Le fidèle, le prudent Belleski s'opposa constamment à une démarche qui me perdait sans retour, si le succès ne répondait pas à mes espérances. Si les esprits étaient vraiment disposés, comme j'avais lieu de le croire, ils ne

pouvaient pas changer en un instant : si je m'abusais, au contraire, la présence de l'armée ottomane devait encourager mes amis, et contenir les autres. Ce raisonnement était si simple, que je n'eus rien à lui opposer.

Je reçus un courrier du grand-visir, qui m'annonçait l'arrivée de son avant-garde à Essek, et qui m'engageait à l'y joindre sans délai, avec toutes mes forces. Il se proposait de me couronner à la tête des armées combinées, et de marcher ensuite à Vienne en laissant à sa droite le lac Balaton : c'était encore le contraire de ce que j'aurais fait. Il fallait garder le cours du Danube, et s'emparer de toutes les places situées entre Cran et Vienne, pour s'assurer une retraite. Belleski sentit comme moi la faute qu'allait faire le visir. Nous délibérâmes si nous le laisserions attaquer seul, pour profiter de ses succès, ou opérer une puissante diversion, s'il était battu. Ce

parti était sans doute le plus sage, et probablement nous étions vainqueurs si nous l'eussions suivi : c'était l'avis de Belleski, c'était aussi ce que je pensais intérieurement; mais ma fatale ambition, mon empressement à jouir du rang suprême, l'emportèrent sur la prudence, sur la raison, sur les remontrances de l'amitié, et je me décidai à opérer ma jonction. Si de semblables erreurs pouvaient être excusées, ce n'est qu'en faveur de la grande jeunesse de celui qui les sent sans avoir la force de les rejeter.

Je sortis de Gran avec une pompe vraiment royale. J'étais à cheval, à côté d'Amalie. Mon état-major, magnifiquement vêtu, nous entourait. Une partie de ma cavelerie formait l'avant-garde; le reste nous suivait. Mon infanterie, les équipages, les magasins, ma caisse militaire, descendaient le Danube sur des bateaux rassemblés au-dessus et au-dessous de Bude. Les

tambours, les clairons, l'artillerie des remparts, le son des cloches, les acclamations d'un peuple nombreux, donnaient à notre marche une dignité et un éclat que j'ai encore la faiblesse de me rappeler avec plaisir. Hélas! cette vaine gloire, si séduisante en apparence, n'est qu'une fumée légère qui se dissipe au gré du vent.

Je ne laissai dans toutes mes places que des garnisons à peine suffisantes pour les garantir d'un coup de main, et j'arrivai à Essek, suivi de trente mille Hongrois. Le grand-visir, qui ne se croyait pas responsable d'une défaite, mais qui devait à son maître un compte exact de ses procédés envers moi, sortit de son camp avec une escorte nombreuse, et vint me recevoir avec les honneurs dus à un souverain. Il fut frappé de la tenue et de la discipline de mes troupes, et mes Hongrois, simples autant que braves, ne se lassaient pas d'admirer la magni-

ficence asiatique. Les deux armées se mêlèrent, et pour la première fois, peut-être, des mahométans fêtèrent des chrétiens. Mes généraux, excités par Belleski, se répandirent dans la foule. Ils répétaient à nos moindres soldats que c'était à moi seul que la Hongrie devait la protection du grand-seigneur, que j'allais être le libérateur de ma patrie, et que j'étais digne de la gouverner. Les têtes s'exaltèrent, on se pressa autour de moi, on m'éleva sur une espèce de pavois, à la vue des deux armées; ce cri, si ardemment désiré, *Vive Tékéli, roi de Hongrie!* ce cri se fit entendre de toutes parts. Le visir me mit la couronne sur la tête, et jura de l'y maintenir par la force des armes; enfin, ce que je n'avais osé entreprendre à Gran, s'exécuta en un moment à Essek, sans la moindre opposition.

Je me retirai sous le pavillon qui m'était préparé. Ivre de joie et d'or-

gueil, je tombai dans les bras d'Amalie, et je la tins long-temps embrassée sans pouvoir proférer un mot. Ses larmes mouillaient mon visage; son ravissement était égal au mien. Aveugles que nous étions! nous ne savions pas que celui qui se charge des destinées de tout un peuple, est de tous les hommes le plus à plaindre ou le plus insensé. Ce jour, que nous jugeâmes le plus beau de notre vie, fut le dernier que la fortune embellit de ses chimères. Je l'ai payé par quarante ans de calamités. Puisse mon exemple être utile aux ambitieux de tous les âges et de toutes les classes!

Incapable de faire alors ces réflexions; je ne pensai plus qu'à faire valoir le droit le plus incontestable au trône, le vœu unanime des Hongrois. Le duc de Lorraine était déjà entre le Raab et le Rabwitz, pour couvrir les approches de Vienne; le roi de Pologne, les électeurs de Saxe et de Ba-

vière amenaient des renforts considérables. La capitale de l'Autriche pouvait être assiégée et prise avant qu'ils opérassent leur jonction, mais il n'y avait pas un jour à perdre. Je pressai Mustapha d'agir; je tentai encore de le ramener à un plan d'opérations plus sage et mieux combiné. Mes représentations furent inutiles; il fallut se soumettre, et attendre tous les hasards de la guerre, qui trompent souvent la prudence la plus consommée, pour favoriser l'inexpérience et la témérité.

Cette multitude de soldats fut dirigée sur Vienne, mais la fierté ottomane dédaigna toute espèce de précautions. D'Essek à Vienne, en laissant à droite le lac Balaton, sont les villes de Siklos, de Zyget, Canischa, Fridberg, et tant d'autres dont il était facile de s'emparer en passant. Le visir tourna toutes ces places, et répondit à mes nouvelles observations, qu'elles tomberaient dès que Vienne serait prise.

Je lui demandai quelles seraient ces ressources s'il était battu, et par où il retournerait en Turquie. « Ceux qui » ont peur peuvent se retirer, » me dit-il. « Nous verrons, répliquai-je, » qui de nous deux fera le mieux son » devoir. » Je mis mes plans en pièces et je ne songeai plus qu'à emporter la capitale de l'Autriche, ou à périr sous ses murs.

Nous y arrivâmes le 16 juillet 1683. Mon nom et la foule innombrable, qui menaçaient l'Autriche, avaient répandu une consternation inexprimable. Les alarmes avaient augmenté encore par la fuite précipitée de Léopold. Il avait quitté Vienne dès le 7, suivi de l'impératrice, qui était enceinte, et de toute sa famille. La nouvelle reine de Hongrie devait bientôt fuir à son tour, devant des ennemis à qui on abandonna lâchement la victoire.

Le comte de Staremberg comman-

dait dans la place. Sa garnison n'était que de huit mille hommes effectifs. Il fut obligé d'armer les bourgeois qui étaient restés dans Vienne ; il arma jusqu'aux écoliers de l'université. Ces levées, que l'enthousiasme soutient un moment, et qui ne sont pas faites au feu, sont plus propres à porter le désordre dans les vieilles bandes, qu'à les seconder. La place n'était point approvisionnée, ses fortifications étaient en ruines, et il n'était pas probable qu'elle tînt long-temps. Ces raisons, et l'avarice du visir, le déterminèrent à faire un siége régulier. Cependant l'approche des princes alliés ne lui laissait d'autre ressource que d'emporter la ville l'épée à la main. Trois cent trente mille hommes pouvaient tellement multiplier les attaques, qu'il eût été impossible à l'ennemi de faire face partout ; mais Mustapha s'était imaginé que la résidence des empereurs devait renfermer des

trésors immenses. Il craignait qu'ils ne fussent pillés, si la ville était prise d'assaut. Il était fort simple de croire que l'empereur, qui avait évacué sa capitale huit jours avant qu'elle fût investie, n'avait pas manqué d'en faire sortir ses richesses. L'aveuglement du visir était à son comble, jamais il ne voulut donner d'assaut, quoiqu'il y eût de très-grandes brèches au corps de la place, et qu'elle commençât à manquer de tout. Je le menaçai de l'indignation de son maître, je soulevai ses janissaires: il méprisa mes menaces, et il apaisa ses troupes avec de l'argent. Bientôt cette milice si fière passa de l'audace qu'elle avait marquée à son chef, à un découragement absolu. Le service se faisait mal; les Hongrois seuls étaient prêts à se battre.

Je ne pris plus conseil que de moi-même. J'assemblai mes Hongrois, je leur dis que l'avarice et la mollesse du visir allaient sauver Vienne, qui de-

vait tomber devant nous. Je leur proposai de l'attaquer, et d'avoir seuls l'honneur de la réduire. Dès long-temps ils ne savaient que m'obéir, et je disposai tout pour un assaut général.

Le visir, effrayé de ma résolution, vint à son tour me faire des représentations; je lui déclarai que s'il ne se retirait, j'allais le charger, le battre et prendre la ville, sans autre secours que le désespoir, qui fait tout entreprendre, et la valeur, qui fait tout réussir. Il me quitta, le cœur ulcéré; il fut se plaindre à ses janissaires, qui me redoutaient plus que lui, et qui n'étaient plus des soldats. Je sortis de mes lignes avec le pressentiment du succès, et j'approchais des ouvrages avancés, lorsque l'armée des princes parut sur le sommet de la montagne de Calemberg. Si les Turcs avaient fait bonne contenance, j'aurais suivi mon dessein, et pris Vienne pendant la bataille. Je les vis intimidés, et je sentis

qu'il fallait soutenir seul le choc des Impériaux.

Je rétrogradai, et je rangeai mes troupes en bataille, de manière à pouvoir agir seul, et à me porter partout. Je ne craignais pas que les Impériaux dirigeassent contre moi leurs premiers efforts : ils se seraient exposés à être enveloppés et taillés en pièces par les Turcs, qui étaient bien supérieurs en nombre. C'est donc le corps d'armée qu'ils devaient attaquer d'abord, et si elle tenait seulement une heure, je pouvais prendre l'ennemi en flanc, et par ce mouvement décider la victoire.

Au moment où le combat allait s'engager, Belleski vint prendre mes derniers ordres ; je le chargeai de conduire Amalie à la réserve, que j'avais formée de deux mille chevaux d'élite, de la remettre à un officier de confiance, et de venir me rejoindre.

L'affaire devait être décisive. Si nous

étions victorieux, les fautes du visir étaient réparées, Vienne ouvrait ses portes, et les Etats héréditaires de la maison d'Autriche devenaient la proie du vainqueur. Je haranguai, j'encourageai mes Hongrois : cette soif de vengeance et de gloire, qui me dévorait, passa bientôt dans tous les cœurs.

Les Impériaux fondirent, comme je l'avais prévu, sur le centre des troupes ottomanes : les Turcs attaquent ordinairement avec une impétuosité à laquelle il est difficile de résister, mais ils n'ont pas le courage froid et réfléchi, nécessaire à des troupes qui attendent l'ennemi dans leurs retranchemens. Dès la première décharge, les janissaires s'enfuirent honteusement, et ils entraînèrent le reste de l'armée. Cette multitude se dérobant de toutes parts, vint se jeter au milieu de mes bataillons, les rompit et les dispersa. Je fis d'incroyables efforts pour les rallier. Tantôt au milieu des Hon-

grois, tantôt parmi les Turcs, l'instant d'après enveloppé par les Impériaux, je promettais, je menaçais, je me battais. J'étais seul avec Belleski, et les deux cents hussards qu'il m'avait donnés à Kiskore; et l'ennemi, que ma fureur étonnait, s'ouvrait devant moi. Si les Turcs, au lieu de porter partout le désordre, se fussent enfuis à une lieue du champ de bataille, mes troupes se seraient ralliées, et j'aurais disputé long-temps l'honneur de cette journée; mais ils se réfugiaient tous du côté des Hongrois, et les mettaient dans l'impossibilité de rien entreprendre.

Après des exploits aussi étonnans qu'inutiles, il fallut me résoudre à fuir; cette extrémité était affreuse. Je me serais tué vingt fois, si le souvenir d'Amalie et l'espoir d'être bientôt père ne m'eussent attaché à la vie. Hélas! je ne devais plus revoir la mère, et je n'ai point embrassé l'en-

fant malheureux qui reçut le jour sous d'aussi tristes auspices.

Nous poussâmes nos chevaux à travers les combattans, la fumée, les morts, les mourans. Nous livrâmes dix combats différens avant de sortir du champ de bataille; nous arrivâmes enfin sur les bords du Danube, et nous reprîmes haleine un moment. Nous mîmes le fleuve entre l'ennemi et nous, et nous marchâmes jour et nuit, sans autre espoir que d'arriver à Gran ou à Bude et d'y rassembler les débris de la plus florissante armée.

Le troisième jour nous arrivâmes devant Bude; le bruit de notre défaite nous avait devancés, et cependant on nous ouvrit les portes. Je jugeai qu'il me restait encore des amis; je ne désespérai point de ma fortune, et dans ce désastre je ne craignais plus que pour Amalie.

L'officier à qui Belleski l'avait confiée, avait senti que sa diligence seule

pouvait sauver mon épouse, sa réserve et une partie des équipages. Les janissaires étaient à peine enfoncés, qu'il s'éloigna avec sa troupe et soixante charriots chargés de munitions de guerre et de bouche. Amalie, ma malheureuse épouse, m'appelait à grands cris ; elle interrogeait les fuyards, elle ne voulait pas s'éloigner. On la mit, malgré elle, dans une méchante calèche qui se rencontra par hasard, on lui fit passer le Danube au dessus de Manswert, et on entra dans la haute Hongrie, où aucun parti ennemi n'avait encore pénétré. Un nombre assez considérable de Hongrois se joignit à l'escorte d'Amalie. On prit toutes les provisions des lieux par où l'on passait, pour empêcher les Impériaux d'en profiter, et on avança en toute diligence vers Montgatz, forteresse située sur un roc escarpé et inaccessible de toutes parts. La rapidité de la marche, l'état déplorable

de nos affaires, la crainte que je n'eusse péri dans la mêlée, tout avança ce moment ordinairement si doux, et si cruel en de telles circonstances. La faible, la délicate Amalie fut contrainte de s'arrêter dans une chaumière; elle se reposa sur un peu de paille, et donna le jour à un fils qui périt de misère avec elle quelques années après.

Elle arriva enfin à Mongatz, avec environ cinq mille hommes et un immense convoi de farine, de bestiaux et de fourrages. Le charriot sur lequel j'avais fait charger ma caisse, se trouva au nombre de ceux qu'on avait sauvés c'était alors une ressource précieuse pour soutenir l'affection de ceux qui nous étaient attachés, et attirer à nous les indifférens. Amalie se rétablit, et commença sa carrière militaire. Elle endossa la cuirasse, et jura de s'ensevelir sous les débris de son rocher, plutôt que de trahir les Hongrois, ma

gloire et son amour. Un soldat fidèle reçut le paquet qui renfermait ces détails. Il se déguisa pour me le rendre, et ne me chercha pas long-temps ; mon nom valait encore une armée.

Les Turcs, battus et dispersés devant Vienne, s'étaient réunis sur différens points, et tenaient toujours la campagne. Kara-Méhémet, le plus brave et le plus intelligent de leurs officiers, apprit bientôt que j'étais à Bude, et il se fit un honneur de se joindre à moi. Il arriva avec six mille hommes, quarante pièces d'artillerie, et cent cinquante charriots. J'avais conçu pour lui une sincère estime, et je le reçus comme un homme digne de vaincre ou de périr avec moi.

Aussitôt que nous eûmes établi un certain ordre dans la ville, nous résolûmes de faire partir un exprès pour Constantinople, et de demander à Mahomet justice de son visir. Personne n'était plus propre que Belleski pour

une mission aussi délicate. Je lui remis pour sa hautesse un mémoire que Méhémet n'osa point signer; je le chargeai de lettres particulières pour le kislar-aga et la favorite. Nous nous séparâmes les larmes aux yeux : nous paraissions prévoir que nous nous embrassions pour la dernière fois.

Léopold, décidé à profiter de ses succès, ne voulut point donner de relâche aux vaincus; le duc de Lorraine reçut l'ordre d'attaquer les Turcs sur tous les points, et de soumettre la Hongrie. Son altesse entra dans ce malheureux pays, dévasté tour à tour par les vainqueurs et les vaincus. Les places faibles se rendirent à la première sommation : la prise de Bude pouvait terminer la guerre, et le duc disposa tout pour en former le siége; il commença par attaquer et reprendre Gran, qui n'était défendu que par quinze cents hommes. Il marcha en-

suite sur Vicegrad, forteresse située entre Gran et Bude, et qui n'est utile que pour entretenir la communication entre ces deux places.

Je sentais que j'avais besoin de toutes mes forces pour tenir contre une armée victorieuse, et je n'avais laissé dans Vicegrad qu'un faible détachement de janissaires. Cette poignée d'hommes osa faire une sortie, et poussa d'abord les Impériaux; mais cette première ardeur se ralentit promptement; ils furent poussés à leur tour, et le lendemain ils demandèrent à capituler. Le duc, maître de toutes les villes voisines, ne pensa plus qu'à assiéger Bude. Il ambitionnait la gloire de me prendre, et Léopold eût fait les plus grands sacrifices pour m'avoir en sa puissance.

Pardon, si je parle toujours de moi, et si j'en parle avec éloge; mais j'ai maintenant soixante-six ans, j'en avais dix-huit alors, et, je le répète, je res-

semble si peu à moi-même, ce que j'ai fait de bien est si loin de moi, que je peux le rappeler sans orgueil.

Les premières colonnes étaient déjà à la vue de Bude, lorsque le duc apprit que vingt mille Turcs s'étaient rassemblés sous Weitzen, proche l'île Saint-André. Ce corps pouvait l'inquiéter pendant le siége; et Charles, aussi prudent que le grand-visir l'était peu, voulut le disperser avant d'ouvrir la tranchée. Il l'attaqua, et le battit complètement. Les restes de cette petite armée se retranchèrent dans l'île Saint-André, que forme le Danube. Deux colonnes considérables s'approchaient. Le duc se plaça de manière à empêcher leur jonction, et à les battre en détail. Je sortis de ma place avec quatre mille Hongrois; j'attirai les Impériaux, je les amusai, je les éloignai de l'île, et trente mille Turcs s'y jetèrent. Ils étaient défendus par le Danube, qui vaut les meil-

leurs retranchemens. Il était douteux que le duc entreprît de les forcer, et il n'était pas probable qu'il commençât le siége en leur présence; mais par une fatalité qui semblait s'attacher aux armes ottomanes, la mésintelligence se mit parmi les chefs. Les Turcs évacuèrent l'île, dont le duc s'empara aussitôt. Ils vinrent camper sous les murs de Bude, où les Impériaux ne balancèrent pas à les attaquer. Je les protégeais de toute l'artillerie de la place, et pour la première fois ils se battirent en braves gens. Trois fois rompus, ils revinrent constamment à la charge. Ma garnison était ma dernière ressource, et je n'avais pas voulu en exposer un homme inutilement. Mais quand je vis que les Turcs disputaient la victoire, je me disposai à les seconder. J'allais sortir avec tout mon monde, lorsqu'un des plus grands hommes de guerre qui ait jamais existé, le prince Eu-

gène, qui n'était encore que colonel, et qui jetait dès lors les fondemens de sa grande réputation; lors, dis-je, que ce jeune héros changea, par une manœuvre savante, la face du combat. En un moment la déroute devint générale, et les Impériaux n'eurent que la peine de tuer.

Douze mille de ces malheureux s'étaient retirés à une demi-lieue de Bude; le duc ne leur donna pas le temps de respirer: il les attaqua le lendemain, et les dispersa entièrement. Il ouvrit alors la tranchée. Je laissai pousser les travaux pendant plusieurs jours, et lorsque le duc était prêt à établir ses batteries, je sortis de la place, et je l'attaquai si vivement, que je le chassai jusqu'à un moulin à poudre assez éloigné. En rentrant dans Bude, j'enclouai une partie de l'artillerie, et je comblai tous les ouvrages.

Charles ne se rebuta point; mais

ma vigilance était égale à son activité. Je le fatiguai, je l'affaiblis par des sorties aussi meurtrières que fréquentes. Les Turcs qui étaient avec moi, animés par l'exemple de Méhémet, par le mien, par celui de mes Hongrois, se battaient en désespérés. Nous perdions peu de monde, et chacun de ces combats en coûtait beaucoup à l'armée impériale. Le duc, outré de voir sa réputation échouer devant moi, ordonna un assaut général, et le commanda en personne. Le combat dura cinq heures; le carnage fut horrible de part et d'autre. On se battit corps à corps dans les fossés, sur les remparts, dans les rues même, où quelques bataillons avaient pénétré. Notre courage, poussé jusqu'à la fureur, l'emporta enfin sur le nombre et sur l'habilité du duc de Lorraine. Ses troupes, enfoncées de toutes parts, se retirèrent avec une perte effrayante. Nous les poursuivîmes vivement, nous

reprîmes tous nos postes, et nous comblâmes la tranchée pour la seconde fois.

Le lendemain, l'électeur de Bavière amena aux assiégeans un renfort de douze à quinze mille hommes. Les travaux recommencèrent, et nous les détruisîmes de nouveau. Vingt assauts furent donnés aux ouvrages avancés; et nos Turcs, qui étaient devenus des héros, repoussèrent partout les assaillans.

Le duc de Lorraine, après avoir inutilement perdu trente mille hommes sous nos murailles, se détermina enfin à lever le siége, et l'affront que le croissant avait reçu à Vienne, fut effacé devant Bude. Un émissaire partit secrètement pour porter à Amalie cette heureuse nouvelle. Je lui recommandai sa patrie et son fils.

L'hiver s'approchait. L'armée impériale, que minait sensiblement une cruelle épidémie, commençait à entrer

dans ses quartiers. Nous respirions après tant de fatigues, le parti se ranimait; nous avions conçu l'espoir d'ouvrir la campagne par quelque coup d'éclat, lorsque l'événement le plus malheureux et le plus inopiné m'accabla sans retour.

Belleski, de concert avec le kislar-aga et la favorite, s'efforçait de perdre le visir dans l'esprit de son maître. Il m'avait arraché la victoire, il avait avili la grandeur ottomane; mais je cherchais moins à lui nuire qu'à lui faire ôter le commandement, et le donner à Méhémet, qui en était digne à tous égards, et qui pouvait au printemps prochain rétablir nos affaires. Mustapha, qui craignait mon crédit à la Porte, ou qui peut-être était instruit de ce qui se tramait contre lui, crut devoir me prévenir. Il partit pour Constantinople aussitôt que la campagne fut terminée, et il eut l'impudeur de m'y accuser d'avoir entretenu

des intelligences avec Léopold, et d'avoir facilité ses succès. L'accusation était absurde. Il suffisait, pour la détruire, du simple récit de mes actions; mais le mystère, qui couvre les moindres opérations du sérail, ne permit pas à Belleski de prévoir le coup qu'on allait me porter, et plus tard, il ne lui fut pas possible d'en arrêter les funestes effets.

Mahomet crut aux insinuations de son visir, et par la plus étonnante des contradictions, il le punit le premier des revers qu'avaient éprouvés ses armies: Mustapha fut étranglé entre deux portes. Son successeur eut ordre de prendre le commandement des armées turques, de m'arrêter, et de m'envoyer à Constantinople.

Cette mission n'était pas facile à remplir. J'étais également aimé des Turcs et des Hongrois, et loin d'attenter à ma liberté, ils eussent tout fait pour la défendre. Le visir s'assura

de la disposition des esprits, et il sentit qu'il ne se rendrait maître de ma personne qu'en usant d'adresse.

Il commença par changer la garnison de Bude sous différens prétextes assez spécieux, pour ne me pas donner d'ombrages. Il flatta même ma vanité, en me laissant entendre qu'il était bien aise que les différens corps de son armée passassent alternativement sous mes ordres, et apprissent de moi l'art de la guerre. Je vis donc sans le moindre soupçon, mais avec les plus vifs regrets, le départ de Méhémet et de ses braves janissaires.

Le visir les fit remplacer par des gens qui lui étaient dévoués. Si j'avais été capable d'imaginer une lâcheté, leur air froid et réservé, une sorte d'affectation et de contrainte eussent suffi pour m'éclairer; mais j'étais sans défiance, il n'y avait pas même de mérite à me tromper. Il est douteux que le visir eût exécuté ses desseins,

si je les eusse pénétrés. Je n'avais qu'un petit nombre de Hongrois, mais ils étaient déterminés ; la nouvelle garnison n'était pas aguerrie. Je pouvais sortir de Bude les armes à la main, et aller chercher un asile en Transilvanie.

Le visir, pour s'assurer de moi, prit des mesures aussi étendues que s'il se fût agi de conquérir ou de défendre une province. Quand il se crut sûr de son fait, il annonça qu'il voulait célébrer la levée du siége, et donner une fête brillante au héros qui avait sauvé la place. Il n'épargna rien de ce qui pouvait piquer ma curiosité ou flatter mon goût. Je jouissais, dans une entière sécurité, d'hommages que je croyais sincères, et dont je me sentais digne.

On avait divisé mes Hongrois par petites troupes. Des détachemens turcs les avaient conduits dans différens quartiers de la ville. Des bataillons en-

tiers occupaient les intervalles, de sorte qu'il leur était impossible de se réunir en cas d'alerte. On les fit boire, et on les désarma pendant leur ivresse.

J'étais à côté du visir. Il était rêveur, et quelquefois distrait. Ses yeux se portaient souvent sur mon sabre : la poignée en était très-riche : je crus que c'était ce qui fixait son attention, et je ne conçus point d'alarmes. Il me pria de lui permettre de l'examiner de plus près ; je le détachai, et j'allais le lui présenter, lorsque je remarquai qu'il rougissait et pâlissait alternativement : la main qu'il avançait était agitée d'un tremblement sensible. Je le fixai, il baissa les yeux. Je me levai, et je me reculai de quelques pas ; il se leva à son tour ; tous les convives se levèrent à ce signal, et tirèrent leur cimeterre. Le visir me déclara alors qu'il m'arrêtait par ordre du grand-seigneur. Je ne répondis qu'en me mettant en défense.

L'ordre ne portait pas de me tuer en cas de résistance, et le visir parut embarrassé. J'appelai mes Hongrois à grands cris, et je ne fus entendu que de quatre ou cinq officiers qui étaient dans une salle voisine, et qui accoururent à l'instant. Indignés autant que surpris de la trahison du visir, ils se rangèrent près de moi. J'ai toujours cru qu'un homme de guerre ne doit pas compter ses ennemis, et je ne balançai pas à attaquer les miens. J'étais en face du visir et si un janissaire ne s'était jeté au-devant du coup, je l'étendais à mes pieds. Aussitôt cette foule de lâches nous serra de près. Bientôt le parquet et les meubles furent teints de sang. Celui de mes amis coula, mais leurs blessures étaient légères, et ils continuèrent à se battre avec fureur.

Tantôt cette multitude s'écoulait devant nous, et cherchait un asile dans les chambres prochaines; tantôt

ils rentraient en plus grand nombre, et nous attaquaient avec un nouvel acharnement. Je crus voir qu'ils me ménageaient, et qu'ils n'en voulaient qu'à la vie de mes braves compagnons. Je m'oubliai moi-même, pour ne m'occuper que de leur salut. Je les poussai dans une encoignure, et je les défendis long-temps avec opiniâtreté. Mes forces s'épuisèrent; je sentis mon arme prête à s'échapper. Je resolus de faire un dernier effort pour chasser les Turcs de la salle, et sauter avec les miens par une croisée qui n'était pas à plus de dix pieds du sol. J'esperais que le combat se renouvelant dans la rue, le tumulte avertirait mes troupes, et qu'elles se joindraient à moi.

Je pris mon sabre à deux mains, et je frappai sans relâche sur tout ce qui se présentait devant moi. Jamais je n'avais été aussi terrible qu'en ce moment; les Turcs effrayés ne pensaient plus à se défendre, ils tombaient, ils

mouraient. J'allais exécuter mon dessein, lorque la lame de mon sabre vola en éclats. Les Turcs m'environnèrent de toutes parts. Il ne me restait à la main qu'un tronçon, dont je ne pouvais faire usage. Je le jetai en l'air, pour m'épargner la honte et la douleur de le rendre.

Aussitôt je fus saisi et renversé. Le visir eut l'indignité de me faire mettre les fers aux pieds et aux mains. Il me fit passer devant les corps de mes amis qui venaient de mourir pour moi. Ce spectacle m'affecta autant que ma disgrâce. Je fermai les yeux, et un accablement profond succéda à la colère qui avait soutenu et multiplié mes forces. On me mit dans un charriot couvert, on me fit sortir de la ville sous la garde d'un nombreux detachement.

Je souffris beaucoup pendant la route. On ne me permit jamais de sortir du charriot; mes fers me gênaient

horriblement ; je ne pus obtenir qu'on me les ôtât, même pour prendre mes repas. L'officier qui commandait l'escorte refusa obstinément de répondre à mes questions, et de m'apprendre les motifs qui avaient porté le visir à cette violence. Je sus seulement qu'on me conduisait à Constantinople.

J'y arrivai le cœur ulcéré des mauvais traitemens que j'avais reçus. L'énergie de mon caractère surmonta bientôt l'abattement où j'avais été plongé pendant quelques jours. Au fond du cachot où j'étais enseveli, je roulai dans ma tête mille projets qui devaient à la fois me venger du grand-seigneur, et me rétablir sur le trône. J'en étais tombé pour n'y remonter jamais.

Belleski apprit à la fois ma catastrophe et ma détention au château des Sept-Tours. Désespéré d'un événement qui renversait notre parti, sa fortune et la mienne, il s'attacha plus que ja-

mais au kislar-aga, et il épuisa toutes ses ressources pour me le rendre favorable. L'aga reçut ses présens, et ne le servit point. Mustapha n'était plus, et Belleski jugea aisément que la haine que cet officier portait au visir, et non l'intérêt qu'il prenait à moi, l'avait porté à exciter des troubles dans le sérail. Ce fidèle ami ne se rebuta point : après mille tentatives inutiles, il fit parvenir une lettre à la favorite. Il se plaiguit amèrement de la manière indigne dont on en usait avec moi ; il réclamait les prérogatives attachées à un titre que le sultan m'avait conféré lui-même, et qu'il violait en ma personne ; il demandait qu'on instruisît mon procès, et que je susse au moins de quoi j'étais accusé ; il suppliait la sultane de prendre ma défense, et d'obtenir de sa hautesse quelque adoucissement à mon sort ; enfin il lui peignit ce jeune homme à qui elle avait daigné accorder un re-

l'estomac, je tombai, et je perdis connaissance.

J'ignore combien de temps je restai dans cet état, et ce qui se passa autour de moi pendant la longue et dangereuse maladie dont je fus aussitôt attaqué. Quand je revins à moi, je me trouvai dans une chambre qui n'était plus la mienne; les meubles étaient différens; une vieille esclave était assise près de mon lit, et semblait s'intéresser à mon sort. Je regardais tout avec étonnement; je cherchais à classer mes idées; je m'informai enfin où j'étais. L'esclave me répondit que j'étais exilé à Rhodes, et que le patron turc à bord duquel j'étais passé, m'avait mis sous la garde du bacha qui commandait dans l'île. Elle me remit, après ces premiers éclaircissemens, une lettre dont je reconnus d'abord l'écriture; elle était du fidèle Belleski, et je la lus avec empressement.

Il me rendait compte des démarches qu'il avait faites près de l'aga et de la favorite. Il ajoutait qu'ayant été éconduit par l'un, et faiblement secondé par l'autre, il s'était adressé au sultan lui-même; il avait pris le moment où sa hautesse se rendait à la mosquée, pour lui présenter successivement plusieurs placets. Les premiers n'avaient produit aucun effet, et il commençait à se décourager: mais le gouverneur des Sept-Tours, avec lequel il conservait quelques relations, l'ayant informé de l'état désespéré où j'étais, il n'écouta plus que son zèle et son affection; il résolut de tout hasarder, et il remit au sultan un dernier mémoire tellement fort, qu'il devait le perdre s'il ne me sauvait pas. L'effet en avait été prompt; dès le lendemain, l'ordre de me transférer à Rhodes fut expédié. Le gouverneur répondait de moi, mais je devais jouir d'une liberté



honnête et d'une pension de quinze bourses(1). A la suite de ce détail, Belleski m'annonçait son prochain départ pour la Hongrie, sa ferme résolution de se sacrifier lui-même au bien de son pays: il finissait enfin en m'apprenant des choses bien satisfaisantes et bien inquiétantes à la fois.

Dès le commencement de cette campagne, l'empereur, persuadé que ma disgrâce laissait Amalie sans ressources, se flatta qu'on intimiderait facilement une femme de dix-neuf ans, abandonnée à elle-même. Il ordonna au comte de Caprara de s'approcher de Montgatz, et de prodiguer les promesses et les menaces. Amalie répondit au parlementaire, que je lui étais devenu plus cher par mon infortune, qu'elle ne voulait rien devoir à Léopold, et qu'elle défendrait sa forte-

(1) Environ 22,500 liv. de notre monnaie.

resse jusqu'à la dernière extrémité. Les seigneurs hongrois, loin d'imiter ce généreux dévoûment, acceptèrent une amnistie, et nos différens corps, mécontens des Turcs, dispersés et sans chefs, entraînés d'ailleurs par l'exemple, se réunirent presque tous à l'armée impériale. Cette défection ne changea rien aux résolutions de mon épouse, elle résista aux attaques de Caprara. Ce vieux général, repoussé sans cesse, et quelquefois battu par une jeune femme, avait enfin senti qu'une place aussi forte ne pouvait être prise par un siège régulier. Il s'était déterminé à la bloquer, et à attendre que la famine forçât Amalie à capituler.

La conduite héroïque de mon épouse m'attendrit jusqu'au larmes, et j'aurais donné l'empire du monde pour la presser un moment dans mes bras. Je venais de passer subitement d'une situation accablante aux douceurs de

la vie privée; l'aisance dont je jouissais, l'amitié du bacha, la considération des principaux insulaires, tout semblait contribuer à ma félicité. J'en eusse peut-être connu le prix, si je n'avais été époux et père; mais Amalie au milieu de mes eunemis, méprisant leurs offres, bravant leurs efforts, Amalie que j'idolâtrais, et qu'embellissaient encore et ses dangers et les tourmens de l'absence, Amalie me rendit insupportable la vie oisive et obscure que je menais. Je formai le dessein de m'évader, de la retrouver, de la sauver, ou de mourir avec elle.

J'étais gardé à vue. Il m'était permis d'aller par la ville; l'entrée du port m'était sévèrement interdite, et je ne pouvais sortir de mon exil qu'en gagnant le pâtron de quelque barque. L'impossibilité où j'étais d'agir moi-même, me força de choisir un confident. Après quelques jours d'incertitudes, je jetai les yeux sur un de mes esclaves en qui

j'avais reconnu de l'adresse, et que je croyais m'être attaché par les bienfaits dont je l'avais comblé, avant même que j'eusse des vues sur lui. Ce malheureux était né pour la bassesse; il trompa ma confiance, il avertit le bacha, je fus resserré dans ma maison, et j'y passai deux ans, livré alternativement à ce que les passions et les extrêmes ont d'amertumes et d'illusions.

Cependant les Turcs n'avaient pas cessé d'éprouver des revers depuis qu'ils m'avaient arrêté. Bude avait été assiégé une seconde fois, et emporté d'assaut après un siége meurtrier. Presque toutes les places se rendirent à discrétion aux Impériaux. Ils gagnèrent la bataille de Herfan, prirent Essek, et entrèrent en Bosnie. Mahomet n'était pas plus heureux contre les Vénitiens : Morosini fit la conquête du Péloponèse.

Abaffi, intimidé par les progrès ra-

pides des Impériaux, trembla pour ses propres États. L'empereur, maître des deux tiers de la Hongrie, pouvait entrer en Transilvanie, et punir ce prince de m'avoir secouru. Les Turcs, accablés de toutes parts, lui parurent mains redoutables que Léopold, et il traita avec lui.

Ce fut alors que le grand-seigneur sentit la faute qu'on avait faite en m'arrêtant. J'avais fait subsister ses armées, mes Hongrois seuls avaient eu des succès, et le visir se trouvait sans ressources dans un pays reconquis; il n'avait à opposer à des troupes aguerries et encouragées par des victoires, que des soldats accoutumés à fuir au premier choc : il devenait même incertain qu'il pût se retirer par la Transilvanie. Le divan crut que je pouvais tout relever par ma présence, et mon rappel fut décidé.

Toutes mes idées, tous mes vœux

se portaient sur Mongatz. Je rêvais profondément aux moyens de tenter avec succès une seconde évasion lorsque je fus distrait par un bruit extraordinaire qui se fit à ma porte. Je l'ouvris : quel fut mon étonnement ! c'était le bacha qui venait me rétablir dans mes honneurs, et me déclarer que l'intention de sa hautesse était que je m'embarquasse sans délai pour Constantinople, d'où je me rendrais à l'armée. J'étais indigné contre la Porte, et je fus tenté de tout refuser ; mais l'intérêt de ma femme et de mon fils l'emporta sur mon ressentiment. Peut-être l'appât séduisant des grandeurs entra-t-il pour quelque chose dans la facilité avec laquelle je me rendis : quoi qu'il en soit, je me prêtai aux vues du grand-seigneur, et je partis pour m'exposer de nouveau aux proscriptions, aux hasards de la guerre et à l'ingratitude de la Porte.

J'ai toujours été persuadé que la

bonne intelligence des chefs est le premier garant des succès d'une campagne. J'abordai le visir avec les égards dus au premier officier d'un vaste empire ; je parus avoir perdu le souvenir de sa conduite passée ; je m'efforçai de lui donner des marques d'amitié, auxquelles il répondit avec assez d'aisance, et sans doute, assez peu de sincérité. Enfin je le quittai pour lever des troupes en Hongrie ; et nous nous séparâmes très-satisfaits l'un de l'autre, du moins en apparence.

Je répandis plusieurs manifestes pour réveiller la haine et le courage des Hongrois, et je vis avec douleur le peu d'effet qu'ils produisirent. Ce malheureux peuple avait tant souffert de la part des Impériaux et des Turcs, il était si las des uns et des autres, et mes ressources paraissaient si incertaines, qu'après beaucoup de peines et d'intrigues, sept à huit mille hommes au plus reprirent les armes. Je ne

pouvais rien entreprendre avec d'aussi faibles moyens.

Cependant Amalie continuait la plus belle défense. Caraffa, le fils de ce traître qui avait trahi envers nous les droits de l'hospitalité, Caraffa commandait alors le blocus, et il n'avait fait aucun progrès : la garnison adorait mon épouse, et ne trouvait rien d'impossible. Pour comble de bonheur, Belleski, qui s'avançait avec quelques bataillons et un convoi considérable, avait fait prendre le change à Caraffa, et il était entré dans Montgatz. Cette place, ainsi pourvue, pouvait résister long-temps encore à toutes les forces de l'Empire.

Cette nouvelle, que j'appris peu de temps après, ramena le calme dans mon âme : j'étais tranquille sur mon sort, quand je ne craignais pas pour Amalie, je m'étais retranché sous le canon du Grand-Waradin ; j'espérais que ma petite armée se grossirait insensible-

détenu depuis quarante ans, et Mahomet fut renfermé dans l'intérieur du sérail. Le grand-visir perdit la tête, et Mustapha Kuprogli le remplaça dans cet éminent et périlleux emploi. Cette révolution, qui, dans un état Chrétien, eût coûté des flots de sang, se termina aussi aisément et aussi vite qu'une affaire domestique.

Le nouveau sultan fit, pour la forme, quelques propositions de paix à l'empereur. Elles étaient telles, qu'il ne pouvait les accepter sans honte, et on se prépara de part et d'autre à continuer la guerre.

Soit que Soliman crût que sa présence encouragerait ses troupes, soit qu'il voulût donner à ses peuples une haute idée de son courage, il prit le commandement des colonnes qu'il avait fait rassembler sur les rives du Bosphore, et il se réunit aux corps nombreux, mais découragés, qui lui restaient encore en Hongrie.

L'armée impériale, commandée alors par l'électeur de Bavière, se disposa à passer le Danube, pour faire le siége de Belgrade. Un coup d'éclat pouvait seul sauver cette place, la clef de la Turquie européenne. Jéghen, bacha, se présenta avec intrépidité, et entra dans le fleuve avec toute sa cavalerie, déterminé à disputer la victoire. Eugène était alors lieutenant-général, et son nom seul était redoutable. Il remonta le fleuve avec dix à douze escadrons, et il brusqua le passage, pour venir ensuite attaquer Jéghen sur ses derrières, et décider la défaite des Turcs : cette manœuvre était décisive ; il fallait battre Eugène, ou laisser assiéger Belgrade. J'accourus avec ma cavalerie hongroise. Eugène avait fait la moitié du trajet, lorsque moi et les miens nous nous précipitâmes dans les flots. J'eus l'honneur de voir et de combattre corps à corps cet homme étonnant, à qui le fastueux Louis XIV

avait refusé un régiment, et qui le fit repentir le reste de sa vie de n'avoir pas deviné un héros.

J'attaquai Eugène le sabre à la main et je lui dis mon nom. Vainqueur ou vaincu, j'acquérais des droits à son estime, et l'estime d'Eugène valait une victoire. Il ne me répondit pas, et il se mit en défense. Parfaitement montés tous deux, tous deux dans la force de l'âge, égaux en adresse, et peut-être en valeur, le succès fut quelques temps incertain. Eugène me porta enfin plusieurs coups de suite, que j'eus beaucoup de peine à parer. Je fus contraint de faire une volte, et le courant s'opposant au mouvement que je donnais à mon cheval, il s'abattit sous moi. Eugène eut la générosité de pousser le sien d'un autre côté, et j'aime à publier que je lui dois la vie.

Je remontai à cheval, nous chargeâmes les Impériaux, nous les renversâmes les uns sur les autre, et j'allais

exécuter le projet qu'Eugène avait conçu ; je passais le fleuve, et je prenais l'électeur de Bavière en flanc, lorsqu'un coup de carabine me cassa la cuisse. Je tombai dans le fleuve, le courant m'entraînait ; j'allais périr. Quelques seigneurs de ma suite s'exposèrent pour me sauver. Ils me portèrent à la rive d'où nous étions partis, et de là au quartier de Soliman.

Dès que mes troupes cessèrent d'être animées par ma présence et mon exemple, la fortune changea. Tout céda à l'ascendant d'Eugène. Il passa le Danube, mit Jéghen en déroute, et, trois jours après, l'électeur ouvrit la tranchée devant Belgrade.

Je souffrais beaucoup de ma blessure, et la fièvre de suppuration m'accabla tout-à-fait. Je fus pendant plusieurs jours aussi incapable de conseiller que d'agir. Lorsque la fièvre fut calmée, et que j'eus recouvré la tranquillité d'esprit et une certaine suite dans les

idées, je m'informai de la position des armées. J'appris que Belgrade était emporté d'assaut. La garnison avait été passée au fil de l'épée, et les flots ensanglantés du Danube avaient roulé à la mer les cadavres de tous ces malheureux.

Une autre perte m'affligea plus sensiblement. Le prince Louis de Bade était entré en Bosnie, et venait d'y battre un corps considérable, commandé par ce même Méhémet, mon émule et mon ami, qui avait défendu Bude avec moi. Cet homme, digne d'un meilleur sort, avait été entouré, dans la déroute, par dix cavaliers allemands, qui le sommèrent de se rendre. Il se défendit courageusement, il en tua deux, et il se fût probablement échappé, s'il n'eût été renversé d'un coup de pistolet dans la tête. On s'aperçut qu'il n'était pas mort, et on voulut le prendre en vie. Il se releva sur ses genoux, tira son poignard,

fendit le ventre au premier qui l'approcha, et écarta les autres. Les cavaliers, irrités de son opiniâtreté, le tuèrent à coups de carabine. Ainsi périrent depuis, les armes à la main, tous ceux qui m'avaient été attachés. J'ai eu le malheur de leur survivre.

A cette suite de désastres succéda le coup le plus terrible que j'eusse à redouter. Amalie avait épuisé ses munitions de guerre et de bouche; la famine se faisait sentir dans la place, et on manquait absolument de poudre et de boulets : il fallait en prendre dans le camp des Impériaux, ou se rendre. L'épouse de Tékéli ne pouvait pas balancer; elle fit une sortie terrible. Caraffa recula d'abord près de deux cents toises; mais ses troupes, honteuses de fuir devant une femme, se rallièrent, et repoussèrent à leur tour les assiégeans. Belleski tomba mort à côté d'Amalie, qui, après des prodiges de valeur, rentra dans Montgatz avec

deux mille hommes de perte. Elle tint huit jours encore, en proie aux horreurs de la famine, et sans autre moyen de défense que les quartiers de rochers qu'on roulait sur les bataillons ennemis. Son fils, tombant d'inanition à ses yeux, éteignit en elle tout sentiment de gloire et de vengeance ; elle oublia un moment son époux ; elle demanda à capituler. Elle était mère : qui pourra la condamner ?

Elle exigea d'abord que je fusse compris dans la capitulation. Je détestais Léopold ; mais la satisfaction de revoir mon épouse et mon fils, après cinq ans de la plus pénible séparation, pouvait encore me tenir lieu de tout. Caraffa ne consulta point les vrais intérêts de son maître. Il lui assurait la possession paisible de la Hongrie, en me détachant du parti des Turcs, et il lui conservait vingt mille sujets qui périrent dans le courant de cette guerre. Il voulut que ma femme se rendît à

discrétion. Cette infortunée céda enfin aux larmes de son fils, aux instances réitérées de la garnison. Elle ouvrit ses portes, et fut conduite en triomphe à Vienne, où, sans égard pour son âge, sa beauté, sa valeur, on la jeta dans une prison, où la douleur et le besoin terminèrent ses jours et ceux de son déplorable enfant.

Je commençais à me rétablir lorsque je reçus ces funestes nouvelles. L'effet en fut terrible. Une fièvre violente me saisit. Je désirais, j'appelais la mort. On observait tous mes mouvemens, et on eut la cruauté de me sauver de moi-même. Qu'avais-je besoin de vivre? mon pays presque tout entier était retombé sous le joug de ses premiers oppresseurs; ma femme, mon enfant, mes amis étaient au nombre de leurs victimes, j'avais épuisé tous les malheurs que la fortune peut rassembler sur un seul homme, et je sentais qu'il est des circonstances où la vie

est un insuportable fardeau. Jéghen ne me quittait presque pas : Oublies-tu, me dit-il, que les morts ne peuvent plus se venger ? Ce mot me rendit à moi-même. Je ne proférai plus une plainte, et je jurai de ne faire aucun quartier aux Impériaux qui tomberaient sous mes mains.

L'électeur de Bavière assiégeait et prenait Peterwaradin, et le grand-seigneur ne pensait pas à sortir de ses lignes. Le prince de Bade, qui était rentré en Hongrie, vint l'y chercher. Il jeta un pont sur la Morawe, et s'avança vers nos retranchemens. Les Turcs décampèrent avec leur précipitation ordinaire, et notre arrière-garde fut taillée en pièces dans des défilés où deux régimens, avec quatre pièces de campagne, n'auraient jamais dû être forcés.

Quelques jours après, le même prince de Bade vint encore nous attaquer à Paranguia, village près de Nizza,

que nous avions couvert par des coupures et des abattis. Je reposais dans ma tente, et je fus réveillé par le bruit de l'artillerie. Je me fis mettre sur un brancard, et j'ordonnai qu'on me conduisît au fort de l'action. Les janissaires se battaient en braves gens, et je me mis à leur tête. Les deux chevaux qui portaient mon brancard furent tués d'un même coup de canon. Des Hongrois relevèrent mon brancard, et le portèrent alternativement sur leurs épaules. Il en tomba onze autour de moi, et je montai à cheval, malgré mon extrême faiblesse. Nous fîmes plier l'infanterie allemande, et je comptais sur la victoire, lorsque les spahis nous abandonnèrent, et s'enfuirent tout-à-coup. Les janissaires étonnés se rompirent à leur tour, et l'ennemi en fit un carnage affreux. Entraîné par la foule, il fallut fuir malgré moi, et je ne m'échappai que par un bonheur inconcevable, ou plutôt par cette fatalité qui

me réservait à de nouvelles infortunes. Nizza, entourée d'une simple muraille et d'un fossé, se rendit le même jour.

Le grand-seigneur rassembla à quelques lieues de là les débris de son armée. Il campa dans une position défendue par des ravins et des défilés, où le prince de Bade n'osa entreprendre de le forcer. Le malheureux Soliman eut quelques instants de relâche, et cette inaction le livra tout entier au sentiment des pertes qu'il avait essuyées. Ce n'était plus ce prince orgueilleux qui se vantait, en quittant sa capitale, d'asservir l'Allemagne, et qui s'était fait suivre par des chariots chargés de fers qu'il destinait aux vaincus. Une profonde mélancolie succéda à la présomption. Humilié par le souvenir du passé, tremblant sur l'avenir, il se conduisit envers moi comme l'avait fait Mahomet IV. Il entra dans mon quartier, conduit par

Jéghen ; il m'embrassa affectueusement, et me dit sans détours, qu'il venait se jeter dans mes bras. Je fus sensible à cette démarche; mais je ne lui cachai pas qu'il m'accordait sa confiance un peu tard; que le désordre de ses affaires n'était pas facile à réparer. Cependant nos intérêts étaient les mêmes. Il avait à relever l'honneur de ses armes; j'avais à venger un père, une patrie, une épouse, un fils : Léopold était notre ennemi commun ; j'avais conçu contre lui une haine irréconciliable, et, sans trop compter sur les Turcs, je promis à leur chef de diriger son inexpérience : je lui fis espérer des succès, et je relevai son courage.

Un jeune ingénieur français, qui était avec moi, ouvrit tout-à-coup un avis, qui tenait du caractère de sa nation, et qui annonçait de vrais talents. C'était de s'avancer en Servie, de laisser derrière soi quelques corps pour

tenir les Impériaux en échec, de tourner brusquement sur la droite, de reprendre Belgrade, dont rien ne défendait les approches, de rentrer ensuite en Hongrie, et de couper la retraite au prince de Bade. Ce plan, qui pouvait réussir par l'excès même de sa témérité, me parut le seul à suivre, et je déclarai à sa hautesse qu'il fallait l'adopter et l'exécuter sans délai.

Nous nous occupions des mesures nécessaires à l'exécution de ce dessein, lorsqu'un courrier apporta la nouvelle d'une rupture entre la France et l'empire. Louis XIV avait pris pour prétexte la nomination illégalle du prince Joseph de Bavière à l'électorat de Cologne; mais son véritable motif était le désir de conquérir les Pays-Bas, et d'affaiblir Léopold en Italie. Il était à présumer que ce prince, harcelé par les Turcs, et peu sûr des Hongrois, tiendrait difficilement contre tant de forces réunies. Le paquet, en-

tre autre papiers, renfermait une lettre à mon adresse. Elle était du marquis de Torci, qui, sans dire un mot du roi son maître, m'annonçait la remise de trois millions entre les mains de l'ambassadeur de France à Constantinople. Cette somme était destinée à faire de nouvelles levées, en Hongrie, et le marquis ajoutait que quatre-vingts vaisseaux de ligne et six corps d'armée dont la moindre était de cinquante mille hommes, occuperaient tellement l'empereur et ses alliés, que le grand-seigneur serait maître absolu de ses opérations. Sa hautesse, à qui je communiquai sur-le-champ la lettre de M. de Torci, en conçut les plus brillantes espérances, et nous ne pensâmes plus qu'à suivre de point en point l'avis du jeune ingénieur.

L'occasion était favorable. L'empereur, effrayé des préparatifs formidables de la France, se hâta de faire

filer des troupes sur les différens points que menaçait Louis XIV. Il opposa Eugène à Catinat, et le prince de Bade resta à peu près seul en Hongrie.

Nous décampâmes la nuit, et nous laissâmes Jéghen dans les retranchemens avec quinze mille hommes. Après trois jours de marche, nous repassâmes la Morawe, et cinquante mille combattans, qu'on croyait battus et dispersés dans la Servie, parurent subitement devant Belgrade.

Le comte Gui de Stahrenberg, qui commandait dans la place, fut étonné de se voir assiégé par une armée dont il ne soupçonnait pas même l'existente. Il fit néanmoins ce qu'on devait attendre d'un brave officier. Il se défendit autant que l'exigeaient l'honneur et son devoir; mais sentant l'impossibilité d'être secouru, il demanda et obtint une capitulation honorable.

J'entrai aussitôt dans la basse Hongrie avec trente mille hommes. Je dissipai quelques partis impériaux, je repris plusieurs places ; sans que le prince de Bade, qui croyait avoir en têtes toutes les forces ottomanes, sût rien de ce qui se passait derrière lui.

Quoique la saison fût très-avancée, je crus devoir profiter de ces premiers avantages. Je me disposai à passer le Danube, et à tomber sur l'armée impériale qui bloquait Jéghen dans ses retranchemens, et qui, se trouvant entre deux feux devait être infailliblement détruite. Tout était prêt pour cette expédition, lorsque le fleuve, grossi par les pluies continuelles, se déborda et inonda le pays. Je n'avais pas de bateaux, il fallut du temps pour s'en procurer; le prince de Bade ne pouvait ignorer long-temps la prise de Belgrade ; il savait trop bien la guerre pour m'attendre dans une po-

sition désavantageuse, et je ne voulus pas risquer une bataille, dont la perte assurait celle des villes que j'avais reprises. Je mis mes troupes en quartier d'hiver ; je rejoignis le grand-seigneur et je partis avec lui pour Constantinople.

Il donna ordre de lever de nouvelles troupes, et de tout préparer pour ouvrir la campagne prochaine avec éclat. Je touchai les sommes que l'ambassadeur de France avait à me remettre, et je retournai aussitôt à Belgrade. Je prodiguai l'or dans l'Esclavonie et la basse Hongrie. Trompé par les uns, mal servi par les autres, je ne rassemblai que neuf à dix mille hommes, dont le plus grand nombre était de ces aventuriers qui n'ont rien à perdre, et qui se vendent au premier qui veut les acheter. Je ne pouvais pas compter beaucoup sur de tels soldats, et je voulus suppléer aux qualités qui leur manquaient, par une

bonne organisation et la plus sévère disipline. J'incorporai dans chaque compagnie quelques-uns de mes anciens Hongrois, espérant que les recrues en prendraient l'esprit; je les exerçai tout l'hiver, et à l'approche du printemps je joignis l'armée ottomane à Sophia en Bulgarie, où le grand-seigneur avait fixé son rendez-vous général.

L'armée était nombreuse, et me parut être dans les meilleures dispositions. Les succès, que j'avais obtenus à la fin de la campagne précédente, avaient relevé tous les courages. Je proposai à sa hautesse de profiter de l'ardeur des troupes, et de rentrer en Hongrie. Le malheur l'avait rendu docile : il me chargea de donner ses ordres, et on décampa le jour même. Nous passâmes le Danube, nous entrâmes dans le comté de Temeswar, et je me portai en avant, avec mon petit corps, pour observer l'ennemi,

et saisir les occasions favorable qui se présenteraient.

L'armée impériale s'était rassemblée à Vérismarton. Elle n'était que de cinquante mille hommes ; mais elle était commandée par Eugène, dont les talens multipliaient les ressources. Il détacha le jeune prince de Vaudemont avec dix mille hommes, et lui ordonna de me chercher et de me combattre. Le jeune prince s'avança à grandes journées ; j'étais instruit de sa marche, et je fus au-devant de lui. Nous nous rencontrâmes près de Zeige, et l'action commença aussitôt. Mes Esclavons s'enfuirent à la première décharge ; et je me trouvai réduit à cinq mille hommes dont je n'étais pas sûr, et avec lesquels j'avais à soutenir les efforts de dix mille Impériaux, que ce premier avantage avait encouragés. Je changeai aussitôt mon ordre de bataille. Je m'adossai à une montagne, j'appuyai ma droite à un bois, j'avais à

la gauche un marais impraticable, et le prince, malgré sa supériorité, ne put jamais m'entamer. Cette manœuvre, qui me sauva en ce moment, pouvait cependant avoir des suites funestes. Le prince avait aussi changé sa position, et il s'était placé entre l'armée turque et moi. Il fallait le battre, mourir, ou se rendre.

La nuit sépara les deux partis : ils avaient également besoin de repos. Les Impériaux couchèrent sur le champ de bataille, et je m'occupai des moyens de sortir du mauvais pas où j'étais engagé : c'était tout ce que je pouvais prétendre.

Je méditais profondément, lorsqu'on vint m'annoncer que deux mille des miens s'étaient jetés dans le bois, et que sans doute ils passaient à l'ennemi. Je courus à ma droite, que je trouvai en effet dégarnie. Je sentis que j'étais perdu sans resource, si je ne prenais à l'instant un parti décisif.

Je parlai à mes troupes, je leur dis que je les croyais incapables d'imiter les lâches qui nous avaient abandonnés, et que j'étais persuadé qu'elles me seconderaient, ainsi qu'elles l'avaient fait jusqu'alors. Les trois mille hommes qui me restaient étaient presque tous de vieux Hongrois accoutumés à vaincre sous mes ordres. Un cri se fit entendre : *Vive Tékéli !* Je laissai mon artillerie et mes bagages à l'entrée du bois, je descendis en silence dans la plaine, et j'attaquai avec fureur les Impériaux. Des troupes surprises, à demi-nues, au milieu des ténèbres, et pendant leur sommeil, sont nécessairement battues. Nous tuâmes et nous mîmes en fuite ce qui se présenta devant nous. Le prince de Vaudemont abandonna précipitamment son champ de bataille et ses équipages, et rassembla à une lieue de là ce qui lui restait de monde. J'enclouai ses canons, je tournai du côté de

l'armée turque, et je marchai le reste de la nuit.

Je n'avais perdu que quarante hommes, j'en avais tué deux mille au prince de Vaudemont ; mais cet avantage était perdu, si j'étais obligé de soutenir un troisième combat : les Impériaux étaient encore assez nombreux pour m'accabler. J'avançai en toute diligence vers la Marosch, que j'espérais passer à Chonad, pour me réunir à la grande armée, qui n'en était pas éloignée. Le prince pénétra facilement mon dessein, et il ne me laissa pas le temps de l'exéuter. Il parut au milieu du jour avec quatre mille hommes de cavalerie, sur les hauteurs de Hédin. Je pouvais lui tenir tête, et je m'arrêtai; mais une heure après, je vis toute son infanterie divisée en deux colonnes, qui s'avançait sur les ailes, avec l'intention sans doute de me prendre en flanc quand la cavalerie aurait engagé le combat : le courage et la prudence

ne pouvaient rien dans une telle situation. J'avais six cents chevaux ; j'ordonnai à mes cavaliers de jeter leurs porte-manteaux , de prendre chacun un fantassin en croupe et de passer la rivière le plus pomptement qu'ils pourraient. Je piquai mon cheval, et, suivi seulement de sept officiers , je traversai la Marosch , et j'arrivai au quartier du grand-seigneur sans armée , sans équipage et sans argent. Toute mon infanterie se rendit au prince , et mes cavaliers dispersés çà et là, furent presque tous tués ou pris.

Quelque affligeant que fût cette échec c'était peu de chose , comparé à l'événement désastreux dont il fut bientôt suivi , et qui décida du reste de ma vie. Nous avions résolu de faire le siége de Ségedin , place importante , qui nous rendait maîtres de la Teisse et de tout le pays situé entre cette rivière et le Danube. Le prince Eugène s'avança pour couvrir cette ville , et

vint camper à un mille de Zenta, petit bourg situé sur la rive occidentale de la Teisse. Son armée était très-inférieure en nombre, et j'opinai pour une affaire générale. Si nous étions vainqueurs, toute la Hongrie nous était ouverte ; si nous avions du désavantage Belgrade nous offrait une retraite sûre : personne ne soupçonna que nous pussions être complètement battus.

Nous marchâmes donc en avant, et nous passâmes la Teisse sur un pont de bateaux. Entre les villages de Perlek et de Zenta est une plaine immense, dont le terrain, parfaitement égal, semblait fait pour servir de théâtre aux horreurs de la guerre. Nous campâmes en cet endroit. Je connaissais assez les Turcs, et je redoutais trop l'activité d'Eugène, pour négliger aucune précaution. Je fis faire deux forts retranchemens en avant de l'armée, qui était appuyée à la rivière, et je me flattai que le prince Eugène ferait enfin quel

que fausse manœuvre dont nous pourrions profiter : il en était incapable.

Quel fut mon étonnement, lorsque je vis l'armée impériale déboucher des montagnes, descendre dans la plaine et se mettre en bataille ! il était inouï que quarante mille hommes osassent en attaquer cent dans des retranchemens de quinze pieds de haut, défendus par quatre-vingts pièces de grosse artillerie : Eugène seul pouvait l'entreprendre et réussir. Il s'avança malgré la défense expresse de l'empereur, qui ne voulait pas hasarder d'affaire décisive. Le grand-seigneur, effrayé de sa diligence et de sa témérité, donna l'ordre de repasser la rivière. Cette lâcheté m'indigna. Je lui annonçai qu'il serait attaqué avant que dix mille hommes seulement fussent à l'autre rive ; que cette retraite précipitée ne pouvait se faire sans beaucoup de désordre ; qu'Eugène ne manquerait pas d'en profiter, et que la campagne serait

perdue. J'ajoutai qu'au lieu de repasser la rivière, il fallait couper le pont, et mettre ses troupes dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Il sentit la solidité de ce conseil, mais il n'eut pas le courage de le suivre. La crainte qui l'agitait fut remarquée des janissaires; la terreur se répandit dans les rangs; on se pressa vers le pont; sa hautesse passa le premier avec mille chevaux. Je restai dans les retranchemens; je tâchai d'y rétablir l'ordre et de faire renaître la confiance. Il restait à peine deux heures de jour: il ne paraissait pas possible qu'Eugène vinquît en aussi peu de temps: il ne lui en fallut pas davantage.

Il avait recourbé ses deux ailes de manière à embrasser à la fois le centre et les flancs des retranchemens, et à les attaquer sur toutes les parties. Les Impériaux présentèrent alors un front tellement étendu, relativement à leur nombre; qu'il ne fallait que de

la résolution pour les battre ; mais Eugène savait à quel ennemi il avait affaire. Dès que je lui vis faire cette manœuvre, je conçus l'idée de l'attaquer moi-même par son centre, et de faire charger ses ailes par toute notre cavalerie. J'ordonnai en conséquence à un corps de vingt mille janissaires de me suivre; pas un ne m'obéit. Je suppliai le grand-visir de les faire marcher; je répondais de la victoire sur ma tête : ses ordres ne furent pas plus écoutés que les miens, et dès-lors je jugeai la bataille perdue, même avant qu'elle commençât. Un sentiment d'honneur me décida seul à faire mon devoir.

L'affaire s'engagea par la gauche à six heures du soir, et en un instant elle devint générale. Ces mêmes janissaires qui avaient refusé de sortir des retranchemens, sentirent cependant la nécessité de les défendre. Notre artillerie chargée à mitraille fit un effet étonnant. L'aile gauche d'Eugène se

rompit. Aussitôt il détacha de sa seconde ligne quatre régimens d'infanterie, quatre escadrons et plusieurs pièces de campagne : ce renfort donna aux Impériaux le temps de se remettre. L'attaque recommença avec plus de vivacité. Bientôt il y eut des brèches considérables aux retranchemens, et l'ennemi monta à l'assaut en sept endroits différens. Après une heure de combat, le premier retranchement fut emporté. Nous nous retirâmes en désordre dans le second; Mais Eugène nous suivit si vivement, qu'il me fut impossible de reformer les bataillons. Les Turcs se précipitèrent vers le pont, qui fut obstrué en un moment. Ceux qui échappaient au fer ennemi, et qui ne trouvaient pas de passage, se jetaient dans la Teisse, et périssaient. Les Impériaux n'éprouvant plus de résistance, firent un carnage affreux des vaincus. Le grand-visir et presque tous les bachas furent massacrés. Je n'é-

chappai à cette boucherie qu'en me mettant parmi les morts. A dix heures du soir, le soldat, las de tuer, se rangea enfin sous ses drapeaux. Eugène fit sortir ses troupes des retranchemens, où le sang ruisselait. Je me levai alors, et je me glissai dans un taillis couvert d'un côté par la Teisse, et de l'autre par un bras de cette rivière, que je passai à la nage. Les efforts qu'on avait faits sur le pont, en avaient détaché quelques bateaux ; j'en trouvai un arrêté dans des branches de saule, et je parvins à la rive opposée. Les armes, les effets de campement, les chevaux forcés que je rencontrai de distance, en distance, m'indiquèrent la route qu'avait prise le grand-seigneur. Je la suivis à pied, magré la fatigue qui m'accablait, et je ne m'arrêtai qu'à Temeswar, à huit lieues de Zenta, où je rencontrai sa hautesse en proie au plus cruel désespoir.

Ce que perdirent les Turcs dans

cette malheureuse journée, est incalculable. Le détail en paraîtrait romanesque, s'il n'était consigné dans l'histoire et dans tous les Mémoires du temps. Vingt mille hommes furent tués sur la place, dix mille se noyèrent dans la Teisse, trois mille furent faits prisonniers. Toutes les tentes de l'armée, et celle du grand-seigneur, estimée quarante mille florins d'Allemagne, neuf mille chariots chargés, quinze mille boeufs, six mille chameaux, sept mille chevaux, cent pièces de gros canon, et soixante pièces de campagne, sept queues de cheval, et quatre cent vingt-trois drapeaux ou étendars, tombèrent le soir même entre les mains des vainqueurs. Ils trouvèrent le lendemain un cimeterre d'un prix inestimable, qui avait appartenu au sultan, son carrosse, dans lequel étaient dix des femmesde son sérail, quarante-huit paires de timbales d'argent, vingt-six mille boulets, cinq cent cinquante bombes, cinq cents

tambours de janissaires, et la caisse militaire, qui renfermait trois millions de florins.

Le grand-seigneur, consterné de tant de désastres, n'examina point les ressources qui lui restaient. Uniquement livré à ses alarmes, il ne s'occupa que la paix; il députa secrètement Jéghen vers le prince Eugène, pour en obtenir une trève. La demander, c'était se déclarer hors d'état de continuer la guerre: aussi le prince se borna-t-il à donner un sauf-conduit, qui permettait à deux officiers turcs de se rendre à Vienne. Deux bachas partirent aussitôt pour aller négocier avec le ministre de l'empereur. Je m'opposai vainement à leur départ; je représentai inutilement que nous étions maîtres encore de Temeswar, de Belgrade et de plusieurs places importantes; qu'en retirant les différens corps que nous avions en Bosnie, en les incorporant aux détachemens nombreux qui arri-

vaient à chaque instant de Zenta, on pouvait réorganiser une armée plus nombreuse encore que celle du prince Eugène; et la gendarmerie de France avait prouvé à ce grand homme, à la bataille de la Marsaille, qu'on n'est pas toujours invincible. Le découragement et la terreur étaient portés à l'excès, et il faut être maître de soi pour entendre le langage de la raison. Je m'aperçus bientôt que ma franchise avait déplu. Le grand-seigneur évita toute conférence particulière avec moi, et la froideur la plus affectée m'annonça ma disgrâce.

Je dévorai chez moi, et l'humiliation de dépendre d'un tel homme, et le chagrin d'être réduit à vivre de ses bienfaits, lorsque Jéghen, cédant à l'estime que je lui avais inspirée, vint me trouver la nuit, me révéla les secrets de son maître. Il m'apprit que les deux souverains avaient choisi Carlowitz pour y traiter de la paix, que

leurs plénipotentiaires devaient incessamment s'y rendre, qu'il était du nombre de ceux qu'avait choisis sa hautesse, et que les instructions portaient de ne rien refuser à Léopold. Je le remerciai de la preuve d'attachement qu'il me donnait, et je ne dis pas un mot qui pût lui faire pénétrer les différens mouvemens dont j'étais agité.

Dès qu'il fut sorti, je réfléchis sérieusement à la position critique où je me trouvais. Je ne doutai pas que la paix ne se conclût ; la facilité du sultan levait toutes les difficultés, ainsi mes espérances étaient détruites sans retour. L'empereur, irrité de la longue guerre que je lui avais suscitée, pouvait demander ma tête, et Jéghen devait tout accorder. Je ne sais par quel sentiment l'être le plus infortuné tient encore à la vie. J'avais perdu tout ce qui peut la rendre chère ; et la mort que j'avais bravée cent fois, que je fixais avec mépris, me parut

affreuse sur un échafaud, où l'âme n'est plus soutenue par l'espérance et par l'honneur. Je me résolus à fuir, à m'envelopper d'épaisses ténèbres, à me dérober aux recherches et aux regards de tous les humains. J'éloignai mes esclaves sous différens prétextes; je pris un de leurs habits, un peu d'or qui me restait, je quittai ma maison, et je passai le reste de la nuit sous le portique d'une mosquée. Aux premiers rayons du jour, je sortis de la ville à pied. Je passai devant ces mêmes postes où peu d'heures auparavant on me fatiguait d'hommages et d'honneurs: on ne m'accorda point la plus légère attention. O souverains! que seriez-vous sans l'éclat qui vous environne? cette réflexion m'arracha un soupir. Je n'étais pas encore détrompé des grandeurs, mais j'étais assez fort pour me soumettre à ma mauvaise fortune.

Je m'arrêtai à quelque distance de

la ville, et je pensai au parti que j'allais prendre. Ce roi, si fier de sa couronne, ce général si souvent victorieux, dont le nom avait rempli quatorze ans l'Europe et une partie de l'Asie, maintenant dépouillé de toutes ses dignités, calculait au pied d'un chêne combien de temps quelques misérables pièces d'or le garantiraient de la misère. C'est dans de telles circonstances qu'on est forcé de convenir que les hommes ont tous une même origine, qu'ils sont tous égaux, et que le travail est la première loi que leur impose la nature.

Je me levai en rêvant à ces grandes, mais accablantes vérités, et, sans m'en apercevoir, je me trouvai sur les bords de la Tèmes; un marinier mettait son petit bâtiment sous voiles: toutes les routes m'étaient indifférentes, pourvu que je m'éloignasse des États de Léopold et des villes de Turquie, où j'étais trop connu. Je

m'arrangeai avec le patron, je m'assis dans le fond de la barque, et je voguai sans daigner même m'informer où on me conduisait.

Nous n'étions que deux, et mon compagnon se communiquait aisément. Il m'adressa plusieurs fois la parole, et je ne répondis que par monosyllabes. Fatigué de mon silence, il me laissa, et il se mit à chanter : c'était moi que célébrait sa romance. J'avoue que je trouvai du plaisir à m'entendre louer par une bouche qui n'était pas suspecte de flattterie. Je ne pus m'empêcher de lui demander s'il connaissait Tékéli. Il me répondit que c'était un brave homme, et que c'était tout ce qu'il en savait. Il continua son chant, et je n'eus pas assez de modestie pour l'interrompre.

La Tèmes se jette dans le Danube, un peu au-dessus de Belgrade. Je revis cette place que j'avais prise un an auparavant, et j'y entrai par la porte

même où le comte de Stahrenberg était venu recevoir mes lois. L'hôtel le plus somptueux, l'ameublement le plus frais, la chère la plus délicate, tout m'était prodigué par les habitans humiliés devant moi; je fus alors trop heureux de trouver un caravanserail où je pusse me rafraîchir. J'entrai dans une chambre où étaient quelques janissaires. Ils parlaient de la bataille de Zenta, et se plaignaient amèrement que le grand-seigneur n'eût pas suivi mes conseils : c'était rouvrir mes blessures. Je passai plus loin, je pris un repas bien frugal, et j'allai m'embarquer sur une pinque qui descendait le Danube jusqu'à Artzar en Bulgarie.

Tous les lieux où je passai me rappelèrent ou des revers ou des succès. Ma cruelle mémoire me retraçait malgré moi la perte de quatorze années écoulées au milieu des orages politiques et des fureurs de la guerre. Par un retour naturel sur moi-même, je

comparai mon sort actuel aux songes trompeurs qui m'avaient si long-temps abusé, et je convins que l'obscurité peut avoir ses douceurs pour l'homme qui sait se suffire. Cette idée me consola; elle me rendit insensiblement cette paix de l'âme, sans laquelle il n'est point de bonheur. Si le souvenir d'Amalie me tirait quelquefois des larmes, c'étaient de ces larmes douces qui soulagent le cœur sans le froisser; c'était pour moi une jouissance nouvelle, étrangère à l'insensibilité des cours et au tumulte des armes.

J'arrivai le dixième jour à Artzar, et l'aspect m'en parut délicieux. Soit que je commençasse à voir les objets avec d'autres yeux, soit que la situation de cette ville ait en effet quelque chose d'attrayant, je résolus de m'y arrêter et d'y chercher des moyens d'éxistence. Le Danube s'y divise en différens canaux qui forment de petites îles plus riantes les unes que les

autres; je les visitai toutes, et j'achetai un coin de terre dans celle qui me plut davantage : j'y fis bâtir une maisonnette de bois. Un lit bien simple, quelques carreaux, un peu de vaisselle de terre, formèrent tout mon ameublement. J'avais pour voisins quelques pêcheurs, gens simples, mais honnêtes. Ils me parlèrent la langue de la nature, et ce langage m'alla au cœur. Ils me virent dans l'embarras; ils m'offrirent ce qu'ils avaient : je refusai leur argent, mais je leur demandai des leçons. Ils m'apprirent en peu de temps leur métier, qui n'est pas très-pénible, et qui leur procurait une honnête aisance. Je travaillais une partie du jour, j'allais vendre ma pêche à Artzar, j'en rapportais mes petites provisions, je soupais et je m'endormais d'un sommeil de paix.

Trente ans s'écoulèrent ainsi. Tous les jours mêmes travaux, mais aussi mêmes jouissances. Rien ne troublait

mon repos qu'un désir inquiet, qui prenait insensiblement plus d'empire. J'approchais de la tombe, et je ne voulais pas y descendre sans avoir revu mon pays natal, sans avoir parlé ma langue maternelle : ce besoin est commun à tous ceux que le sort exile de leur patrie. Ma raison le combattait, mais que peut la raison sur le coeur? que risquerai-je d'ailleurs à me satisfaire ? Léopold était mort, j'étais oublié depuis long-tems, et les années m'avaient rendu méconnaissable. je parlai de ce projet à mes voisins, sans leur dire qui j'étais, ni où j'allais. J'avais vu mourir les pères, j'avais élevé les enfans, je leur avais rendu des services, bien faibles sans doute, mais que la médiocrité sait si bien apprécier. Dès que je parlai de les quitter, ils me marquèrent une douleur si vive et si vraie, leurs prières, leurs caresses naïves me touchèrent à un tel point, que je ne pus leur résister :

je leur promis de finir mes jours avec eux. Un incident imprévu m'en a séparé et ma conduit ici.

Jéghen venait d'être nommé séras-quier de Bulgarie, et je l'ignorais. Il visitait son gouvernement, et s'arrêta quelques jours à Artzar. Le commandant, empressé de plaire à son nouveau gouverneur, lui donna une fête sur le Danube. On porta des rafraîchissemens dans plusieurs îles, et on prépara un répas somptueux dans la mienne qui était la plus agréable. J'étais à la pêche, ma maison était ouverte ; je n'avais rien à craindre de mes voisins. La propreté qui y régnait invita Jéghen à s'y reposer. Les lettres d'Amalie étaient sous mes carreaux; elles étaient écrites en allemand, et personne que moi ne pouvait les lire. Un esclave de Jéghen, en arrangeant les carreaux pour son maître, découvrit les lettres. Jéghen en prit une, et retrouva avec plaisir une langue

qu'il avait apprise en Hongrie, et qu'il trouvait rarement l'occasion de parler. La lettre n'était que tendre ; il la parcourut, et en prit une seconde : c'était celle que m'avait écrite Amalie après sa retraite de Vienne à Montgatz. Elle était longue, et présentait des détails secrets sur les anciens troubles de Hongrie. Jéghen fut étonné, et s'informa à qui appartenait cette maison. On lui répondit qu'elle avait été bâtie par un étranger qui l'habitait depuis trente ans, et qui vivait de son travail. Il rapprocha les époques, ses idées se fixèrent, et il demanda à me voir. On courut, on me trouva, et on m'amena devant lui. Je ne le remis point, et je ne marquai que la surprise de voir mon domicile occupé par des inconnus. Jéghen me regarda long-temps avec la plus grande attention ; il s'approcha de moi, me tira à l'écart, m'embrassa tendrement, et me dit du ton le plus affec-

tueux : « Hé quoi ! tu ne reconnais » pas ton ami Jéghen ! » Je le fixai à mon tour, je démêlai ses premiers traits sous les rides qui le cachaient, et je tombai dans ses bras. Nous rentrâmes, et il me présenta au commandant d'Artzar comme un homme fort au-dessus de sa fortune, et à qui on devait les plus grands égards. Nous continuâmes la conversation en allemand. Il m'offrit sa bourse, et son crédit à la Porte. Je fus sensible à ses offres, mais je refusai tout : je n'avais eu de calme que depuis que je m'étais éloigné du tumulte et des grands.

On servit, et Jéghen me fit asseoir près de lui. Nous nous racontâmes mutuellement ce qui nous était arrivé depuis notre séparation. Après le repas, nous fûmes nous promener ensemble sur le bord de l'eau. Jéghen me représenta que le genre de vie auquel j'étais assujetti était indigne de moi : il me pressa de me rendre à ses

instances ; je résistai. Je vis que je l'affligeais ; je l'en estimais davantage, et je lui promis de l'aller voir le lendemain à Artzar. Il se retira à la fin du jour, et je me retrouvai avec mes bons voisins, qui ne concevaient rien à ce qu'ils avaient vu. Un sérasquier, comblant de marques d'amitié un pauvre pêcheur, l'admettant à sa table, et le faisant servir par ses premiers officiers, était pour eux une chose aussi nouvelle qu'étonnante.

L'amitié de Jéghen m'était chère, mais je ne pouvais me déterminer à lui sacrifier la tranquillité dont je m'étais fait une longue habitude, et je jugeai, à ses empressemens, que je ne serais pas long-temps inconnu. Je prévoyais qu'il me forcerait, en me nommant à Artzar, à recevoir ses dons, et peut-être à aller mendier ceux de la Porte, et j'étais aussi peu disposé à être à charge à mon ami, qu'à ramper devant les rois. L'espèce

de nécéssité où j'étais de quitter mon asile ranima le désir mal éteint de revoir mon pays. J'abandonnai, par un écrit en bonnne forme, ma petite propriété à celui de mes voisins que j'affectionnais le plus. J'avais quelques épargnes; je les pris sous mon doliman, je les portai dans ma nacelle, et je passai à la rive orienlate du Danube, sans inquiétude de l'avenir: l'homme travaille et vit partout.

J'abandonnai mon bateau au courant, pour qu'on ne sût pas la route que j'avais prise, et je me tournai vers mon humble toit, que je distinguais à peine à travers les arbres qui l'ombrageaient. Je le quittais pour ne le revoir jamais: cette réflexion me tira des larmes, mon cœur se serra, je fus tenté de retourner, je balançai un moment; mais la fermeté de mon caractère l'emporta sur mes regrets. Je m'éloignai aussi promptement que mon âge me le permit, et je pris,

mon bâton à la main, le chemin de la Hongrie.

Je changeai, à Almas, mon costume grec contre un habit hongrois. Je passai à Tameswar, à Zenta, à Zeihe, à Kiskore. Je voulus revoir des lieux où tout me rappelait ma première jeunesse, mes succès et mes revers. Je soupirai à l'aspect de ces plaines que j'avais arrosées de sang humain, et je me hâtai de gagner la forêt de Maklar. Je la visitai toute entière; elle était si chère à mon cœur! Je cherchai, je trouvai la petite esplanade où j'avais passé trois jours avec Amalie, où j'avais connu les premiers plaisirs de l'amour. Je reconnus la place même.... et je m'y reposai. Quels souvenirs chers et cuisans vinrent alors m'assaillir.

J'allai au château de Kewes; j'entrai dans la chambre où mon père était mort dans mes bras. J'y pensai avec attendrissement; mais cette

sensibilité ne ressemblait pas à ce que j'avais éprouvé dans la forêt de Maklar.

Je retournai à gauche, et je vins à Gran : c'était ma première conquête. Je m'embarquai sur le Danube, et je le remontai jusqu'à Vienne, où je pleurai sur le tombeau de mon épouse et de mon fils. Je vis la cour de l'empereur Joseph, dont j'aurais pu occuper la place, si, au lieu de cette multitude de Turcs, j'eusse eu cent mille braves gens. Cette réflexion ne m'arrêta qu'un moment. J'étais obscur, j'étais pauvre, mais j'étais indépendant des injustices des hommes et de vicissitudes de la fortune.

J'avais mis près d'un an à parcourir ces différentes contrées, et quoique je vécusse avec une extrême économie, mes ressources diminuaient sensiblement. Je me préparai à quitter Vienne, et à m'éloigner des États de l'empereur, où je n'étais pas sans une

sorte d'inquiétude. Je fus baiser, pour la dernière fois, la terre qui couvrait les restes d'Amalie. Je traversai la Bohême, la Haute-Saxe, et j'arrivai à Lunebourg. Ce pays, couvert de forêts et de rocs escarpés, me plut aussitôt. La nature répand un charme touchant sur ses productions les plus bizarres. L'œil se plaît à mesurer ces masses énormes qui semblent défier le temps, et ces volçans éteints me retracent l'image des secousses terribles qui agitent sans cesse les empires.

Ce terrain était inculte. Des reptiles se disputaient les plantes vénéneuses dont il était chargé. Je crus que personne ne me disputerait un bien que j'aurais acquis par mon travail, et j'en suis en effet paisible propriétaire. Après plusieurs mois de peine et de sueur, j'eus un jardin dont le produit suffit à ma consommation; une chèvre me donne son lait, le

ruisseau qui coule au pied du roc me fournit du poisson, et son eau me désaltère.

Tékéli termina ainsi son récit, et il lut dans les yeux de Sophie et de Werner tout l'intérêt qu'il leur inspirait. « Êtes-vous satisfaits? leur dit-» il après un moment de silence : » j'avais rompu sans retour avec les » hommes, et j'ai consenti à vous voir. » Vous avez voulu me reconnaître; je » me suis rendu à vos désirs. J'ai re-» fusé les dons de mon compagnon » d'armes; et je reçois les vôtres. Je » ne sais quel attrait puissant me fait » tout oublier auprès de vous, tout, » hors Amalie et mon fils. — Nous vous » les rendrons, lui répondit Werner; » Amalie fut un bienfait de l'amour; » l'amitié vous réservait Sophie. Mon » petit Charles a son cœur, il vous » aimera comme elle. — Qu'allez-vous » exiger encore? reprit le vieillard. — » Nous n'exigerons rien, lui dit So-

» phie, avec ce sourire qui n'était qu'à » elle. Nous prierons, et notre ami ne » résistera point. » Elle se leva, elle lui prit la main, et le tira doucement après elle. Tékéli se défendait; elle lui prit la main dans les siennes, et les yeux de Tékéli se fixèrent sur les siens. Ils étaient humides et supplians, et Tékéli fut ému. Il la regarda encore, il se trouva sans force, il la suivit, et fut aussitôt établi chez les jeunes époux.

Il y vécut heureux sous le nom d'Éméric. (1) Les tendres soins, les douces prévenances de l'active amitié embellirent ses derniers jours, et des larmes sincères coulèrent sur sa tombe.

C'est ainsi que Sophie et Werner enoblissaient la fortune. C'est en répandant le bonheur autour d'eux qu'ils ajoutaient au leur. L'estime générale devint le prix de cette conduite. Vou-

(1) Il s'appelait Éméric Tékéli.

lait-on donner un exemple de la sévère probité, unie aux connaissances et aux agrémens de l'esprit? on citait Werner. Voulait-on peindre d'un mot la vertu sans orgueil, la beauté sans caprices, les grâces sans apprêt? on nommait Sophie. Ceux qui ne les connaissaient pas voulaient les approcher, et ceux qui les avaient vus, voulaient être leurs amis. Ils en eurent beaucoup, et n'en perdirent aucun. Que de gens n'en conservent point, et veulent bien s'en étonner!

Mais c'est assez nous occuper des rois, des empereurs, des sultans, personnages très-respectables, sans doute, mais qui ne sont pas fort amusans. Revenons au petit baronnet, qui annonce un espiègle déterminé; ramenons sur la scène le brave et fidèle Brandt, continuant ses bévues et ses sottises, le tout par bonté d'âme.

Fin de la seconde partie.

